

# écrits

## du Canada français

- Le Jeu de la passion \_\_\_\_\_ André-Guy Robert
- Gabrielle Roy: petite topographie de l'œuvre \_\_\_\_\_ François Ricard
- Chagall parmi nous \_\_\_\_\_ Barbara Trottier
- Banco à Hong-Kong \_\_\_\_\_ Dieter Wolff
- «Circé» de Julio Cortázar \_\_\_\_\_ André Berthiaume
- La Vallée de l'Éden \_\_\_\_\_ Jacinthe Péloquin
- À propos de Jean Guitton \_\_\_\_\_ Paul Tremblay
- Madame le Sénateur \_\_\_\_\_ Barbara Trottier

### L'INSERTION DES IMMIGRANTS CHEZ NOUS

Les *Écrits*: En guise d'introduction,  
Status quaestionis

Points de vue : Jerzy Brochocki, Pierre Trottier, Georges Novotny, Nathalie Pervouchine-Labrecque, Négovan Rajic, Antonio D'Alfonso, Manuel Betanzos Santos, Lise Harou, Józef Kwaterko, Haïlou Wolde-Giorghis



# écrits

du Canada français

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS  
Fondés en 1954

Publiés par les Écrits du Canada français, société sans but lucratif  
constituée en vertu de la partie III de la loi sur les compagnies du Québec.

*Le Conseil d'administration:*

Président:	Paul Beaulieu
Vice-président:	Jean-Louis Gagnon
Secrétaire-trésorier:	Roger Beaulieu, c.r.
Administrateurs:	Jean Fortier
	Guy Roberge
	Pierre Trottier
Le vérificateur:	Michel Perron, C.A.

*Note de gérance*

*Les Écrits du Canada français  
publieront tout manuscrit inédit qui aura  
été accepté par le conseil de rédaction.*

Le prix de chaque volume \$6.50

L'abonnement à quatre volumes:

Canada: \$25.00; Institutions: \$35.00; Étranger: \$35.00

payable par chèque ou mandat à l'ordre de

Les Écrits du Canada français.

Le Conseil de rédaction:

Paul Beaulieu, Pierre Trottier, Ann Bois.

Secrétaire de la rédaction: Marie Beaulieu.

LES ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

5754, avenue Déom

Montréal, Québec

H3S 2N4

# écrits

du Canada français

66

MONTREAL 1989

*Le Conseil des Arts  
du Canada  
a accordé une  
subvention pour  
la publication  
de cet ouvrage*

*Maquette de  
la couverture:*  
JEAN PROVENCHER

*Dépôt légal  
2<sup>e</sup> trimestre 1989  
Bibliothèque nationale  
du Québec*

*Copyright © 1989, Les Écrits du Canada français*

Les *Écrits* sont membres de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois.

LE JEU DE LA PASSION

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET

OF

ST. ANDREW'S COLLEGE

EDINBURGH

PRINTED BY

JOHN BURNET

AT THE

PRINTING OFFICE

OF

ST. ANDREW'S COLLEGE

EDINBURGH

1710

IN

THE

UNIVERSITY

OF

EDINBURGH

PRINTED

BY

JOHN BURNET

## LE JEU DE LA PASSION

André-Guy Robert

Sans la pluie de circonstance, le violet prescrit par la liturgie paraissait sans défense. Je ne me souvenais pas d'un Vendredi saint aussi bleu.

Nous avons reçu l'instruction du matin, pris en silence le dîner au réfectoire et, maintenant, nous étions libres jusqu'à l'office de trois heures. Quelle aubaine! J'allais pouvoir tenter mon excursion vers la montagne bleue, aujourd'hui plus attirante si possible que lorsqu'elle m'avait charmé, la veille et l'avant-veille, à ma fenêtre ouverte.

Tandis que les retraitants dociles se dispersaient dans le domaine à la recherche de lieux propices à la méditation privée, j'empruntais discrètement le grand escalier d'aspect sévère qui conduisait à ma cellule. À l'abri des murs devenus familiers, j'aurais toute liberté, avant d'entreprendre ma quête, de me changer à ma propre image et de faire provision de mes vingt ans. À mesure que je sentais venir le moment où j'enfilerais mon tee-shirt et mes jeans, une joie panique envahissait mes poumons. Je me sentais de taille à confondre n'importe quel éteignoir. Même cet escalier d'autrefois,

conçu pour le déplacement des groupes et l'intimidation des solitaires, je lui trouvais un détachement à mon égard que je ne lui avais pas encore vu. Je devinais que cette sérénité n'était que le miroir de la mienne, mais j'étais sûr qu'il m'aurait été d'aucun secours de m'en convaincre. Je préférais jurer par le mirage qui, seul, semblait vouloir proclamer avec moi longue vie à ma joie.

Tout là-haut, je trouvai avec satisfaction l'étage désert, et ma chambre dans l'état où j'avais été moi-même en la laissant: recueilli, méditatif; une petite chose pleine d'âme et de déchirements. Pour l'heure cependant, j'étais tout autre: vif et enthousiaste et prêt à servir la moindre intuition. Il ne fallait surtout pas me laisser ralentir par le fantôme de moi qui tournait dans la cellule. Aussi le pris-je de court en allant à la fenêtre, sur une impulsion ludique, jeter un coup d'œil à la montagne. Le bleu de celle-ci, à peine plus lourd que l'air du temps, me transporta de joie. Je courus fermer la porte, et me changeai en vitesse, tout en prenant soin de garder en marge de ma vue, pour ne pas me laisser détourner de mon projet, l'attrait de mon corps nu.

J'arrivais dehors l'instant d'après, et les grands arbres du parc se donnaient à mes yeux.

L'air frais et la lumière jaune très pâle rappelaient que nous n'étions pas encore en été, mais cela ne comptait pas au regard de mon émerveillement à marcher dehors en manches courtes sans avoir froid. Ce 21, commencé en avril, semblait vouloir finir en mai. Mon cœur était comblé de perspectives d'autant plus ravissantes que je prenais bien garde de n'en définir aucune. J'avançais vers l'horizon d'un pas ferme et rapide, confiant en la force de ma jeunesse et vivifié par le spectacle du monde.

Or, je n'avais pas encore quitté le domaine de la villa qu'il se produisit un incident que j'interprétai comme un signe. (C'était l'époque où la moindre perception, animée d'une vie propre, me paraissait s'adresser à moi dans le but de m'instruire; l'époque où j'avais pour tout luxe du temps libre et pour liberté des indices.) Puisque tout est lié, il me sembla que cet incident, apparemment étranger à mon excursion, au contraire, en prophétisait le sens.

Sur le sentier de terre battue, à vingt pas devant moi, j'avais repéré un admirable tourbillon de feuilles mortes. Comme je progressais plus vite que lui, j'eus tôt fait de le rejoindre et de le serrer de près. Je me gardai d'en perturber le rythme en y mêlant mes pas car une crainte sacrée s'était emparée de moi. Je repensais à Moïse, dont on avait parlé à l'instruction, et au peuple de Dieu qui, pour échapper à l'aveuglement des hommes, avait dû s'écarter des sentiers communs et suivre aveuglément, sur le terrain de Dieu, le cheminement magistral d'une colonne de nuée.

J'étais fasciné par ce qui était en train de m'arriver. Il était clair que le tourbillon insufflait aux feuilles, mortes avant l'hiver, une vie surnaturelle qui me ranimait, moi aussi. C'était un souffle tranquille comme le souffle de Yahvé sur Adam. Il exprimait une paix plus tangible que si rien n'avait bougé. Aux feuilles à soulever, il portait en effet des attentions d'une telle douceur que la tendresse dont il les imprégnait, mettant à vif ma nostalgie d'une âme sœur, se mit à saigner toute seule de mes bras désertés. J'aurais aimé m'envoler dans le tourbillon de plénitude ou bien «dresser là une tente» comme avait suggéré Pierre, le disciple qui se serait bien passé du monde s'il avait pu s'établir à demeure dans la contemplation de Jésus transfiguré.

Cette analogie me fit sourire: je m'y voyais aussi petit que dans les retraites intérieures où j'avais cherché à me soustraire aux autres. Le Christ n'avait pas satisfait l'Apôtre: celui-ci avait dû quitter la vision qui le comblait pour affronter les hommes. Pareillement, je fus tiré de mes réflexions par un fort ralentissement du tourbillon. Comme si celui-ci avait repéré la roche dont nous approchions, il quitta le sentier et alla poser ses feuilles dessus avec d'infinies précautions... puis il s'évanouit. Fondé sur le roc, l'anneau de feuilles s'était mis à rendre grâce.

J'avais cessé de marcher: je m'en rendis compte lorsqu'une mouche énorme bourdonna à mon oreille avant de se poser dans mes cheveux. Je la repoussai machinalement; elle revint de plus belle. J'eus beau l'esquiver, la chasser à grands coups, l'invectiver, elle revenait obstinément. Elle ne semblait pas supporter que je reste immobile dans ma contemplation. Elle tournoyait si vite autour de ma tête et barbouillait si fort le silence qu'elle risquait à tout moment de se muer en frelon. Je m'éloignai de quelques foulées; elle me suivit. Alors, j'eus peur. Je m'élançai à toutes jambes, droit devant, l'esprit au délire. Je me voyais âprement disputé par le Malin, par Dieu, par moi-même. Tandis que l'un m'envoyait sa mouche pour m'ensorceler et que l'Autre y consentait pour arracher mon âme au confort de la béatitude, moi, je découvrais le prix de ma vie d'homme et me raidissais pour ne pas être dévoré.

Je passai comme une balle devant mon voisin de cellule, trouvé là par hasard, calme et serein sur sa pierre, et qui semblait régner — pendant l'éclair où je l'aperçus — au milieu d'un monde en parfaite harmonie dont je ne faisais que

m'éloigner par ma fuite. Déjà, il échappait à ma vue; je n'avais pas eu le temps de rectifier les apparences...

Je courus, courus tel un enfant que les cauchemars talonnent. Je courus hors du domaine et hors d'haleine, bien au-delà du bourdonnement de la forêt; et je débouchai sur une plaine immensément ouverte, ouverte sur le ciel. Où tout gardait silence.

J'étais sauvé.

En face, là-bas, se tenait la montagne bleue. Sa présence donnait la paix. Autour, le paysage était démesuré. Il vibrait d'une si formidable énergie que j'en recevais, sans plus de mérite, une véritable transfusion. La vue m'était donnée comme un privilège et cette plaine sans concessions comme un chemin vers Dieu. Au sommet de cette montagne, oui, Dieu m'attendait. J'avais soudain très hâte. Je respirai à fond, tendis les bras de chaque côté, puis entrai.

La terre arable exhalait une chaleur d'enfantement. Cette chaleur qui laissait passer mon corps me donnait le goût de venir au monde. Je marchais droit, sans la moindre hésitation, le regard panoramique, les gestes larges et les foulées costaudes. Je commençais à transpirer, à prendre plaisir à transpirer. La légèreté du bleu me gagnait. Je planais sur des eaux où se mirait ma toute nouvelle image, essayant de garder l'esprit vide pour qu'aucune idée ne vienne brouiller ma foi. J'avais des éclats de rire incoercibles, à cause de la joie, à cause de la santé excessive.

Au bout de quelques minutes, je m'ébrouais hors de mon tee-shirt, que je pendais à ma ceinture. La main fraîche de l'air accueillit ma peau nue avec des gestes de femme. Or, ces gestes fondant sur moi à l'improviste étaient si concrets que je sentis mes testicules se remplir de reconnaissance. Cela

ne me troublait pas car, tel un être indépendant, mon sexe s'était réveillé de sa propre initiative. C'était seulement drôle et ingénu comme l'afflux-surprise d'un courant d'eau vive sur les parois d'une fontaine asséchée tout l'été.

La liberté que les portes ouvertes affament se régale des secrets qu'on porte au ventre. J'avais le sentiment de m'agrandir d'une liberté aussi radicale que l'intimité par laquelle il m'avait été donné de percevoir la confiance de mon sexe. La tête à la récréation, le corps à la vie, les poumons vastes et l'âme unifiée, j'exultais. Je marchais vers Dieu d'un pas ferme sur la terre, malgré l'apparente indifférence des herbes, de l'eau et de la boue, lesquelles grouillaient pourtant de germinations, d'écoulements, de fermentations, d'un fourmillement intense pareils aux miens.

Je traversai de grands champs, des ruisselets, des îlots de terre molle; je mis le pied sur de la paille d'où sourdait l'eau; je suivis peu de sentiers, en croisai plusieurs, sautai par-dessus des clôtures... La montagne bleue m'appelait; je marchais vers elle en amoureux; j'approchais.

À ce moment, les arbres s'emparèrent du ciel et de la montagne. Je restais néanmoins sûr de ma route: j'avais bien retenu la direction à suivre et comptais que l'inclinaison du terrain me servirait bientôt de guide.

Au-delà d'une clairière, j'entrai dans une forêt touffue où je me mis à progresser plus lentement en raison de la multitude de branches fines entre lesquelles il fallait que je me faufile. L'ardente lumière filtrée par les rameaux enchevêtrés n'était plus que pénombre à ma hauteur.

Le terrain ne montait toujours pas.

Au toucher d'abord, je remarquai à quel point les arbres étaient vermoulus malgré la jeunesse qu'annonçait la

minceur de leurs troncs, enlacés par des branches basses les uns aux autres inextricablement. Je ne voulais pas trop m'attarder à leur aspect repoussant. Toutefois, si je m'appuyais sur une branche, celle-ci craquait; si je posais le pied sur un arbre tombé, je le sentais s'enfoncer. Je découvrais peu à peu qu'un travail immonde avait creusé les écorces. Soudain, je sursautai d'effroi: j'avais mis le pied sur le pelage d'un rat évidé. À cet instant, des doigts humides me touchèrent l'épaule. Je fis volte-face en criant et aperçus la colonie de champignons que j'avais heurtés dans mon agitation. J'allais me rassurer lorsque mes yeux s'ouvrirent encore: ici, plus loin, à gauche, à droite, *toute* la forêt était pourrie! Il ne restait plus debout que les écorces! Je dérapai tout cru dans un cauchemar: j'étais arrivé à l'orée du domaine de la Mort, et il fallait que j'accepte de mourir à mon corps pour que mon âme s'envole, ainsi que l'avaient fait avant moi tous ces pèlerins fantômes, autour de moi, dont on ne voyait plus que les chrysalides abandonnées.

— Pourquoi maintenant? Pourquoi avoir attendu que j'aie enfin de l'amitié pour mon corps et pour le monde?

Mes cris, trop épais pour s'écouler dans ma gorge, restaient à gronder dans ma tête congestionnée. J'étais sûr, pourtant, que Dieu m'avait entendu. Mais Il gardait silence. Ou plutôt, Il laissait les craquements d'arbres cacher qu'Il se taisait. Alors, un frisson d'horreur parcourut ma peau nue: un instant, j'avais pris le parti du Diable contre Dieu; j'avais cédé à la révolte. Je me signai pour éloigner Satan; je me signai encore pour me disposer au recueillement. Avec la prière, l'énergie et ma détermination, peu à peu, revinrent en moi. Et l'espoir fou de reconstruire Dieu au sommet de la montagne se fit plus vraisemblable que jamais. Je rassemblai tout ce qui

voulait vivre en moi et me poussait vers Dieu, et le brandis tel un flambeau.

Longtemps, je persévérerai dans mon espoir, isolé, à demi nu.

J'étais certain d'avoir gardé mon cap, et pourtant, le sol demeurait plat. Je ne devais donc même pas avoir atteint *le pied* d'un versant! Chaque obstacle nouveau signifiait à l'évidence que la montagne bleue ne m'avait paru accessible qu'en raison de son immensité. «Peut-être, pensai-je, en va-t-il ainsi de Dieu? Il ne nous semble proche qu'en raison de Son infinitude. Cependant, à combien de vies-lumière est-Il réellement du plus avancé d'entre nous?» Et je réfléchissais ainsi, m'éprouvant moi-même à mesure que j'explorais le monde.

Pour comble, le terrain se mit à descendre. Loin vers le bas, je ne voyais que des arbres lépreux, effrayants, plus hideux que ceux que j'avais écartés avec dégoût jusqu'ici. Ils étaient si enchevêtrés que je n'arrivais pas à voir, au-dessus de leurs ramifications, si la montagne bleue se dressait bien de l'autre côté. Je m'imaginai descendre péniblement dans le ravin, franchir à gué un torrent impétueux, et remonter, en face, guère plus sûr de mon chemin qu'un aveugle.

Ah! pourtant!... Quelle merveilleuse consolation serait la mienne si, néanmoins, j'arrivais au sommet de la montagne et y rencontrais Dieu face à face! Ah! quelle extase! quelle rédemption! Mes mains se déployaient juste d'y penser! Il me suffisait d'évoquer un instant cette vision d'incandescente intimité pour retrouver tout chaud l'enthousiasme dans lequel j'étais parti de la villa. Sous l'éclairage visionnaire de l'espoir, les risques du moment semblaient avoir perdu jusqu'à l'ombre de leurs griffes.

À chaque pas cependant, je rencontrais l'opposition de la forêt. Les arbres à demi déracinés penchaient vers la fosse; leurs craquements hantaient l'espace; d'étranges dialogues d'échos s'entretenaient à mon sujet; il m'arrivait de perdre pied. Combien d'heures encore allais-je progresser de la sorte, dans le péril incessant qu'est le monde sans Dieu?

Du jour bleu, il ne parvenait, dans ce lieu d'exil intérieur, que le violet. La forêt tordait ses bras décharnés autour de moi; le ravin, plus sombre à mesure que je m'y enfonçais, ouvrait les mâchoires: «Essaie seulement de me franchir, si tu l'oses...» Et moi, glacé d'effroi, j'avançais sans réfléchir, prenant goût, malgré moi, au vertige.

En bas, le vide intense déployait en abîme la fleur de ses nervures. Je m'approchais des grands fonds par où chante la voix qui dit toujours vrai, la voix au creux de soi, à peine audible de la surface. Et voici que cette voix pariait, contre les apparences, qu'il n'existait rien en dehors de ce que j'imaginerais: le ravin ne serait que le reflet, en creux, de la montagne où j'allais puiser Dieu et la force d'être un homme; le versant recherché se dresserait naturellement de l'autre côté; il baignerait dans son reflet; je n'aurais qu'à traverser mes peurs. Je raillerais toute logique au nom de cette merveilleuse certitude: il n'y a de passage vers les hauteurs que par le gouffre.

Mais le ravin était si crédible, si béant, et ses limites si inquiétantes, qu'il m'était impossible de penser à autre chose. J'eus peur de moi, de ce que j'irais *faire* en bas, cerné par la boue et les débris d'arbres. J'eus peur de devenir animal, de ne plus pouvoir revenir. «La villa!» pensai-je, brusquement terrorisé à l'idée que je pourrais manquer le début de l'office. Ma montre — quel réconfort de la trouver

à mon poignet! — marquait deux heures vingt. Plus que quarante minutes pour atteindre le sommet de la montagne et rentrer à temps pour le chemin de la Croix. Ce n'était pas assez. Allais-je continuer à tout prix, défendre ma vision jusqu'à la rage? Ou bien capituler par manque de preuves? me convaincre que j'avais rêvé, rentrer à la villa comme l'aurait fait toute personne sensée? Je me consumais des deux côtés: gageure, soumission. Et si tout à coup, tout à coup, Dieu m'attendait? M'attendait réellement? Si j'étais presque arrivé? On m'avait parlé de buisson ardent, de signe extérieur qui prouve que l'âme a raison contre les yeux du corps. Le buisson, le signe... étaient passés en moi sans discussion. Je les cherchais, c'était plus fort que moi... Aucun, rien. Pas le moindre souffle.

Et si tout à coup tombait la nuit?

Cette idée m'emplit d'effroi; je rebroussai chemin. En toute hâte. J'espérais que la forêt ne se referme pas sur moi. Je me sentais aussi vulnérable qu'un insecte engagé trop loin dans l'urne d'une plante carnivore.

«Encore la fuite!» pensai-je en m'échappant. Et cette fois, aucun frelon. Seul un vide incommensurable; la fuite devant la marée du vide. Et parfois, des éclaboussures de vide crachées sur l'âme comme des taches d'encre sur un buvard — trous, tavelures de vieillesse —, qui s'étendent à vue d'œil, à perte de vue.

Je n'entrevois ni la montagne bleue ni le jour où mes projets les plus élevés s'accompliraient enfin. Je ne rencontrais sur mon chemin que des branches mortes à écarter devant ma fuite; je ne trouvais plus dans ma tête que la rumeur fondante de cette voix venue d'en haut, qui aurait pu me rassurer sur mon compte si seulement elle m'avait parlé

comme je l'avais imaginé: «Approche. Je t'attendais. Ne crains plus: entre en moi, laisse-toi bercer. Voilà. Es-tu bien? Tu peux pleurer, oui, n'aie pas honte, on ne nous voit pas. Je suis venu te consoler. Ne sois pas si dur avec toi.»

Je n'avais trouvé que la peur et ma déroute.

Les arbres qui s'étaient enchevêtrés pour m'empêcher d'atteindre mon but se bousculaient maintenant pour me retenir. Je cassais des branches sur mon passage, sans trop me soucier d'entrer à peau nue en contact avec des écorces abominables. Les symboles tombaient comme des croûtes; l'univers était concret, alphabète. J'y cherchais mon chemin entre des troncs, c'était tout. Il n'y avait pas de sens caché. Seul comptait le parcours le plus direct entre deux points.

À peine sorti de la forêt, je m'empêtrai dans les marais. Je ne réussis à les franchir qu'au prix de détours qui n'en finissaient plus. Je veillais à ne pas me perdre, prenant pour points de repère tel arbre caractéristique, tel méandre, tel alignement de troncs que j'avais remarqués tout à l'heure. Je pensais aux dieux inabordables des Juifs et des Arabes. «Tu cherches un dieu inaccessible alors qu'Il est présent partout. Ne te surprends pas que tu doives expier ton manque de foi par une route laborieuse.»

Je me sortis enfin de ce mauvais pas: les grands champs illuminés s'en vinrent à ma rencontre comme à celle de l'enfant prodigue; j'étais sauvé, encore. (Les couleurs s'étaient seulement ternies un peu, à mon image.) Je me sentais rassasié d'excursions et de montagnes bleues, heureux de revenir à la villa et aux sentiers battus. Je reconnus au loin le clocher auprès duquel se tenait la maison de retraite. Je me mis au pas de course et me dirigeai dans cette direction, de plus en plus léger.

Parvenu à l'orée du domaine, j'enfilai mon tee-shirt et repris la marche pour ne pas choquer les retraitants qui avaient connu sans doute un après-midi moins tumultueux que le mien. Je suivis le sentier aussi calmement que possible. (L'anneau de feuilles avait disparu, de même que mon voisin de cellule.)

C'était drôle, tout de même: je venais de vivre dans l'exaltation et dans l'angoisse une sorte de chemin de la Croix, et j'étais revenu en courant pour quoi? Pour me laisser troubler de nouveau par la représentation grandeur nature de la Passion! Il fallait, pour agir ainsi, que j'aie formé à mon insu l'espoir insensé de trouver quelque profit à m'acharner dans les voies sans issues ou à me tourmenter davantage. À quel jeu sardonique me livrais-je donc ainsi corps et âme? ... À commencer par ce bain de questions dont les vapeurs caustiques étaient en train de décomposer l'espérance que m'avait inspiré le retour! Par la grâce de Dieu, je n'étais pas foncièrement perdu: je cherchais déjà d'instinct à préserver ce qui restait de ma légèreté pour planer au-dessus des acides. Je ne pensai plus qu'aux cinq minutes de liberté qui me restaient; je pressai le pas. Tout redevint concret.

Quand je pus disparaître enfin derrière les murs de la villa, je courus jusqu'à ma cellule suffocante, que je trouvais monstrueusement tranquille. Laissant la porte ouverte pour respirer, j'allai ouvrir tout grands les battants de la fenêtre pour rincer l'air et congédier mes fantômes. J'arrachai mon tee-shirt imprégné de sueur et me hâtai d'enduire d'eau mon visage et mon torse. Les ongles du courant d'air zébrèrent ma peau nue; je frissonnai de plaisir. L'interminable jet d'eau sortait du robinet dans un tonnerre d'applaudissements; j'y replongeais les mains compulsivement pour asperger mon

tronc déjà mouillé. Avec l'eau, la sueur devenait glissante et moi frénétique. Je me surprénais à frictionner mes bras, mes épaules, mon torse; à masser jusqu'aux lombes. Je me rendais bien compte que le temps passait, que j'allais me mettre en retard, mais je n'y pensais qu'en surface. J'aurais voulu toucher mon tronc de partout, en venir à bout à la fin: le dompter *et* l'assouvir. «Je me rafraîchis vigoureusement»: voilà ce que je me disais. Mais je reconnaissais les signes avant-coureurs: dans le miroir, la couleur avait envahi mes joues; dans ma poitrine, mon cœur palpitait déjà à flanc de montagne. J'avais beau plonger mon visage enflammé dans mes mains pleines d'eau froide, il brûlait toujours, et je voyais bien que mes mains s'étaient mises à trembler. Impulsivement, je fermai le robinet et m'emparai d'une serviette avant qu'il ne soit trop tard. Je me serais complètement mis à nu si, par la porte ouverte, je n'avais pas craint qu'on me surprenne en flagrant désir.

Montréal, mai 1982-décembre 1988

Faint, illegible text covering the page, possibly bleed-through from the reverse side. A small handwritten mark resembling a 'C' is visible on the right side.

**GABRIELLE ROY:  
PETITE TOPOGRAPHIE DE L'ŒUVRE**

[Faint, illegible text covering the majority of the page]

6  
a  
p  
w

---

## GABRIELLE ROY: PETITE TOPOGRAPHIE DE L'ŒUVRE<sup>1</sup>

François Ricard

Plus de cinq ans après sa mort, Gabrielle Roy continue de nous manquer. Nous n'avons plus sa voix, son regard, sa présence si chaleureuse pour nous donner confiance en nous-mêmes et nous reconforter. De tout cela, de cette femme si remarquable, nous sommes aujourd'hui orphelins, et nous savons que sa mort est un pas de plus vers notre propre mort.

Sa mort, certes, mais non son silence. Car si la voix de la femme et de l'amie s'est éteinte, l'œuvre de l'écrivain, elle, ne cesse de parler et, parlant, de lutter justement contre la mort, la sienne aussi bien que la nôtre. Elle parle peut-être même davantage, avec encore plus de clarté, de justesse et de profondeur, vu que c'est maintenant une parole définitive, autonome, et comme détachée de la contingence.

Assez ironiquement, en effet, la mort des grands écrivains a pour conséquence heureuse de conférer à leur œuvre une cohérence que cette œuvre, forcément, ne pouvait pas posséder jusque-là, puisqu'elle demeurait toujours ouverte, toujours plus ou moins en instance de transformation,

inachevée. Or la disparition de l'auteur, curieusement, met fin à cet inachèvement, et apporte à l'œuvre une plénitude définitive. Celle-ci prend désormais figure d'une somme, et cette somme, comme toujours, est plus que la simple addition des parties qui la composent, c'est-à-dire des livres particuliers. Elle s'impose pour ainsi dire au-dessus d'eux, les rassemble et en même temps les rehausse, leur conférant un surcroît de beauté et de signification. Un peu comme fait pour chaque montagne son appartenance au massif ou à la cordillère, l'œuvre complète d'un auteur est ce qui donne à chacun de ses ouvrages son véritable achèvement, permet de le lire dans sa juste perspective et l'éclaire de la lumière la plus pénétrante<sup>2</sup>.

C'est donc à ce massif, à cette somme que constitue aujourd'hui l'œuvre de Gabrielle Roy que je voudrais m'intéresser ici, en en proposant non une interprétation — il est sans doute trop tôt pour cela — mais, plus modestement, une simple description, comme le relevé topographique d'un pays qu'on a souvent et longuement parcouru. Ce relevé sera bref et schématique; il s'en tiendra aux aspects les plus frappants, aux grandes tendances, aux traits d'ensemble les plus évidents, même si certains de ces traits ont pu être peu remarqués jusqu'ici. Quand on observe ainsi globalement l'œuvre de Gabrielle Roy, on peut y distinguer trois grands ensembles: celui des livres publiés, celui des nombreux écrits épars, et enfin, celui des inédits.

### **Les œuvres publiées**

Le premier de ces ensembles est certes le mieux connu. Il comprend en tout une quinzaine de volumes, publiés

entre 1945 et 1984 et dont la plupart ont connu de nombreuses rééditions<sup>3</sup>. En mettant de côté *Fragiles lumières de la terre*, recueil d'essais anciens rassemblé en 1978, de même que les livres pour enfants, on peut répartir cet ensemble en trois ou quatre grandes phases chronologiques, qui possèdent en outre une certaine unité thématique<sup>4</sup>.

La première phase va de 1945 à 1954. Y appartiennent les deux romans montréalais, *Bonheur d'occasion* et *Alexandre Chenevert*, que sépare en 1950 *La petite poule d'eau*, qui est comme une pause ou un moment de respiration entre les deux plongées dans l'univers babélien de la grande ville moderne. Ces trois livres sont écrits sur le mode du pur récit, au passé simple et à la troisième personne.

Une seconde phase occupe les années 1955 à 1966, qui sont celles de la parution de *Rue Deschambault* et de *La route d'Altamont*. Entre ces deux ouvrages écrits cette fois à la première personne, mais centrés sur un personnage fictif, se situe *La montagne secrète*, publiée en 1961. Malgré les différences entre ce roman et les deux autres livres de cette période, celle-ci reste dominée par la même préoccupation, la même recherche, à travers l'écriture, des sources et du sens de cette écriture même. C'est, si l'on veut, la grande phase réflexive de l'œuvre de Gabrielle Roy.

La période suivante n'offre pas un aspect aussi clairement ordonné que les deux premières. Elle débute en 1970, avec *La rivière sans repos*, se poursuit deux ans plus tard avec *Cet été qui chantait*, suivi en 1975 d'*Un jardin au bout du monde* et, en 1977, de *Ces enfants de ma vie*. Je ne retiens pas ici *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* qui, quoique publié en 1982, appartient en fait à la période antérieure<sup>5</sup>. Ce qui caractérise cette troisième époque, me semble-t-il, c'est ce

que j'appellerais la liquidation de l'imagination objective, et la montée de l'inspiration autobiographique. Tout se passe en effet comme si Gabrielle Roy, en donnant vie à Deborah, Isaac, Elsa, Sam Lee Wong ou Martha, se défaisait pour ainsi dire des dernières créatures fictives qu'elle portait, afin que se réalise pleinement, en dehors de toute médiation comme de toute métaphorisation, le mariage de l'écriture et de la mémoire.

Afin, autrement dit, que puisse s'écrire le dernier ouvrage, qui occupe à lui seul une place tout à fait à part : *La détresse et l'enchantement*. Que cette grande autobiographie posthume soit le couronnement de toute l'œuvre de Gabrielle Roy, rien ne le fait mieux voir que la perspective nouvelle sous laquelle l'achèvement de cette œuvre nous permet maintenant de l'apercevoir et d'en saisir le mouvement d'ensemble. Si *La détresse et l'enchantement* est à ce point réussi, en effet, si cet ouvrage possède un tel caractère d'évidence et de perfection, c'est qu'il marque la réalisation ultime de ce qui constitue peut-être la tendance la plus profonde et la plus originale de l'écriture de Gabrielle Roy, tendance inscrite secrètement dès le départ, mais qui mettra des années avant de venir peu à peu au grand jour et de triompher pleinement. Cette tendance, cette progression lente et pourtant irrésistible, c'est justement celle de l'écriture autobiographique, c'est-à-dire du rapprochement, puis de la fusion, entre imagination et souvenir, création et mémoire.

Même dans les œuvres les plus « objectives » en apparence, comme *Bonheur d'occasion*, *Alexandre Chenevert*, *La montagne secrète* ou *La rivière sans repos*, cette tendance est présente, quoique dissimulée, bien sûr, et fortement médiatisée. Mais il est tout un courant d'autres œuvres où elle

s'affirme explicitement, peu à peu d'abord, avec discrétion, puis dans une lumière de plus en plus vive. C'est le cas, par exemple, dès la seconde partie de *La petite poule d'eau* où apparaît la figure de Mademoiselle Côté. Ce sera de nouveau le cas, avec encore plus d'évidence, dans *Rue Deschambault* et *La route d'Altamont*, à travers le personnage de Christine. Mais il faut attendre les années 1970, c'est-à-dire *Cet été qui chantait* puis *Ces enfants de ma vie*, pour voir l'écrivain recourir à un je non fictif et se mettre nommément en scène. C'est d'ailleurs à cette même époque que Gabrielle Roy entreprend *La détresse et l'enchantement*, qu'elle continuera d'écrire pratiquement jusqu'à sa mort, un peu comme son testament spirituel sans doute, mais surtout comme la réalisation la plus haute de ce qu'il faut bien appeler son génie particulier.

Et je pense que c'est surtout cela qui restera d'elle et de son œuvre: cette transformation, peu à peu, de la vie vécue en vie écrite, ce rehaussement, ou cette dévoration, de l'aventure par l'écriture, de l'être par son propre langage ou, pour employer la belle image de Gabrielle Roy elle-même, de l'oiseau par son chant<sup>6</sup>.

Si elle permet de mieux comprendre l'importance de l'imagination autobiographique, la considération de la somme de l'œuvre de Gabrielle Roy fait aussi ressortir un autre trait important de cette œuvre: son incontestable richesse formelle. On a dit parfois de Gabrielle Roy qu'elle était un écrivain plutôt traditionnel, qui se contente d'emprunter au vieux fonds des formes narratives héritées du dix-neuvième siècle européen, formes qu'elle emploie avec beaucoup de maîtrise, certes, mais sans innover vraiment. Sans faire d'elle une sorte de Joyce ou de Kafka, je crois néanmoins

que ce jugement n'est pas tout à fait juste. Il y a bel et bien chez Gabrielle Roy une recherche, une invention de la forme qui mérite d'être soulignée. J'en indiquerai seulement ici deux aspects. Le premier, c'est la diversité ou la versatilité de son écriture narrative. Loin de se cantonner dans un seul type de récit, Gabrielle Roy en a pratiqué un grand nombre, et avec un bonheur presque toujours égal: roman social, roman psychologique, roman d'apprentissage, roman exotique même, nouvelle, récit ou «novella», conte pour enfants, et jusqu'au récit autobiographique. Mais le second aspect me paraît encore plus significatif et original; il s'agit de ce que j'appellerais l'art du récit composite. J'entends par là la réunion, à l'intérieur d'un même ensemble, de plusieurs récits autonomes dont la juxtaposition forme peu à peu un autre récit plus large qui, quoique purement potentiel, possède néanmoins une évidence et une force de signification telles que ce récit second et non dit, en quelque sorte, l'emporte bientôt sur les récits premiers et les rehausse. Cette forme romanesque particulière, qu'il ne faut pas confondre avec le simple recueil de nouvelles et à laquelle j'ai donc donné autrefois le nom de «chronique», a été sinon inventée, du moins grandement perfectionnée par Gabrielle Roy, qui l'a conduite à une sorte de sommet dans des ouvrages comme *La petite poule d'eau*, *Rue Deschambault*, *La route d'Altamont*, *Cet été qui chantait* ou *Ces enfants de ma vie*. Cette forme — il peut être intéressant de le noter — alterne d'ailleurs longtemps chez elle avec celle du roman classique. Ainsi, entre les deux premiers «romans» s'insère la «chronique» de *La petite poule d'eau*, tout comme, entre les deux «chroniques» de *Rue Deschambault* et *La route d'Altamont*, s'insérera le «roman» de *La montagne secrète*. Cette alternance formelle redouble et ren-

force en quelque sorte l'alternance thématique «blakienne» qui marque également les premières œuvres de la romancière, où l'on va tour à tour du monde de l'expérience, propre au roman, à celui de l'innocence, qu'évoque plutôt la «chronique».

Centralité de l'écriture autobiographique, diversité et originalité de la forme narrative, tels sont donc au moins deux des traits que seule l'œuvre achevée de Gabrielle Roy met en pleine lumière. Ces traits, de même que les autres qui ne manqueront pas d'apparaître au fur et à mesure que s'effectueront relectures et nouvelles interprétations, nous amèneront certainement aussi à reconsidérer la place de Gabrielle Roy dans la littérature québécoise. Il faudra cesser, comme cela s'est fait pendant longtemps et continue encore souvent à se faire, de ne voir en elle que l'auteur de *Bonheur d'occasion*. Si important qu'il soit dans l'histoire littéraire du Québec, si déterminant qu'il ait été également dans la vie et la carrière de Gabrielle Roy, ce roman — qu'il faudrait d'ailleurs relire à la lumière des œuvres ultérieures — n'occupe peut-être pas dans l'ensemble de l'œuvre la position privilégiée qu'on lui a accordée. Malgré ses qualités, il s'agit, ne l'oublions pas, sinon d'une œuvre de jeunesse, du moins d'une œuvre de commencement, où la voix de l'écrivain se fait entendre, certes, mais peut-être pas avec cette clarté et ce caractère tout à fait unique qu'elle atteindra peu à peu au cours des décennies suivantes.

Je ne dis pas qu'il faut négliger *Bonheur d'occasion* ou le considérer comme une œuvre secondaire, loin de là. Tout ce que je dis, c'est qu'il est maintenant possible de lire ce roman dans une autre perspective, de le resituer, de le réinsérer dans le champ à la fois plus vaste et plus personnel

auquel il appartient, dans son espace premier, c'est-à-dire dans l'ensemble de l'œuvre, qu'il inaugure magnifiquement, certes, mais dont il n'est qu'une des expressions. Resituer ainsi *Bonheur d'occasion* permettrait peut-être aussi de resituer Gabrielle Roy elle-même dans la littérature québécoise et de mieux comprendre et évaluer l'apport particulier qui y a été le sien.

Sans préjuger des conclusions d'une telle réévaluation, je pense qu'elle montrerait, d'abord, à quel point l'œuvre de Gabrielle Roy se distingue par son indépendance, non seulement à l'égard des modes littéraires et idéologiques, mais aussi face à tout ce qui aurait risqué de l'entraîner hors de ses propres voies et de sa propre et intime nécessité. En ce sens, cette œuvre est certainement l'une des plus hautes que nous ayons, l'une de celles où se manifestent le mieux le pur pouvoir de la littérature et la confiance entière au langage et à l'imagination personnelle. Mais ce que l'on verrait aussi, c'est à quel point cette œuvre, en dépit de son indépendance, ou grâce à cette indépendance même, se trouve à exprimer notre temps, à l'éclairer de la manière la plus juste et la plus révélatrice, qui est toujours en même temps la plus humble, celle qui prend pour angle d'approche cette toute petite chose: l'individu, sa vie singulière faite de patience et d'espoir, dans laquelle survit de peine et de misère cette chose encore plus infime, cette fleur de rien du tout: la parole.

### **Les écrits «quasi inédits»**

Au premier ensemble que constituent les œuvres publiées de Gabrielle Roy, à cet ensemble «canonique», pourrait-on dire, s'en ajoutent deux autres, dont l'importance, au

fur et à mesure qu'on en prendra connaissance, sera loin de paraître négligeable.

Il y a d'abord le grand nombre d'écrits épars, c'est-à-dire publiés ça et là au fil des ans, dans des revues, des journaux ou des ouvrages collectifs. Comme la presque-totalité de ces écrits dorment encore dans les in-folios des bibliothèques ou sur le plastique des microfilms, et que très peu de lecteurs les connaissent aujourd'hui, je propose de les appeler des «quasi-inédits». La partie la plus intéressante de cet ensemble est formée des tout premiers textes que Gabrielle Roy a publiés dès les années 1930 et surtout entre 1939 et 1945, alors qu'elle faisait métier de reporter et d'écrivain pigiste, tout en préparant secrètement *Bonheur d'occasion*. Parus dans des journaux comme *Le jour* de Jean-Charles Harvey ou le quotidien *Le Canada*, mais le plus souvent dans des périodiques à grand tirage comme *Le samedi*, *La revue moderne*, *La revue populaire* ou *Le bulletin des agriculteurs*, ces textes de jeunesse se répartissent entre deux genres: d'un côté les récits et nouvelles, de l'autre les billets et reportages<sup>7</sup>.

Quoique Gabrielle Roy en soit venue avec le temps à juger plutôt sévèrement la plupart de ces écrits, ils n'en méritent pas moins d'être relus. Certes, leur niveau n'égale pas celui des œuvres «canoniques», mais ils sont loin d'être dépourvus de qualités et se comparent même avantageusement à la production générale de l'époque. Mais surtout, leur lecture fait mieux comprendre l'écriture particulière de Gabrielle Roy. Car non seulement on peut y mesurer le chemin qu'elle a dû parcourir pour parvenir à cette originalité d'inspiration et à cette maîtrise stylistique qui caractérisent ses premières grandes œuvres, mais on y saisit également tout ce que la romancière doit à la littérature et à la sensibilité

«populaires». C'est là, en effet, dans ces histoires un peu sentimentales, dans ces petits contes aux effets parfois faciles mais dont la règle première est toujours de toucher et d'intéresser le lecteur même le plus humble et le moins sophistiqué; et c'est là surtout, dans ces reportages qui exigent une attention constante au réel et à ses surprises, une sorte d'amour pour les êtres et les choses du quotidien et de l'immédiat, en même temps qu'une écriture directe et sans complaisance; c'est là, dis-je, dans ces exercices de communication, et non chez Mgr Calvet ou dans les livres des pères jésuites, que se trouve l'une des sources majeures de Gabrielle Roy. Et peut-être aussi l'une des raisons de son originalité<sup>8</sup>.

### Les inédits

Mais des trois grands ensembles dont se compose l'œuvre de Gabrielle Roy, le plus important, en quantité du moins, est sans doute le troisième, quoique on en mesure encore mal l'étendue exacte. Il s'agit, bien sûr, des inédits. À la Bibliothèque nationale du Canada sont conservés, parmi les archives personnelles de Gabrielle Roy, plusieurs manuscrits jamais publiés qui datent de diverses époques et appartiennent à plusieurs genres: nouvelles, pièces de théâtre, essais, carnets, et surtout un bon nombre de pages du grand projet de «saga» familiale qui a occupé la romancière entre 1955 et 1965 environ et qu'elle n'a pu mener à terme. Certains de ces manuscrits sont de simples brouillons, alors que d'autres contiennent des textes visiblement travaillés et qui semblent bel et bien achevés. Leur principal intérêt est de témoigner de ce que Gabrielle Roy a *voulu* réaliser mais qu'elle a ensuite décidé d'abandonner ou de ne pas publier,

de telles décisions ou de tels refus pouvant parfois en dire aussi long sur un auteur que ce qu'il a laissé paraître de lui-même aux yeux du public.

Mais la partie la plus considérable de l'œuvre inédite de Gabrielle Roy est sans nul doute sa correspondance. Quoiqu'il faille encore la retracer et la rassembler avant de pouvoir en mesurer exactement la valeur aussi bien que l'ampleur, on sait déjà, d'après ce qu'on en connaît, que cette correspondance est extrêmement abondante et variée. À chaque jour pratiquement, Gabrielle Roy écrivait plusieurs lettres, destinées soit à ses éditeurs, critiques ou lecteurs, soit à des intimes, amis et membres de sa famille. *Les Lettres à Bernadette* parues en 1988 ne donnent qu'une très petite idée du contenu et du ton de cette correspondance, qui aura été pour la romancière un exercice indispensable et constant, grâce auquel elle n'aura jamais cessé pour ainsi dire d'améliorer son art et de garder vive sa conscience d'écrivain. Exercice d'écriture et de réflexion, certes, où l'on trouve parfois le premier jet d'œuvres futures, mais surtout — et c'est par là d'abord qu'il s'agit bien d'une œuvre d'écrivain — exercice de partage, d'échange, d'ouverture à l'autre. Il est significatif, en effet, que Gabrielle Roy n'ait pas tenu de journal intime, ou plutôt que son journal ait été justement cet innombrable courrier, cette parole quotidienne inlassablement adressée aux êtres de son entourage, pour que la solitude soit aussi solidarité, comme elle se plaisait à dire, pour que le geste d'écrire soit toujours un appel, un signe à l'intention de quelqu'un. Cette pratique de la correspondance révèle, me semble-t-il, toute une conception de la littérature qui inspire également les livres de Gabrielle Roy: la littérature comme

communication, comme orientation vers le destinataire, comme élan vers autrui.

### Écrire pour le lecteur

Quinze livres publiés, environ mille pages de nouvelles et d'articles épars, et les inédits dominés par ce monument: la correspondance, voilà qui illustre bien l'envergure de l'œuvre de Gabrielle Roy, une envergure dont on trouve peu d'exemples chez les autres écrivains québécois de cette génération, si ce n'est dans toute la littérature québécoise. Mais la quantité, bien sûr, n'est rien en elle-même (pas plus que l'absence de quantité, d'ailleurs), si elle ne témoigne d'autre chose.

Dans le cas de Gabrielle Roy, elle est avant tout un signe de constance, de fidélité à l'écriture, et d'extrême concentration de toutes les énergies sur l'œuvre et son élaboration. Depuis le milieu des années 1930 jusqu'à sa mort en 1983, on peut dire que la littérature a été pour Gabrielle Roy non pas la principale mais bien l'unique, l'entière préoccupation de chacun de ses jours, de chacune de ses pensées, le sens même de sa vie. Cela devient encore plus vrai à compter de 1950 environ, alors qu'on a le sentiment, en examinant le déroulement de sa vie, que cette vie, justement, cesse, que plus rien désormais ne se produit, et que l'aventure de vivre le cède entièrement, définitivement, à ce seul désir: écrire. C'est comme si son existence se renversait alors complètement et entraînait dans une phase de pure intériorité, de pure création, se détournant radicalement de tout ce qui n'est pas écriture<sup>10</sup>. En cela, et même si sa conception de l'art diffère grandement de celles que proposent théoriciens et écrivains

dits de la «modernité», Gabrielle Roy apparaît tout à fait moderne, si l'on entend par là cette valeur et ce pouvoir suprêmes accordés au langage plus ou autant qu'à la vie elle-même, cette absorption, cette dévoration, comme je disais, de l'être par l'écriture.

Pourtant, comme le montre notamment sa correspondance, écrire lui était difficile, et ne lui venait pas du tout naturellement. Chacun de ses livres, sauf de rares exceptions comme *Rue Deschambault* ou *Cet été qui chantait*, lui demandait de longues préparations, des périodes de labeur soutenu et de discipline, au cours desquelles elle se contraignait au travail régulier et à un isolement presque complet. Puis, dès qu'un livre avait été publié, aussitôt il lui tardait d'en commencer un autre, quitte pour cela à traverser d'abord des mois ou des années de sécheresse, de faux départs, d'angoisse et de nervosité, avant de voir enfin, comme elle disait, la forge se rallumer. Ces périodes ingrates, dures aussi bien pour sa santé que pour son moral, elle en a connu régulièrement, entre *Bonheur d'occasion* et *La petite poule d'eau*, par exemple, ou pendant les années 1960, une fois qu'elle a eu définitivement abandonné son fameux projet de «saga». D'autres auraient renoncé; elle, au contraire, tenait bon et faisait confiance à ce qui viendrait, à ce qui ne pouvait pas manquer de venir.

De ces difficultés, rien ne paraît dans ses livres. Gabrielle Roy n'est pas de ces écrivains qui étalent leurs doutes et leurs souffrances d'auteurs sous les yeux des lecteurs. C'est une des caractéristiques de cette œuvre, au contraire, que de sembler couler de source, jaillir directement de la faculté humaine de parler et de raconter, sans médiation, sans calcul, dans une simplicité et avec une économie de moyens qui sont

comme une manifestation d'amitié à l'endroit du lecteur, lequel se sent ainsi d'emblée appelé et accueilli par l'œuvre. Mais simplicité n'est pas facilité ni banalité, bien au contraire. Le regretté André Belleau, qui a écrit sur Gabrielle Roy des pages parmi les plus pénétrantes qui soient<sup>11</sup>, me disait que ce qui le fascinait chez cet auteur, c'était justement cette écriture si «lisse» et «ordinaire» en apparence, qui offre si peu de prise à l'analyse, et qui pourtant possède une efficacité, une force d'impact et un pouvoir de résonance comme on en rencontre rarement dans d'autres écritures même volontiers audacieuses et obsédées par la recherche de l'effet.

Cela vient, me semble-t-il, de ce que l'écriture de Gabrielle Roy est avant tout orientée, comme je l'ai dit, vers la communication. Écrire, ici, n'est pas un verbe intransitif; c'est toujours écrire à quelqu'un. Quand elle raconte, Gabrielle Roy ne cherche pas d'abord à étonner ou dépayser son lecteur, mais veut plutôt l'entraîner à la reconnaissance et à la réconciliation. Et à cet égard, on peut dire que son œuvre s'écarte du moderne et garde plutôt quelque chose de classique. Quoique la révolte et la contestation soient loin d'être absentes de ses livres — qu'on songe à *Bonheur d'occasion* ou à la dernière partie d'*Alexandre Chenevert* — elles n'en constituent pas le motif central. Ce rôle reviendrait plutôt — et cela se voit de mieux en mieux à mesure que l'œuvre progresse — à ce que j'appellerais: la compassion ironique, c'est-à-dire le sens pascalien de la misère et de la grandeur de l'homme, de la misère qui est grandeur et de la grandeur qui, quelque part, est encore misère. Écrire, dès lors, c'est sans relâche approfondir cette double vérité, ne jamais cesser de la regarder et de la comprendre, la déplorer et l'exalter, sourire et pleurer, en éprouver tour à tour la détresse aussi bien que

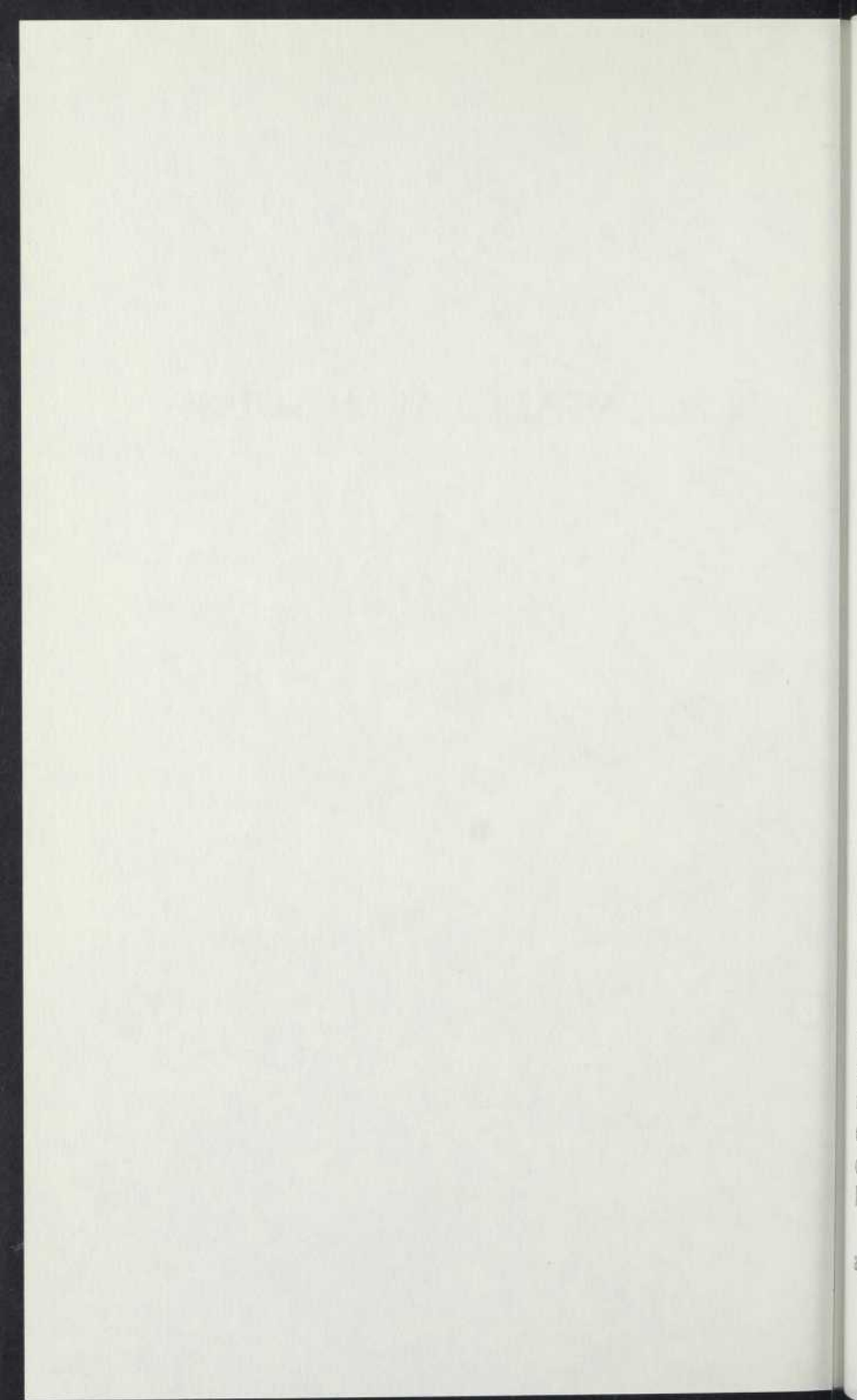
l'enchantement. Et surtout les faire éprouver à son lecteur, afin qu'il se reconnaisse lui-même et sache, devant Alexandre, Elsa ou Martha, que ces vies ne sont autres que sa propre vie transfigurée, c'est-à-dire dévoilée et rendue à sa définition essentielle.

Mais encore faut-il, pour cela, que la lecture ait lieu. Je disais, au début de cet exposé, que l'œuvre de Gabrielle Roy est maintenant achevée, qu'elle repose dans une sorte de plénitude. On aura compris qu'il s'agissait là d'une demi-vérité. Car toute œuvre, même et peut-être plus encore celle d'un écrivain disparu, n'est jamais en elle-même qu'inachèvement et immobilité, béance voisine de la mort, aussi longtemps qu'un lecteur, en la laissant résonner et se prolonger dans son esprit et dans son cœur, ne vient pas combler cette œuvre, lui répondre et la relancer dans son propre mouvement. La littérature en cela, et en particulier la littérature de Gabrielle Roy, est comme n'importe quelle parole: elle n'existe qu'entendue par l'autre et complétée par la parole de l'autre.

## NOTES

1. Ce texte a été lu devant les membres du Pen Club francophone en mars 1989.
2. Réjean Robidoux a bien vu cette nouvelle dimension: «Gabrielle Roy: la somme de l'œuvre», *Voix et images*, vol. XIV, n° 3 (42), printemps 1989.
3. Pour une bibliographie récente des œuvres publiées de Gabrielle Roy, voir: Gabrielle Roy, *Ma chère petite sœur: lettres à Bernadette 1943-1970*, Montréal, Boréal, 1988, p.259-260.
4. Pour les deux premières «phases» évoquées ici, je reprends la division déjà proposée dans mon *Gabrielle Roy*, Montréal, Fides, 1975, auquel je me permets de renvoyer le lecteur pour une plus ample description.
5. Ce récit, en effet, a été écrit au moment où Gabrielle Roy travaillait à sa grande «saga» familiale, dont des parties ont aussi formé *La route d'Altamont* en 1966.
6. Sur cette image s'achève *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal, 1984, p. 505.
7. Pour une liste (pas tout à fait complète) de ces écrits, voir: Marc Gagné, *Visages de Gabrielle Roy*, Montréal, Beauchemin, 1973, p. 291-297; ou mon *Gabrielle Roy*, Montréal, Fides, 1975, p. 178-185.
8. Cela a été vu, notamment, par Guy Laflèche: «Les bonheurs d'occasion du roman québécois», *Voix et images*, vol. III, n° 1, septembre 1977.
9. Un «instrument de travail», décrivant l'ensemble des archives de Gabrielle Roy conservées dans la Collection des manuscrits littéraires de la Bibliothèque nationale du Canada (Ottawa) et représentant quelque 90 boîtes de documents, a été préparé par Irma Larouche.
10. Sur ce tournant de la vie de Gabrielle Roy, je me permets de renvoyer à mon article: «La métamorphose d'un écrivain: essai biographique», *Études littéraires*, vol. XVII, n° 3, hiver 1984.
11. André Belleau, *Le romancier fictif: essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Sillery, P.U.Q., 1980, chapitres II et III.

CHAGALL PARMI NOUS



## CHAGALL PARMI NOUS

Barbara Trottier

Devant la Tour Eiffel les mariés flottent sur le dos d'un coq; ailleurs un cheval rouge tient une bougie, une vache fait de l'acrobatie, une danseuse verte aux cheveux bleus tend un bouquet à un violoniste rouge à tête de taureau; partout se trouvent des anges, des rabbins, des saltimbanques, des violoneux sur le toit, dans la clarté blanche et amicale d'un croissant de lune. C'est un monde de contes et légendes, le monde fantastique de Chagall, dont nous avons eu le privilège de voir une quantité impressionnante d'œuvres à la remarquable exposition du Musée des Beaux-Arts.

C'est le tourbillon de la vie, des couleurs somptueuses, des lignes fortes et sinueuses qui mènent les personnages dans les airs, hors du cadre de la toile. Tout est en mouvement: chaque toile nous tient en haleine, car l'éternel enfant Chagall nous raconte une histoire, l'histoire de la condition humaine. Et puisqu'il est russe, il raconte merveilleusement bien, et nous sommes suspendus à ... son pinceau.

En même temps, rien n'est plus éloigné de la simple anecdote. Ces peintures sont plutôt les images de l'énigme de

la vie, avec l'omniprésence du vieux Juif avec la Torah comme éternel témoin de la tragédie du destin humain. Lénine en acrobate, se tenant en équilibre entre les forces qui ont lutté pour la révolution et les paysans dans leur village qui appréhendent un avenir inconnu, ce n'est pas de la satire politique: c'est une réflexion sur l'insoluble dilemme de la Russie.

Dans un autre mode, on songe également au portrait du marchand de journaux, peint en 1914. Sur fond de ville russe (Vitebsk), avec ses maisons, ses usines, ses églises, sous un ciel d'un rouge soutenu, menaçant, se tient un vieux marchand juif avec des journaux en russe et en hébreux. Ces journaux, seraient-ils les expressions de deux peuples qui auraient pu co-exister harmonieusement? Pourtant, les yeux du marchand expriment l'antique connaissance de la souffrance juive, et sans doute celle des pogroms de la Russie d'alors.

Chagall va toujours au-delà de l'immédiat, il s'interroge inlassablement sur le destin de l'homme, que ce soit dans la magie de la fantaisie, voire du fantastique, ou dans la gravité monumentale de ses *Crucifixions*, d'où émane un puissant mysticisme. La Bible est, depuis sa plus tendre enfance au sein d'une famille hassidique, la source principale de son inspiration — source de poésie, d'histoires merveilleuses, de magie et — de réalité. Car, pour les Juifs hassidiques, la Bible est bien réelle, tout est possible: il ne faut pas se fier au monde trompeur des apparences. Bêtes et humains sont sur un pied d'égalité. Si les êtres planent au-dessus de la terre, c'est que c'est là leur hauteur réelle.

La Bible, source également de la sagesse des Prophètes, d'où ce regard cosmique sur l'humanité. Chagall ne se cantonne pas, toutefois, dans les confins d'une seule

confession religieuse, comme si la spiritualité hassidique de son enfance lui rendait accessibles d'autres grands courants mystiques; et sa vision de l'existence humaine est faite de sagesse et de compassion.

Tout comme il puisait dans les grands mouvements religieux leur essence et leurs aspirations à l'immortalité, ainsi côtoyait-il les diverses périodes de la peinture du XX<sup>e</sup> siècle en en extrayant ce qu'il lui fallait, mais sans s'y être laissé enfermer. Ainsi chez lui le cubisme n'est pas déconstruction froide et analytique aux couleurs neutres, mais plutôt facettes de lumière bleu tendre qui, dans le *Cimetière juif* rythment le tableau, entraînant l'œil des tombeaux vers le ciel et en renforçant ainsi le pouvoir évocateur.

Malgré la gloire et les honneurs qu'il va connaître, l'enfant pauvre de Vitebsk va traverser le siècle et les océans avec sa Russie indéracinable dans ses bagages. Un grand nombre de ses toiles, quel qu'en soit le sujet ou le lieu, contiennent une évocation de ce cher village de son enfance. Un nostalgique de la Russie éternelle ne peut pas contempler sans un certain serrement de cœur ces petites maisons basses, la coupole de l'église, le modeste magasin de la mère de Chagall, semblable à tant d'échoppes partout en Russie et dans les vieux quartiers des grandes villes. Les maisons de Chagall sont démesurément petites, comme pour suggérer qu'elles sont à la taille de l'homme, que le violoneux peut se percher facilement sur le toit, que tout ce petit monde, ne prenant que peu de place, peut être transporté partout, dans son cœur et dans ses tableaux.

On sort de l'exposition la tête et l'esprit remplis d'un kaléidoscope de couleurs et d'impressions, presque hors d'haleine d'avoir été entraîné dans tant de mouvements irré-

sistibles, et réconforté par une œuvre qui dégage une telle sagesse chaleureuse; et on regagne la rue Sherbrooke enneigée avec l'envie de dire: shalom, Mark Zakharovitch, et merci, frère!

BANCO À HONG-KONG



## BANCO À HONG-KONG

Dieter Wolff

Hong-Kong, c'est New York en plus petit, mais en plus riche si l'on pense à l'argent qui y circule dans un espace aussi réduit. En plus propre aussi. En plus sûr, également, tant de jour que de nuit. En plus luxueux surtout: pas de taudis! Le style des nouveaux immeubles est plus recherché. L'atmosphère y est vibrante d'activité et d'efficacité, avec en prime l'amabilité grâce à la population chinoise qui compte pour 96% dans cette colonie dite de la Couronne (britannique). On bâtit partout. Et cela malgré l'approche de 1997, date à laquelle la Grande-Bretagne va remettre cette «perle de l'Orient» à la Chine. C'est une date qui donne à réfléchir à l'élite et à la bourgeoisie chinoises de Hong-Kong. Beaucoup se sont déjà procuré, d'une manière ou d'une autre, des passeports pour l'étranger et ceux qui n'en sont pas encore pourvus font tout pour en obtenir un. Ils craignent, confusément, la «prise en charge» de Hong-Kong par Beijing et ses conséquences possibles sinon probables: baisse du niveau de vie, limitation des libertés civiles et surtout de celle de voyager à l'étranger, d'où l'intérêt pour l'émigration. Et ceci en dépit de tous les

accords et assurances réitérés par Londres et par Beijing. En dépit aussi des discussions plus que vives qui ont lieu à Hong-Kong même, comme entre les autorités de la colonie et les représentants de la Chine populaire concernant «la loi fondamentale» réglant le statut futur de ce qui s'appelle encore colonie.

À côté des couches les plus évoluées de la population chinoise de Hong-Kong, il y a tout le petit peuple de ceux qui travaillent comme artisans ou commerçants installés dans des échoppes, des boutiques, des magasins tout simples et de dimensions très réduites, quand on ne vend pas tout bonnement à l'étalage dans la rue. Ces gens-là ne sont pas concernés par l'échéance de 1997. Ils ne parlent que quelques mots d'anglais, ou même pas du tout, et ils ne sont pas très au courant des questions, des complications, voire des implications de la «grande» politique. Ils vivent, en bonne partie, en cercle fermé mais ils peuvent aussi avoir affaire à des étrangers qui achètent chez eux à des prix ridicules des marchandises qui peuvent même être de fort bonne qualité. L'astuce ici consiste à savoir choisir et à prendre le temps de comparer. Ces artisans commerçants souffriront du départ des étrangers ou du départ de leurs concitoyens chinois aisés ou autrement évolués. Ils y perdront leur clientèle la plus lucrative, — si toutefois il doit y avoir en fait départ de cette clientèle, ce que personne ne peut vraiment prédire aujourd'hui.

Sur la route qui mène de Hong-Kong à Guangzhou (Canton) on peut se rendre compte de l'évolution de la Chine continentale, c'est-à-dire: la République populaire, dans le sens d'une «ouverture», ou dans le sens d'une économie plus libérale. À peine passée la frontière, on voit des immeubles neufs, des bâtiments récents (ou encore en construction) de

fabriques et de manufactures de toutes sortes, leurs noms et spécialisations indiqués en sigles chinois mais aussi en caractères latins. Ce sont principalement des implantations étrangères en forme d'entreprises conjointes ou «joint ventures» sur la terre chinoise. En effet, dans cette zone frontalière, le gouvernement de Beijing a invité des hommes d'affaires étrangers, comme par exemple l'industriel américain Armand Hammer, à venir s'y installer dans des conditions attrayantes: non-imposition pendant cinq ans, autorisation de construire usines et manufactures selon besoins et des logements pour tous les employés chinois (y compris la main d'œuvre). Par contre, le partenaire occidental doit assurer la formation et l'entraînement de la main d'œuvre. Les salaires en Chine étant très en dessous de nos normes, il y a là un attrait supplémentaire, même si la rémunération des Chinois travaillant dans ce cadre original est plus élevée que la moyenne ailleurs. De plus les Chinois, à l'intérieur de cette «zone économique spéciale», peuvent profiter d'avantages qu'ils n'ont pas chez eux, c'est-à-dire de vivre un peu à l'occidentale, d'avoir un logement d'un standing supérieur à ceux de la très grande majorité de leurs compatriotes, sans compter les contacts profitables à tous points de vue avec des étrangers etc. Aussi, pour ne pas être renvoyés ils se montrent extrêmement dociles et travailleurs. Car c'est une race active et dont le potentiel intellectuel très développé lui permet d'assimiler assez rapidement des technologies et méthodes de travail nouvelles.

Cet essai de «zone économique spéciale» est un test pour le gouvernement de la Chine populaire, car il aura à résoudre bientôt (en 1997) le problème de la reprise de Hong-Kong. Tout le monde, y compris les étrangers présents

dans la «Crown colony», se demande ce qui adviendra. La politique à l'occidentale prévaudra-t-elle avec tous les avantages économiques et financiers que cela pourrait apporter à la Chine? Mais cela sera-t-il compatible avec son idéologie actuelle? Les plus optimistes pensent justement que l'essai d'ouverture dans la région frontalière est un précédent favorable pour le futur, en ouvrant une sorte d'écluse pour l'avenir. Mais il y a aussi les pessimistes qui soupçonnent la fraction pure et dure du communisme chinois de l'emporter à Beijing et d'exporter tôt ou tard leur idéologie vengeresse à Hong-Kong depuis si longtemps enviée ou même haïe.

En attendant, l'incertitude de l'heure de vérité n'empêche personne de «travailler» à Hong-Kong. Les constructions nouvelles, ou «en train», sont innombrables, c'est-à-dire qu'on en voit sur chaque parcelle de terrain encore à bâtir ou occupée par des maisons anciennes qui sont remplacées par des «gratte-ciel» ultramodernes. Et ceci pas seulement à Hong-Kong proprement dit, c'est-à-dire sur l'île de Victoria, mais aussi dans la presqu'île de Kowloon en face sur le continent et, derrière, dans les «nouveaux territoires», formant ensemble la «Crown colony» de Hong-Kong.

Dans le quartier résidentiel de Clearwater Bay qui est un des moins encombrés à cause de son éloignement («on the mainland», à une heure de trajet du centre) les terrains disponibles ont pratiquement tous été achetés par des Japonais. Ils pensent y construire car il y a le projet de prolongement d'une des lignes de métro jusque là et de deux tunnels supplémentaires entre l'île de Hong-Kong et la terre ferme. Ceci pour faciliter la circulation routière et ferroviaire entre ces deux parties, déjà assez encombrée en dépit des innombrables traversiers. Planifier de la sorte pour l'avenir est, en tous cas,

encourageant et par voie de conséquence les prix du m<sup>2</sup> montent et montent à Clearwater Bay aussi. D'ailleurs les Japonais sont les plus optimistes sur le sort à venir de Hong-Kong et misent sur cela pour y augmenter encore leurs affaires. La vie à Hong-Kong est agréable, le climat est bon, pas d'hiver. Des clubs sportifs apportent des possibilités de distraction genre golf, tennis, piscine, yachting, hippisme, etc. Seul le jeu est interdit mais pour les passionnés (et là les Chinois, même les plus pauvres, sont les plus joueurs) il y a le voisinage de Macao — encore portugais jusqu'en 1999 — accessible par des traversiers assez nombreux pour permettre un aller et retour rapide. Les clubs sportifs (pour ne parler que d'eux et même pas des plus huppés «very british style») sont si prisés qu'il faut parfois attendre longtemps pour y être admis. Ou, alors, dans certains d'entre eux, il est permis à ceux qui s'en vont de revendre leur carte de membre. Cela est devenu un moyen de placement financier, car l'entrée est meilleur marché quand le club est en cours d'ouverture et a besoin d'argent pour finir les installations. Alors les spéculateurs achètent en attendant de revendre quand l'activité battra son plein. C'est un moyen facile de doubler sa mise et même plus en peu de temps.

Il faut dire qu'il règne à Hong-Kong une atmosphère de «gain à tout prix». Les gens y gagnent de l'argent et plus ils en gagnent, plus ils essayent d'en gagner. Et ainsi se bâtissent de grosses fortunes. C'est pourquoi les banques ont une activité d'importance prioritaire et voient affluer d'énormes capitaux, de toutes origines, d'ailleurs. La fortune de Hong-Kong fait long feu et beaucoup de nantis viennent placer là leur argent qui arrive de partout — d'Europe,

d'Amérique, d'Asie — aussi bien pour être placé dans les affaires que pour être géré par les banques.

À côté de quelques quartiers avec des rues où il y a encore des maisons purement chinoises et où habitent les moins favorisés des indigènes, la grande majorité des artères est bordé de «tours» modernes et luxueuses où se trouvent, dans le noyau central de la ville, surtout des bureaux divers, des grands hôtels, etc, jouxtant le bord du détroit séparant Hong-Kong de Kowloon. Derrière la mince bande côtière, centrale des affaires, montent d'autres tours ou ensembles d'immeubles sur les flancs de la montagne, abritant des appartements à loyers très élevés qui correspondent au standing de vie de la plupart des habitants.

Les tours, au centre d'affaires, construites très rapprochées les unes des autres, sont séparées souvent par des places surélevées garnies de fontaines et de sculptures (de Henry Moore, entre autres) situées ici et là au milieu de jets d'eau à courte portée, ce qui est d'un effet très recherché. Souvent aussi les immeubles sont reliés les uns aux autres par des endroits couverts aménagés pour créer des espaces commerciaux loués par des boutiques de luxe. Tous les meilleurs noms dans la couture, la sellerie, la chaussure, la lingerie, l'orfèvrerie, la bijouterie, etc, sont représentés. Et on y voit toujours du monde. Pour troubler le moins possible la circulation des tramways, des autobus à impériale, des mini-cars, des camions et camionnettes, sans parler des légions de voitures particulières (parmi lesquelles les grosses Rolls, Mercedes, Jaguars débordent) on a construit un peu partout des «walkways». Il s'agit de passerelles surélevées, en dur et abritées par un toit, desservies par des escaliers roulants, ce qui permet aux piétons de marcher tranquillement et rapide-

ment sans avoir de rues à traverser. Et les travaux pour améliorer la circulation se poursuivent partout. Aussi bien pour les piétons que pour tout ce qui roule. Les Chinois travaillent d'une manière très efficace et rapide — par exemple: une rue est ouverte sur environ 50 mètres pour des réparations ou aménagements quelconques, le lendemain tout est terminé. Ainsi les gros travaux de tout genre avancent à vue d'œil; ils ne sont même pas interrompus en fin de semaine.

Cependant, à Hong-Kong mais surtout en Chine populaire, dans la classe des jeunes intellectuels «l'idéalisme» est en train de s'estomper. Il est remplacé de plus en plus par des aspirations pragmatiques, réalistes, voir matérialistes. On pense à soi plus qu'à l'État ou aux générations précédentes ou à venir. Spécialement dans le milieu des jeunes universitaires parmi lesquels bon nombre ont fait des études à l'étranger. Ils ont connu de gros salaires, des facilités de vie encore inexistantes dans leur patrie communiste. Aussi pensent-ils «à autre chose» si rien ne change, — à s'expatrier par exemple. Et ceux de Hong-Kong songent à partir éventuellement avant l'échéance de 1997.

Tout ceci les hommes d'État chinois le savent évidemment. Et c'est pourquoi on peut normalement penser qu'il y aura une évolution rapide dans ce pays plutôt qu'une nouvelle révolution — culturelle ou autre. Bien sûr, on peut aussi penser qu'il y aura une réaction idéologique. Mais ce qui pourrait faire pencher vers «l'ouverture», vers plus de liberté, c'est justement la création de cette «zone économique spéciale» entre Hong-Kong et l'intérieur de la Chine populaire, comme une transition, comme une préparation: peut-être pas à l'alignement total sur la condition actuelle de Hong-Kong,

mais du moins à une tendance vers cette condition, car il ne faut pas oublier le potentiel énorme de cette ville non plus que l'apport, également énorme, des devises qu'elle pourrait, si elle restait telle qu'elle est, fournir à toute la Chine à partir de 1997. Il est impossible d'imaginer que les dirigeants de Beijing n'y pensent pas. Et pourquoi laisseraient-ils partir vers l'Occident et en particulier vers l'Amérique la fleur intellectuelle de leur jeunesse? Bien sûr pour acquérir le savoir et les techniques avancées — mais en sachant bien que ceux qui auraient été au contact avec le standard de vie américain et qui pourraient en profiter, justement par leur savoir acquis là-bas, ne resteraient pas, ou en bien petit nombre, dans une Chine qui ne pourrait que leur offrir un niveau de vie trop inférieur.

Non, tous ces éléments tendent à faire penser que la Chine est en train de «s'éveiller» (comme l'a prédit il y a plus que dix ans Alain Peyrefitte) et que l'on va assister à son rapide essor. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'a parlé Han Suyin, écrivain bien connue, dans ses conférences données à Hong-Kong. Cette femme qui habite maintenant la Suisse et a vécu dans plusieurs pays occidentaux (où elle a fait aussi ses études) et qui connaît bien la Chine de ses ancêtres paternels, parle comme d'une certitude de l'avenir brillant de cet immense pays, à la recherche de sa propre voie, originale et sans rapport avec des «modèles étrangers».

UNE NOUVELLE  
DOUBLEMENT ÉTRANGE:  
«CIRCÉ» DE JULIO CORTÁZAR

[Faint, illegible text covering the majority of the page]

C  
C  
R  
P  
a  
P  
S  
C  
M  
C  
E

---

## UNE NOUVELLE DOUBLEMENT ÉTRANGE: «CIRCÉ» DE JULIO CORTÁZAR

André Berthiaume

Dans le Buenos Aires des années 20, le jeune Mario fréquente la «fine et blonde» Délia Mañara, malgré la mort curieuse de ses deux précédents fiancés: le premier, Rolo, est décédé d'une crise cardiaque; le second, Hector, s'est noyé<sup>1</sup>. Or les deux prétendants venaient de voir Délia.

Malgré l'hostilité de sa propre famille, malgré les rumeurs, les lettres anonymes et l'attitude vaguement complice des parents de Délia, Mario fréquente de plus en plus assidûment la jeune fille dont le passe-temps consiste à préparer avec grand soin des liqueurs et des bonbons. Mario s'amourache d'elle au point de devenir à son tour son fiancé et d'envisager le mariage.

Mais un jour il découvre la désolante vérité: Délia est une cinglée qui, en plus de torturer des animaux, cache des cafards dans les bonbons qu'elle prend un plaisir sadique à faire goûter à ses soupirants.

Voilà la version moderne du mythe de Circé<sup>2</sup> que nous propose Julio Cortázar dans un de ses envoûtants récits<sup>3</sup>: «Je crois que c'est une des nouvelles les plus horribles que j'aie écrites. Mais elle m'a servi d'exorcisme car elle m'a délivré de ma peur de trouver un cafard dans mon assiette.<sup>4</sup>»

En bref, Mario fréquente Délia jusqu'à ce qu'il découvre la vérité. Cette histoire, dont la progression dramatique est ménagée avec une rare adresse, est racontée à travers le point de vue du jeune homme: c'est lui qui «oriente la perspective narrative<sup>5</sup>». Tout — ou à peu près — passe par sa conscience et, à première vue, ce procédé ne varie pas tout le long de la nouvelle: le narrateur ne relate que les événements qui se déroulent en présence de Mario, et nous avons affaire à ce que Gérard Genette appelle la «focalisation interne fixe». Mario est le seul personnage dont nous connaissons les pensées. Bien entendu, celui-ci, par le jeu normal de la délégation<sup>6</sup>, observe de l'extérieur les autres personnages, particulièrement Délia-Circé qui elle-même peu à peu se transforme à ses yeux, devient ironiquement un monstre, un «pierrot répugnant dans l'ombre» (p. 59). On pourrait formuler ainsi la question principale que pose cette histoire: à quoi donc pense Délia? Qu'est-ce qui se passe dans sa tête et, secondairement, dans celle de ses parents? Il importe que le lecteur vive la situation avec Mario car celui-ci est le seul à voir positivement Délia; en effet, il néglige les ragots, les lettres, la méfiance commune, aveuglé par son sentiment amoureux. Par conséquent, dans cette nouvelle, deux points de vue s'affrontent globalement: celui de Mario, favorable à Délia, celui des autres, de l'opinion publique, en somme, qui lui est nettement défavorable. Tout bien considéré, Mario est seul contre tous.

L'intérêt de privilégier la perspective de Mario, c'est que nous, lecteurs, découvrons à travers lui et en même temps que lui la vérité sur Délia, «cette Circé de quartier», comme l'appelle Omar Prego<sup>7</sup>. Alors que les autres points de vue sont *arrêtés*, statiques (ils condamnent tous Délia dès le départ, à des degrés divers), celui de Mario évolue, progresse jusqu'à la prise de conscience et à la révolte qui amènent la rupture. Cette histoire est aussi celle d'un point de vue, celui de Mario, le point de vue des autres personnages n'ayant littéralement pas d'histoire.

Tout a donc l'air de bien se tenir, d'être parfaitement cohérent dans la nouvelle de Cortázar: nous avons affaire à un récit à la troisième personne, assumé par un narrateur qui privilégie une conscience, réservant sa focalisation interne à un seul personnage.

La réalité apparaît néanmoins plus complexe, surtout si l'on examine certaines déclarations du *narrateur*, lequel est aussi, quoique fort discrètement, un *personnage* qui nous informe pas moins de trois fois sur sa situation:

*Je me souviens mal de Délia* mais elle était fine et blonde, avec des gestes trop lents (*j'avais douze ans*, à cet âge le temps et les choses coulent au ralenti) et elle portait des robes claires à grande jupe. (p. 37)

*Je ne me souviens pas bien de Mario* mais on disait qu'ils formaient un beau couple, Délia et lui. (p. 40)

À partir de là *il devient difficile de bien suivre le fil de l'histoire*, il s'y mêle d'autres éléments, légers oublis, mensonges que l'on tisse et retisse par-delà les sou-

*venirs. Il paraît* que Mario allait plus souvent chez les Mañara. (p.44) (C'est moi qui le souligne.)

Comment concilier ces interventions, ces aveux d'incompétence narrative, ces mises en garde déguisées avec la narration détaillée, mimétique, d'un bon nombre de scènes intimes, qui impliquent l'absence de tout spectateur? Comment comprendre certains énoncés «omniscients» comme:

Il [Mario] se demandait parfois si Délia savait les bruits qui couraient sur son compte. (p. 42)

Délia souriait comme si elle se moquait de lui. Lui, il s'imaginait des tas de choses et il se sentait redoutablement heureux. «Le troisième fiancé, pensa-t-il étrangement. Pouvoir lui dire: «Votre troisième fiancé mais vivant.» (p. 44)

Il [Mario] se souvint de la cuisine, chez lui, et de la mère Céleste qui arrosait les plinthes de poudre jaune. (p. 51)

D'une part, le narrateur, ce témoin à retardement, reconnaît ne pas tout savoir, au risque de mettre en péril sa crédibilité; d'autre part, il se comporte comme un narrateur-dieu en pénétrant les pensées de Mario, en étant le spectateur de scènes d'où il est présumé absent. Comment interpréter ces indices contradictoires? Comment concilier la distance et la proximité, le flou et le précis?

On pourrait croire que le narrateur, dont on ignore l'âge présent et dès lors l'étendue du décalage temporel entre les faits et leur narration, propose une reconstitution des événements à partir du ouï-dire («on disait», «il paraît») et du possible: «Il *devait* arriver à Mario de voir cette trame avec

dégoût, avec terreur, quand l'insomnie entrait dans sa chambre pour lui voler sa nuit» (p. 41). Toutefois, la question de l'origine des informations se pose alors, inévitable. Est-ce Mario lui-même qui a rapporté au narrateur les événements avec tous les détails nécessaires? Rien dans le texte qu'alors nous débordons ne nous permet de l'affirmer. La reconstitution est-elle valable, malgré les défaillances de la mémoire? Nous n'avons évidemment aucun moyen de le vérifier. Que penser du «tissage» reconnu par le narrateur, métaphore par ailleurs significative? En fin de compte — et de conte, le lecteur se trouve soumis à un narrateur aussi mystérieux que Délia puisque celui-ci n'a pas un clair souvenir des deux personnages principaux et que «le *fil* de l'histoire» lui échappe. Le lecteur a devant le narrateur anonyme la même position que Mario devant Délia... et l'énigme se dédouble subtilement.

Mario reconstruit par «morceaux» (p. 42) l'histoire de Délia, le narrateur et le lecteur font un travail analogue mais à des niveaux et à des moments différents. C'est comme si le contenu anecdotique se répercutait dans la narration qui lui est postérieure. Faut-il voir dans cette figure une mise en abîme, une «relation spéculaire dissimulée»?<sup>8</sup> Chose certaine, il y a dans «Circé» une infraction aux règles instituées du point de vue: comment un personnage peut-il lire les pensées d'un autre, tout narrateur qu'il est? Il s'agit sans aucun doute d'une dérogation au code du réalisme, du vraisemblable<sup>9</sup>, mais c'est un accroc qui n'en est pas un car, tout en signalant que nous avons affaire à une fiction, il accroît l'effet de mystère. C'est donc au lecteur de se débrouiller avec ce paradoxe, de s'orienter dans un récit... doublement

étrange<sup>10</sup>. Il nous faut supposer que Mario *imagine* que les choses se sont passées de telle façon.

Que le narrateur contrôle le récit, l'organise à sa guise, j'en veux pour preuve un retour en arrière qui, tardivement, tout en comblant une ellipse, nous fait partager la macabre découverte que Mario a faite dans la cuisine des Mañara: «le chat avec de longues échardes plantées dans les yeux» (p. 60).

Le lecteur qui accumule des signes inquiétants sur Délia (le titre en est déjà un dans la mesure où il préfigure la fin, mais il y a aussi les rapports particuliers avec les animaux, l'horreur de la clarté...) en recueille d'abord un certain nombre sur le narrateur, à la fois discret et omniprésent: interventions paradoxales, aveux troublants. Comme si la fiction était d'abord désamorcée, ébréchée (les déclarations du narrateur se trouvent dans le premier tiers du récit), avant de prendre son rythme de croisière jusqu'au point final. L'effet fantastique proviendrait moins des événements racontés que d'une perturbation du discours narratif, qui en souligne presque d'entrée de jeu la subjectivité. Le fantastique logerait plutôt dans l'instance narrative que dans le récit lui-même<sup>11</sup> qui semble alors s'éloigner davantage de son auteur, acquérir une indépendance justement recherchée par celui-ci: «Le signe d'un grand conte m'est donné par ce que nous pourrions appeler son autonomie, le fait qu'il se soit détaché de l'auteur comme une bulle de savon de la pipe en terre.<sup>12</sup>»

L'histoire de «Circé» est certes troublante, mais l'est-elle moins que sa mise en scène, son prologue ambigu? Cortázar, qui, en 1983, à son tour se souvient mal de ce récit («je n'ai plus cette nouvelle très présente à l'esprit<sup>13</sup>»), confond spontanément narrateur et personnage («le narrateur est sauvé parce qu'il a eu un soupçon, qu'il a ouvert le bonbon,

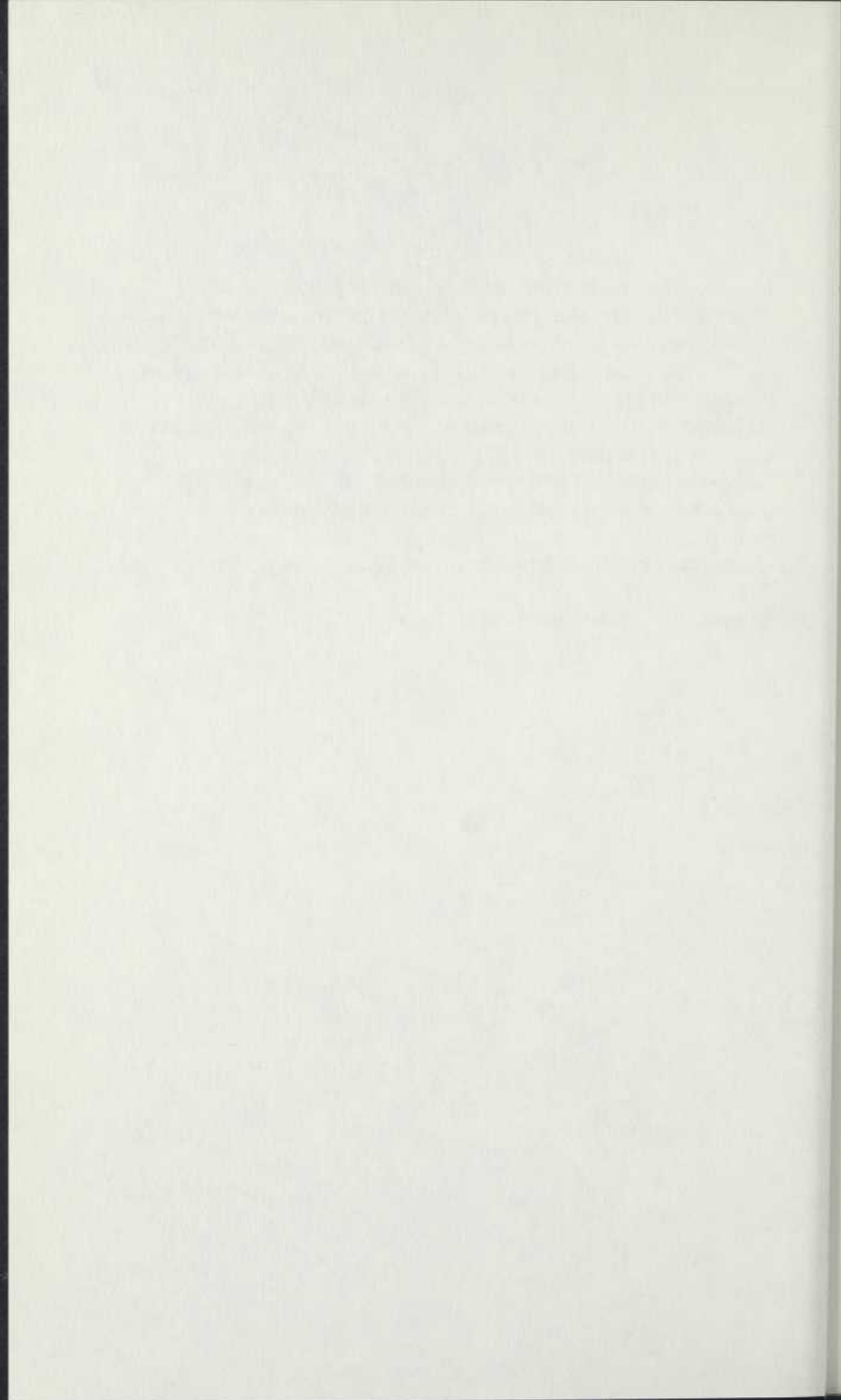
qu'il a vu le cafard<sup>14</sup>»), corrigeant ainsi rétroactivement ce qu'il est (trop) convenu d'appeler une infraction: comme le note Gérard Cordesse, «les récits ont une tendance narquoise à enfreindre nos malheureuses catégories critiques»<sup>15</sup>.

Cortázar, dont on ne dira jamais assez l'influence marquante sur l'évolution récente de la littérature québécoise, compare parfois la nouvelle à une figure géométrique: «la métaphore du conte parfait est la sphère<sup>16</sup>». Le récit sphérique qui s'intitule «Circé», rassurons-nous, ne contient pas d'insecte répugnant. Le plaisir qu'il nous laisse en partage n'est pas amer, il s'en faut. Et c'est bien là l'ultime paradoxe de la création littéraire: ce narrateur-personnage qui fait état de ses «faiblesses» avant de s'éclipser, ce demiurge à la fois discret et omniprésent par ses fines opérations de «tissage», qui impose ses propres règles, n'est-ce pas l'image même de l'écrivain?

## NOTES

1. Cortázar parle de deux suicides dans ses *Entretiens avec Omar Prego*, traduit de l'espagnol par Françoise Rosset, Gallimard, coll. Folio/Essais n° 29, 1986, p. 239.
2. Circé: «Magicienne de la fiction homérique, fille d'Hélios (le soleil) et sœur de Pasiphaé. Dans l'*Odyssee*, Ulysse, échoué dans son île, voit ses compagnons métamorphosés par elle en pourceaux.» *Le Petit Robert* 2, 1982, p. 413.
3. «Circé», dans *Les armes secrètes*, traduit de l'espagnol par Laure Guille-Bataillon, Gallimard, 1963, coll. Folio n° 448, p. 36-60. Mes références renvoient à cette édition.
4. Prego, *op. cit.*, p. 240. Sur l'origine de cette nouvelle, voir *ibid.*, p. 239. Sur le caractère exorcisant de l'écriture, voir «Du conte bref et de ses alentours», dans *Le tour du jour en quatre-vingts mondes*, traduit par Laure Guille-Bataillon, Gallimard, 1980, p. 172-183.
5. Gérard Genette, *Figures III*, Seuil, 1972, p. 203.
6. Voir Pierre Vitoux, «Le jeu de la focalisation», dans *Poétique* n° 51, septembre 1982.
7. *Op. cit.*, p. 240.
8. Expression utilisée par Mercedes Blanco, dans «Fantastique et topologie chez Cortázar», dans *Poétique* n° 60, novembre 1984, p. 462.
9. Altération que Genette définit comme «l'excès d'information ou paralepse» (p. 213). Il évoque plus loin «l'intervention perturbante de la source narrative» (p. 224).
10. «La définition classique de [l'étrange par] Todorov [...] ne convient pas à «Axolotl», ni non plus d'ailleurs à la plupart des contes de Cortázar que l'on tient unanimement pour fantastiques. Personne n'a de doutes sur l'interprétation de ce qui s'est passé, ni le héros ni le lecteur.» Blanco, *op. cit.*, p. 468.

11. Je rejoins cette observation de Blanco à propos de «Axolotl»: «Il faudrait conclure que ce qui donne à ce texte le statut de conte fantastique, c'est moins la nature des faits racontés que le mode narratif qu'ils impliquent.» *Ibid.*, p. 467. Le narrateur de «Circé» pourrait en définitive s'apparenter à celui des «Fils de la Vierge», autre nouvelle du même recueil, qui se demande s'il ne raconte pas «une vérité qui n'est que [sa] vérité.» (p. 127).
12. Dans «Du conte bref et de ses alentours», *op. cit.*, p. 174-175.
13. Dans ses *Entretiens avec Omar Prego*, *op. cit.*, p. 241.
14. *Ibid.*, p. 240.
15. «Narration et focalisation», dans *Poétique*, n° 76, novembre 1988, p. 497.
16. *Entretiens...*, *op. cit.*, p. 81.



LA VALLÉE DE L'ÉDEN



## LA VALLÉE DE L'ÉDEN

Jacinthe Péloquin

«Vallée de l'Éden, terminus», cria le contrôleur avec une pointe d'ironie.

Quand Adam prononçait le nom de cette destination, il pensait à l'excitation des voyageurs qui avaient rêvé à l'enchantement de leur séjour durant tout le trajet et qui arrivaient enfin au site renommé. Il allait jusqu'à imaginer la passion de ces hommes et de ces femmes lorsqu'ils s'allongeraient lascivement dans les chambres de l'auberge près du lac. Il ne comptait plus le nombre de couples qu'il avait accompagnés jusqu'à la petite gare.

Depuis vingt ans, Adam passait en ce lieu étrange sans s'y arrêter. Il se vantait de ne pas visiter les nombreux endroits où le train sifflait les arrivées et les départs. Plutôt rêver que s'exposer à la réalité. La vérité, c'était qu'il craignait d'être fasciné et de ne plus vouloir remonter dans son train. De toutes les variations du paysage, il préférait ce matin de septembre avec les rayons du soleil dans les pommiers. Le lac entouré du verger ressemblait à un bouquet invitant à cause des reflets des arbres; il l'entrevoyait par les fenêtres panora-

miques de la voiture-restaurant. Adam croyait que ce lieu était l'un des plus envoûtants de la terre.

Même à dix heures du matin, après une nuit de travail dans le train, Adam remarqua une jeune femme vêtue de rouge qui s'apprêtait à descendre. À part un sac en bandoulière, aucun bagage n'incommodait la passagère, ce qui le désola puisqu'il ne pouvait pas lui adresser la parole sous prétexte de l'aider à porter ses valises.

Le train s'était immobilisé. La jeune femme descendit et, sans réfléchir, Adam l'imita. Il faisait une folie, le tressaillement dans sa poitrine le lui disait. Pour la première fois de sa vie, il n'était pas l'employé consciencieux. Quelques passagers le pointaient du doigt, son uniforme trahissait l'écart de conduite. Debout près de la gare, il resta saisi.

Le train bougeait de nouveau sur les rails recouverts de feuilles mortes qui tourbillonnaient. Adam suivit la jeune femme qui se dirigeait vers le verger. Il se découvrait un goût pour la paresse; tout ralentissait agréablement en lui, même sa pensée. Il était attiré par la silhouette rouge qui déambulait dans les allées. Soudain, la jeune femme s'arrêta. Elle se pencha et presque agenouillée, elle fouilla dans son sac pour y prendre un appareil photo. Affairée, elle passa la courroie de cuir autour de son cou, vérifia l'objectif et commença une série de photographies.

Clic! Clic! Clic! Adam avait dû descendre à la Vallée de l'Éden et entendre le bruit d'un moteur d'appareil photo pour s'avouer combien il était ignorant. À part les trains, sa femme et ses trois fils, que connaissait-il de la vie? La douleur d'en avoir vécu plus de la moitié... Comment avait-il pu ne faire que passer sans jamais s'arrêter?

Il ne s'aperçut pas que le dernier clic lui avait été destiné. Ainsi, elle avait photographié son visage mélancolique, enfin satisfaite d'avoir un sujet humain au naturel. «Je vous ai eu», lança-t-elle avec bonhomie. Il sourit. Elle lui serra la main. Pour se faire pardonner son indiscretion, elle l'invita à déjeuner.

L'auberge leur plaisait avec son apparence de maison de campagne en pierres des champs. Chaque table de la salle à manger était ornée d'une nappe blanche sur laquelle étaient dessinés de grands motifs de pommes. Le décor créait une impression d'intimité, un climat propice aux confidences. En dégustant des croissants, Adam s'intéressa à son métier de photographe. Depuis deux ans, elle était pigiste en photographie de mode en plus d'étudier aux Beaux-Arts. Il se surprénait à être habile dans la conversation. Des heures s'écoulèrent, il n'en sut rien tellement son attention était captée par son interlocutrice. Il aurait aimé lire dans ses yeux et deviner ce qu'elle pensait de lui. Pouvait-il encore plaire?

Avec humour, elle souligna qu'elle ignorait son nom et qu'elle se refusait à l'appeler «Contrôleur». Elle semblait s'en amuser jusqu'au moment où elle entendit Adam prononcer son nom. Alors, elle courut vers la salle de toilette. Il ne comprit pas son malaise. Il eut envie de s'enfuir dans la partie la moins fréquentée du verger et d'en sortir au crépuscule pour remonter dans son train. Il avait honte. Habituellement, il ne partageait pas de repas au restaurant avec aucune autre femme que son épouse; celle-ci ne l'aurait pas accepté, vu sa jalousie malade. Il pensa à Doris, son premier amour, son unique passion; elle l'avait quitté en lui laissant une courte lettre d'adieu. Jamais il n'avait pu la retrouver. La jeune femme revint s'asseoir.

Elle était taciturne. Il chercha à la faire parler. Elle lui raconta que sa mère était décédée après un accident d'automobile durant l'été et qu'elle ne s'était pas encore remise de ce choc. Étant enfant unique, elle se sentait très seule. Il lui demanda si elle trouvait un appui auprès de son père. Elle se fâcha. Ensuite, elle expliqua qu'elle ne l'avait pas connu même si elle avait souvent été obsédée par l'idée de le rencontrer. Elle insista pour changer de sujet de conversation. Il proposa de se promener dans le verger.

À cette heure, le soleil dansait dans les arbres et allait atterrir sur l'eau. Un Polichinelle qui apparaissait au moment le plus impromptu! L'air se réchauffait. Ils enlevèrent leur manteau. Il s'attarda à admirer son épaule à peine cachée par la mince bretelle d'une blouse en nid d'abeilles. Elle murmura avec regret:

— Cet endroit est trop beau. Tout a l'air irréel.

— Mais nous, nous ne sommes pas des illusions, s'empressa-t-il d'affirmer.

Elle ne répondit pas. Il récolta quelques pommes, assez pour remplir son manteau qu'il transforma en panier d'occasion, et joua alors au funambule imaginaire. Son tronc s'arquait vers l'avant et l'arrière, évitant de justesse une perte d'équilibre ou une chute. Elle rit, son regard s'égayait. Durant une fraction de seconde, il crut que l'expression de ce regard ne lui était pas étrangère. Il chassa vite l'idée loufoque. Elle l'y aida en sautillant de plaisir après l'avoir photographié dans une de ses pirouettes les plus audacieuses.

Il rajeunissait. Qui sait si ce lac paradisiaque n'était pas une fontaine de jouvence? Le voilà qui valsait avec elle, entourant sa taille tout en continuant à tenir le panier d'occasion. Deux cueilleurs postés en haut de leur escabeau obser-

vaient la scène mi-risible mi-attendrissante. Essoufflée, elle trébucha et se mit à répéter: «Vieux fou! Vieux fou!» Fou d'elle. Il retint cette réplique. Il vibrait comme si le temps ne l'avait pas usé.

Ils s'assirent sur un banc à proximité. Il aurait voulu tout savoir d'elle, mais elle insistait pour le connaître. Était-il enfin intéressant pour quelqu'un? À vrai dire, il était flatté. Cependant, ses souvenirs s'embrouillaient. Évoquer le passé lui causait une déception semblable à celle qu'il avait souvent éprouvée en train quand il essayait de contempler le paysage et que la vitesse l'en empêchait. Allait-il lui confier que sa vie était banale parce qu'il avait laissé les circonstances décider à sa place? Sa femme et ses fils étaient pourtant contents de sa présence et satisfaits de la sécurité qu'il leur procurait. Elle lui demanda s'il était heureux. Il eut peur, puis pensa qu'il était aussi égaré qu'un train qui déraile. Il se leva. Elle vérifia s'il projetait de reprendre le train du soir. Il répondit sèchement qu'il le fallait.

Par la suite, ils s'adonnèrent à la cueillette des pommes dans de vrais paniers cette fois. Adam était fasciné par ses hanches qui ondulaient entre les arbres. Il trouvait stupide de se laisser ainsi séduire et se dit que dès le lendemain, tout rentrerait dans l'ordre: il s'excuserait auprès de son patron et offrirait des roses à sa femme selon son habitude dominicale. Rien ne serait visible de sa folie. Il abandonnerait même son panier de pommes sur un siège du train. Cette journée ne serait qu'un doux souvenir secret.

Il décida de l'inviter à souper. Elle refusa et voulut se retirer dans le verger. Peut-être l'ennuyait-il à la fin? Son histoire n'avait rien de spectaculaire. Sa compagne était d'une autre génération. Incapable de lui dire adieu, il la suivit. Elle

marchait rapidement, si bien qu'elle le devançait comme au début de la journée. Quand il la rejoignit, elle avait déjà étendu son manteau sur le gazon et s'y était assise.

Ayant apporté son panier, elle commença à frotter les pommes avec un fichu tiré de son sac. Méthodique, elle polissait la pelure, examinait chaque fruit et le déposait délicatement dans le panier. Elle interrogea Adam sur ses années de jeunesse, plus particulièrement sur ses amours. Il aurait voulu avoir pareille audace à son égard, mais il craignait de blesser et surtout d'être blessé lui-même. Satisfaite du velouté d'un des fruits, elle le lui offrit. La pomme était presque trop belle pour être mangée. Il croqua dans la pulpe blanche. A son tour, elle prit une des pommes les plus appétissantes de son panier à lui et la savoura.

Ils s'allongèrent sur la verdure. Ils devenaient plus familiers. On aurait dit que les pommes contenaient un aphrodisiaque. Le soleil répandait ses tons chauds de fin de journée et donnait de l'éclat à leurs visages. Charmés, ils se déshabillaient du regard. Le soleil tapissait leur peau de rose et d'orangé. Sensuelle, elle caressa la joue d'Adam et chatouilla ses lèvres. Ils s'enlacèrent. Le soleil embrasait le verger.

Illicitement, ce qui devait arriver arriva.

Adam trouvait qu'il avait eu raison de s'imaginer la Vallée de l'Éden comme un lieu d'envoûtement. Cependant, il ne savait plus ce qui l'avait envoûté: le paysage, la jeune femme en rouge ou la pomme.

Les nuages voilaient déjà le soleil couchant. L'air fraîchissait. En revenant à la gare, ils étaient silencieux. La noirceur alourdissait le verger. Les pommiers de plus en plus indistincts dans la pénombre se profilaient d'abord en sapins

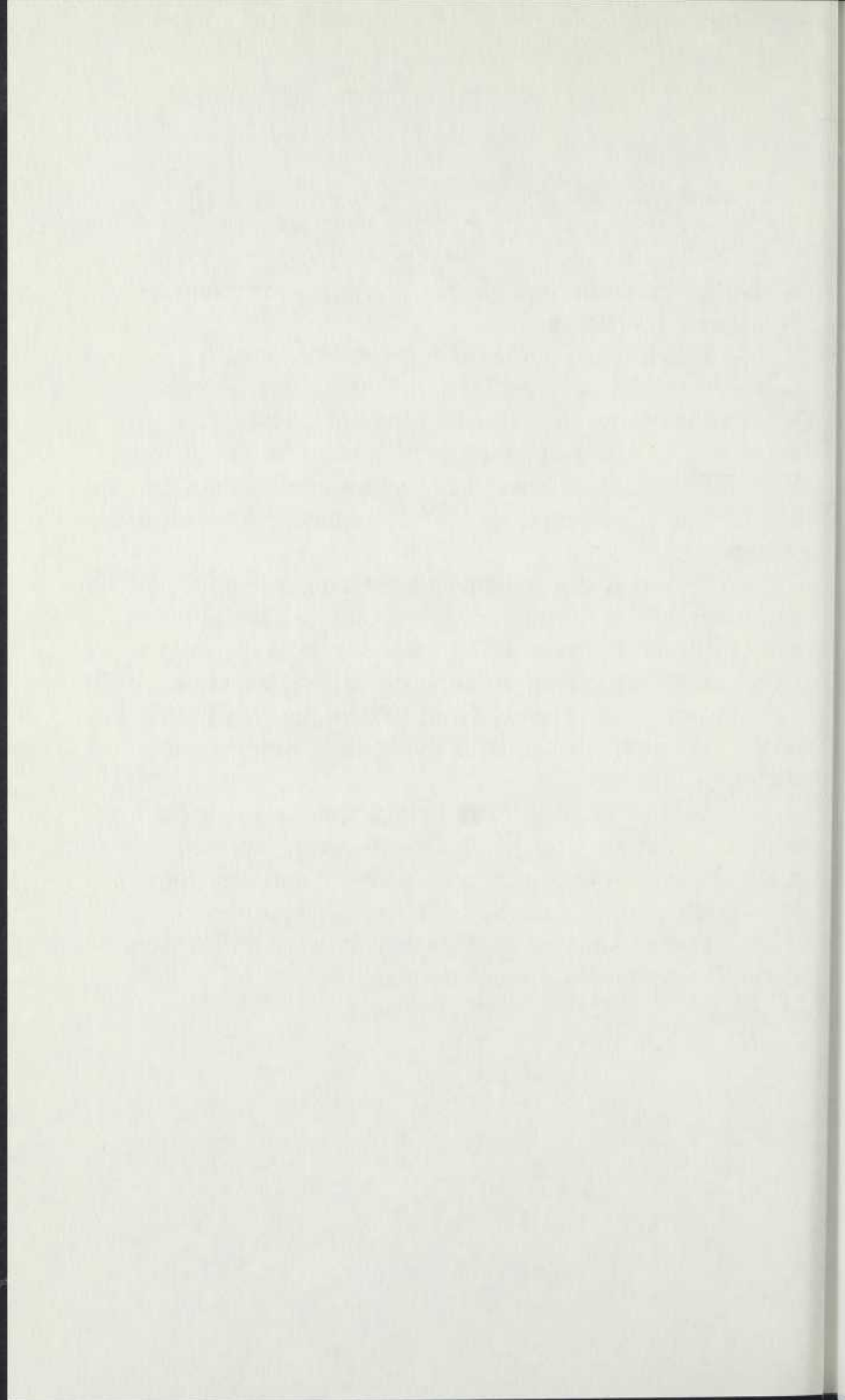
de Noël aux boules rougeâtres pour finir en pieuvres qui étouffaient les passants.

Elle insista pour le photgraphier encore. Il l'invita à passer la nuit à l'auberge. Le train venait. Elle répondit, mais le vacarme enterra sa voix. Elle le regarda, désespérée. Après avoir hésité, Adam enjamba la marche et lui tendit le bras. Elle s'affala dans un des sièges les plus confortables du train pendant qu'il se sentait obligé de ramasser les billets des voyageurs.

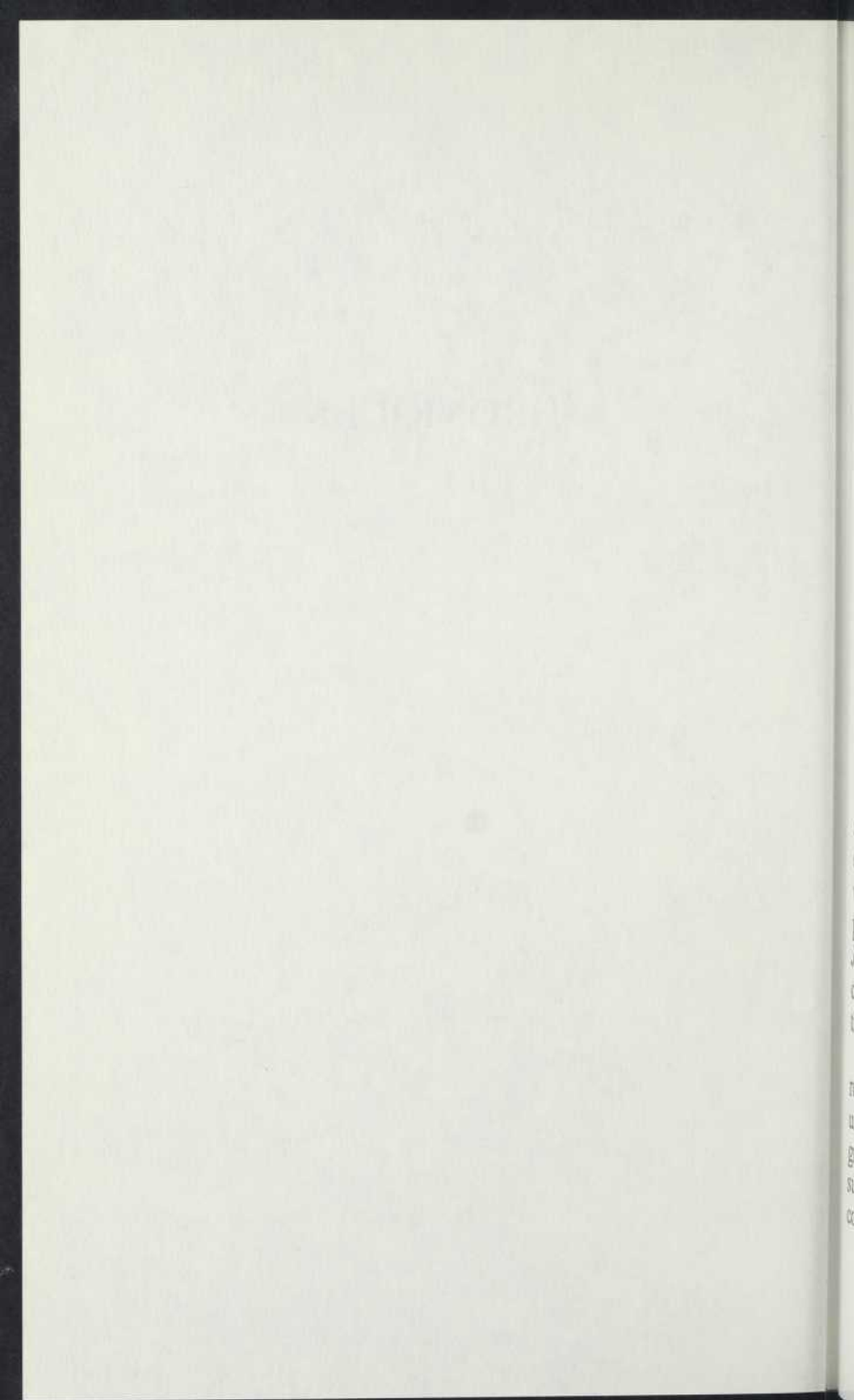
Quand Adam se pencha avec tendresse pour prendre son billet, elle le lui remit et glissa un étui dans la poche de son uniforme. Il voulut le lui redonner, puis il paniqua. «À Doris. Amoureusement, Adam». En relisant la dédicace qu'il avait lui-même fait graver, il faillit s'écrouler dans l'allée. Les passagers crurent qu'il allait s'évanouir. Il tomba assis à côté d'elle.

Solennelle, elle lui annonça que sa mère lui avait confié l'objet sur son lit de mort. «Avant aujourd'hui, je n'avais que ce souvenir de mon père». Il sursauta comme si le siège s'était transformé en chaise électrique.

Perdu, Adam se regarda dans la glace à l'intérieur de l'étui. Il eut soudain l'image du paradis terrestre.



## CHRONIQUES



## À PROPOS DE JEAN GUITTON

*Un siècle, une vie*

Jean Guitton

Robert Laffont

Paris, 1988

Paul Tremblay

Jean Guitton s'est déjà beaucoup raconté! Il a relaté son enfance dans *Écrire comme on se souvient*. Son livre émouvant sur sa mère évoque nécessairement bien des souvenirs personnels. On sait que son *Journal de captivité* fut publié sous l'occupation en '43. Une première version du *Journal de ma vie* paru en 1959 constitue maintenant le cinquième volume de ses œuvres complètes suivi d'une notice biographique détaillée.

Il ne faut donc pas s'étonner si certains, craignant un ressassement de réminiscences déjà livrées au public, hésitent un peu à se plonger dans sa volumineuse et récente autobiographie. Ces craintes seraient-elles justifiées? Avant de poursuivre ces quelques réflexions sur le livre de M. Guitton, il convient peut-être d'essayer de répondre à cette interrogation.

Jean Guitton lui-même nous y invite d'ailleurs dans sa préface où il explique comment et pourquoi il a exercé sa mémoire.

Mais dans la dernière période de la vie où je suis, la perception qu'on a du temps se transforme... Au lieu de s'épanouir, le temps se ramasse, se résume... Et je vérifie l'axiome fondamental de toute pensée profonde (le leitmotiv de toute philosophie) : que contrairement à l'apparence, le Tout existe avant les parties de ce Tout; que l'avenir pré-existe au présent, que le dernier moment existe avant le premier moment et les apocalypses avant les genèses. Ce livre est inspiré par la supposition que le Tout de ma vie existe quelque part — dans le temps, hors du temps? Je ne sais — que toute vie traduit un point indivisible. Nécessité? Destinée? Prédestination?

Ainsi donc, le dernier regard qu'un vieil homme porte sur sa vie — et donc ce qu'il peut en raconter — est différent de celui qu'il portait sur les gens et les choses au midi de sa vie. La notion du temps change; l'éclairage et l'intelligence des êtres s'en trouve modifié. Il y a donc alors quelque chose de nouveau à dire. Aussi, parce que le mémorialiste de toute une vie, affecte déjà le recul de l'historien et s'efforce de donner un sens au passé, à deviner peut-être l'avenir par rapport à l'événement afin de découvrir les axes forts du dessein qui le conduit.

Le lecteur trouvera donc dans l'autobiographie de Jean Guitton, plus qu'une récapitulation: la pensée d'un sage qui tente de dégager le sens de sa vie et de scruter le pourquoi de cette recherche d'unité intérieure et de cohérence qui l'ont

préoccupé depuis sa jeunesse. Jean Guitton résume sa pensée en écrivant: «Toute vie s'éclaire rétrospectivement à la lumière de ses dernières phases».

Éclairage nouveau, certes, mais il ne faut pas croire pour autant, que ses mémoires soient privés d'inédit, de données nouvelles sur les gens et les choses. Il y a, au contraire, dans ce livre de souvenirs, une riche moisson à récolter: la genèse d'une vocation de philosophe, un reportage en direct sur l'explosion de mai '68 à la Sorbonne, la vérité sur sa fidélité au maréchal Pétain, sa rentrée contestée en 1955 à la Sorbonne (à laquelle assista une jeune canadienne, Madame Paul Langlois-Sherman et qui en témoignera plus tard). On y trouvera le récit d'une mission secrète qu'il accomplit à Jérusalem en 1935, quelques pages émouvantes sur le philosophe Althusser «mon semblable, mais aussi mon contraire». Je ne résiste pas à la tentation de mentionner brièvement l'entrevue de Jean Guitton avec de Gaulle «seul». En prenant congé, le général lui dit: «Je vous remercie de m'avoir dit votre pensée et si j'ose dire, d'avoir su me résister mais...». Ce sont-là quelques exemples; on pourrait les multiplier à loisir, particulièrement ses propos piquants au sujet des personnages illustres que l'auteur a connus: Bergson, Teilhard de Chardin, Heidegger, Foch, Mauriac, les papes, Mitterand etc., car voir ces personnages à travers les yeux et la plume de Jean Guitton, c'est les voir sous un jour essentiel qui les transmute quelquefois en archétypes.

L'autobiographie de Jean Guitton n'est donc pas comme un écho répercuté de souvenirs rapportés en d'autres lieux; elle est un vin nouveau dans une outre nouvelle.

Et puis, il y a le charme de l'écriture car il me semble que dans ce dernier regard qu'il porte sur lui-même dans sa

quatre-vingt-septième année, Jean Guitton sait mieux que jamais, grâce à sa maîtrise de la langue, faire sentir la sérénité et la force qui l'habitent. Son discours s'adresse tout autant au cœur qu'à la raison, comme l'aimait Pascal. S'il y a trois personnages chez Jean Guitton, le philosophe, l'écrivain et le poète, le livre de ses souvenirs a été écrit surtout par les deux derniers.

Le titre que Jean Guitton a choisi pour son livre est à double tranchant. Certes la formule est saisissante mais l'équation siècle-vie qu'elle établit attire l'attention sur le décalage de génération littéraire entre l'auteur et un très grand nombre de ses contemporains. Ce décalage est particulièrement sensible si l'on observe que le mûrissement de Jean Guitton en tant que philosophe (1920-1940) a eu lieu au moment où en France l'on croyait à un retour ou tout au moins à une rémanence du modernisme condamné par Pie X.

Il n'est donc pas tout à fait oiseux de soulever la question de l'actualité de la pensée philosophique de Jean Guitton (par opposition à ce que j'appellerais sa pensée littéraire et religieuse). Non pas que la réponse soit forcément négative mais pour être adéquate, il faudrait analyser l'œuvre globale de Jean Guitton, la replacer dans son cadre historico-religieux et enfin la confronter avec les moments imprévisibles de la crise présente de la foi catholique.

Dans cet article consacré modestement au livre de souvenirs de Jean Guitton, contentons-nous donc de signaler quelques témoignages précieux qui émergent de son récit: celui d'un croyant qui ne présuppose pas sa foi; celui d'un écrivain qui sait «dire» la papauté aux hommes d'aujourd'hui; celui d'un chrétien tourmenté par l'idéal œcuménique.

Au lycée laïc, j'ai fréquenté des camarades qui n'étaient point des catholiques et toute ma vie durant, j'ai gardé ce penchant de me faire enseigner par ceux qui professent l'inverse de ce que je pense. Si j'avais cédé à la tentation, c'eût été celle de l'autocritique poussée à l'extrême. J'ai toujours lu mes adversaires avec un sentiment de complicité.

Voilà comment Jean Guilton décrit les tendances profondes de son esprit qu'il qualifie ailleurs, de naturellement contestataire, inquisiteur et ami de l'objection. Il explique que son état d'esprit a été sans doute favorisé par les versants de ses deux lignées familiales. Le versant paternel se ravitaillait dans le journal *La Croix* d'inspiration janséniste et intégriste tandis que le versant maternel était tourné vers *Le Temps* dont la pensée était teintée de protestantisme évangélique libéral et de rationalisme. Une crise éclata en 1908 au sein de la famille lorsqu'il s'agit de placer le jeune Jean au collège des Jésuites selon la tradition paternelle. Le clan maternel triompha et Jean entra à l'école publique et laïque de Saint-Étienne où ses professeurs furent l'un protestant et l'autre juif.

À l'École Normale où l'on juxtaposait délibérément les scientifiques et les littéraires, il eût comme maître et mentor Léon Brunschwig dont l'idée fondamentale, ainsi que le dit Jean Guilton, était que l'oraison doit céder la place à la raison. Il concevait l'Être divin comme s'identifiant à la nature et à l'histoire dans «un perpétuel progrès de la conscience».

Si je mentionne ces données biographiques, c'est qu'elles établissent, à mon sens, que la foi de Jean Guilton

n'est pas un phénomène d'enfance ni le résultat d'une immersion dans un climat culturel bourgeois et catholique. En fait, toute la carrière philosophique de Jean Guitton a été consacrée à l'élaboration d'une œuvre de critique religieuse dans laquelle il pose les questions essentielles au sujet de Dieu, de Jésus et de l'Église et cherche à donner à ses réponses des appuis rationnels dans la mesure où la science moderne le permet.

Jean Guitton a donc fait sienne la pensée de son maître M. Pouget: «La véritable défense de la religion, c'est la critique. Elle consiste à ne jamais imposer ce qui n'est pas nécessaire. Les méthodes rationnelles d'étudier s'imposent à tous et pour tout. Aucune autorité ne peut aller contre leur bon usage».

Les lettres de créances de Jean Guitton en tant que témoin de «l'éternel problème des rapports de la foi et de la raison» sont donc impeccables parce que justement, elles sont celles d'un philosophe qui n'a jamais, dans ses recherches et ses réflexions, présupposé sa foi.

Point n'est besoin d'avoir connu Rome dans la période post-conciliaire pour apprécier la révolution que représentait la publication par Jean Guitton de son livre des dialogues avec Paul VI aussitôt après la conclusion de Vatican II. Voici un écrivain, lié d'une haute amitié avec Paul VI depuis plus de quinze ans, doublement célèbre à cause de sa réputation d'homme de lettres et pour la notoriété que lui avait valu son intervention extraordinaire au Concile. Il était bien impensable jusqu'ici qu'un pape agréa la parution d'entretiens familiers et simples avec un ami et dont le ton frôle quelquefois celui de la confidence. Et pourtant Paul VI, le premier pape d'esprit véritablement laïc s'était rendu, après beaucoup d'hésitations, à la logique de communiquer sa pensée dans une langue moderne accordée à la sensibilité de

ses contemporains. Le projet audacieux de Jean Guilton signifiait la médiatisation de la parole du Pape et une application inattendue de la Constitution pastorale «*Gaudium et Spes*».

L'importance de cette décision a été encore affirmée par celle de Jean-Paul II de travailler avec André Frossart à la préparation d'ouvrages semblables qui ont connu une très large diffusion. En sorte que ces précédents marquent, je crois, l'entrée décisive de l'Église dans l'ère médiatique annoncée par McLuhan et répondent aux vœux secrets d'une humanité qui a dépassé l'état hiératique de l'enfance et réclame un dialogue plus humain et familier avec ses guides spirituels.

C'est une bien curieuse histoire que celle de la vocation œcuménique de Jean Guilton. Il la raconte avec réserve et discrétion, de sorte que l'on doit en chercher ailleurs le détail, les causalités et les enchaînements, si l'on veut estimer le jeu imprévisible des événements.

Tout commence dans l'île de Madère en l'année 1889. L'aristocrate second Lord Halifax, accompagné de sa femme et de son fils Charles atteint de tuberculose, viennent y chercher un répit au climat détestable de Hickleton. Là se trouve également un jeune prêtre français, le père Fernand Portal, lazariste, convalescent à l'hospice Dona Maria de Funchal où Lord Halifax assiste souvent aux offices célébrés dans la chapelle. Or à cette époque, Lord Halifax était déjà engagé dans un ambitieux projet de réforme de la «*Church of England*» et cherchait à provoquer un rapprochement entre l'Église anglicane et l'Église catholique. M. Portal et le vicomte se rencontrèrent et nouèrent une rare amitié d'âme qui devait durer toute leur vie. Revenu en France, le père Portal consacra toutes ses énergies à promouvoir par des

articles la marche des chrétiens vers l'unité. Une des initiatives préparées par les deux amis furent les fameuses «Conversations de Malines» conduites sous l'égide du Cardinal Mercier avec l'assentiment du Saint-Siège et de Cantorbury et qui se poursuivirent de 1921 à 1925.

Or lorsque Jean Guitton entra à l'École Normale en 1920, le père Portal était aumônier de l'École. Il ne tarda point à initier quelques étudiants à ses travaux et à ses activités. Ainsi Jean Guitton, grâce à M. Portal, rencontra Lord Halifax. L'admiration et la sympathie profondes qu'il éprouva pour Lord Halifax (qui aurait pu être son grand-père) se transforma vite en une amitié réciproque où Lord Halifax (dont deux de ses fils étaient morts de tuberculose) vint à traiter Jean Guitton comme un membre de sa propre famille. Ces rencontres marquèrent donc profondément Jean Guitton qui s'était par ailleurs plongé dans une étude approfondie de la pensée du Cardinal Newman qu'il considérait comme un précurseur de l'œcuménisme catholique.

Second événement aussi imprévisible que l'épisode de Madère: Dans les années '40, Mgr. Roncalli, futur Jean XXIII, est nommé Nonce à Paris. Jean Guitton, en 1945, est déjà connu à cause de son M. Pouget (loué par Camus, Alain, Daniel Halévy) et commence une carrière difficile dans l'atmosphère chargée du Paris de l'après-guerre. Il est en difficulté avec la Curie romaine à cause de ses opinions. Il rend visite à Mgr. Roncalli pour lui demander conseil. Mgr. Roncalli faisait beaucoup parler Jean Guitton sur les conversations de Malines sachant qu'il en avait bien connu les protagonistes. L'unité des chrétiens était un thème souvent abordé dans ces entretiens, et Jean Guitton eût toute liberté de faire part au Nonce de la flamme qui l'animait — pour le

rapprochement des Églises — flamme que lui avaient communiquée Lord Halifax et son ami Portal.

Troisième événement imprévisible: Mgr. Roncalli, trois mois après avoir été élu Pape, annonce à la stupéfaction des «porporati» la convocation d'un Concile œcuménique. En outre, précise le Pape, le Concile, en plus d'étudier les problèmes de l'Église dans le monde moderne, sera «une invitation aux Communautés séparées pour la recherche de l'Unité». Lorsque Jean Guitton recevra, en octobre 1961, une convocation au Concile, il ne pourra s'empêcher d'y voir la réponse muette aux conversations qu'il avait eues avec Mgr. Roncalli après la guerre.

Enfin, conclusion inattendue de cette histoire: Jean XXIII meurt avant le fin du Concile, et Paul VI lui succède. Paul VI, pour Jean Guitton, c'était ce jeune prélat à qui il avait rendu visite en 1950, qui l'avait sauvé de l'Inquisition, comme il disait plaisamment, et l'honorait de son amitié. Contre toute attente et fait sans précédent, Paul VI invite Jean Guitton, en tant que laïc, à prendre la parole à la clôture de la deuxième session du Concile.

La vocation œcuménique de Jean Guitton atteint, dans son intervention au Concile, son achèvement. Que de progrès accomplis depuis les efforts furtifs clandestins et sporadiques des années '20-'25. Le Concile s'apprêtait maintenant à diffuser un Décret louant l'ampleur du mouvement œcuménique et à créer un organisme permanent au sein de la Curie, le «Secrétariat pour l'Unité des chrétiens».

Par son intervention au Concile qui avait retenu l'attention des grands média, ses articles, ses relations, les deux livres qu'il écrit dans une optique œcuménique, *l'Église et l'Évangile* et *Le Christ écartelé*, l'apport de Jean Guitton à la

cause de l'unité durant l'époque héroïque a été courageuse et prophétique.

Ce bref survol de la pensée de Jean Guitton révèle un esprit essentiellement critique devant les problèmes de la foi, une réceptivité étonnante aux impératifs médiatiques et de l'unité chrétienne. Ces aspects (il y en d'autres) sont singulièrement accordés à la sensibilité moderne et ont sans doute valeur d'actualité. Mais il faut chercher plus loin la singularité de l'expérience de Jean Guitton. «L'expérience secrète exprimée dans ces pages, écrit-il, c'est celle de l'éternité déjà présente dans le temps, selon le vers de Péguy:

*Et le temps est lui-même un temps intemporel*».

Pour Jean Guitton, en effet, «montrer le sillage de l'éternité dans l'actualité» aide à dégager les finalités de la vie. La réticence avec laquelle il traite de son itinéraire œcuménique, de la discipline œcuménique («se voir non en soi mais dans la prunelle de l'autre») indique peut-être qu'on entre là dans le domaine de l'ordre du cœur et de l'indicible.

Quoi qu'il en soit, on s'aperçoit en finissant de lire *Un siècle, une vie* que le regard que Jean Guitton porte sur lui-même, ne cesse jamais en réalité, d'être un regard porté sur nous, comme frères promis à d'autres engagements.

---

Autres publications de Jean Guitton sur l'œcuménisme: *Dialogue avec les précurseurs* (journal œcuménique), *Vers l'Unité dans l'Amour*, *Regards sur le Concile*, *L'Église et les laïcs*, *Siloé*. Voir aussi: «Visions œcuméniques» dans *Dialogues avec Paul VI*.

---

## MADAME LE SÉNATEUR

*Et tournons la page...*

Solange Chaput-Rolland  
Éditions Libre Expression  
Montréal, 1989

Barbara Trottier

Esprit politique, journaliste, grande communicatrice dont la trajectoire depuis plus de 30 ans est hors du commun, Solange Chaput-Rolland nous livre ici son journal «personnel mais non intime», comme elle le définit avec la même élégance qu'elle emploie dans son choix de titre.

En nous invitant à tourner la page, elle nous fait part de ses réflexions sur la vie socio-politique du pays pendant une période de grands changements auxquels elle a contribué. Elle nous livre aussi ses méditations sur la maladie, la vieillesse et le défi que représente l'art de bien vieillir.

Il s'agit d'un journal qu'elle a commencé en septembre 1985, d'une mise au point destinée de prime abord à ses

enfants et à travers eux à un plus large public, pour éclairer son sens de la vie, ses prises de position, les options qu'elle a faites au fil des ans; et aussi pour marquer le seuil de la vieillesse qu'elle va aborder.

Ces pages écrites sur le vif font découvrir une forte personnalité, aux opinions généreuses, aux réactions entières, qui n'a pas peur de crier sa panique et sa révolte devant la déchéance et la souffrance, qui refuse les lieux communs et qui dit haut et clair ses points de vue, lesquels n'ont rien à voir avec la mode du moment.

Au contraire, Solange Chaput-Rolland a toujours eu le courage de ses convictions: il en fallait, dans le temps, pour une femme, pour conquérir sa liberté face aux tabous de l'époque, «pas à pas, écrit par écrit, révolte après révolte, engagement sur engagement, et à la sueur de mon âme», comme elle dit. Elle fait bien de répéter et d'insister sur le chemin parcouru depuis la Révolution tranquille, car les jeunes d'aujourd'hui prennent pour acquises les libertés et ouvertures pour lesquelles un membre de l'intelligentsia de la trempe de Solange Chaput-Rolland a si durement lutté, elle qui s'est vu attaquée durement, entre autres, pour avoir suggéré qu'on célèbre dans les écoles le centenaire de — je vous le donne en mille — Balzac! Inutile de dire qu'elle a une dent féroce contre l'Église de l'époque.

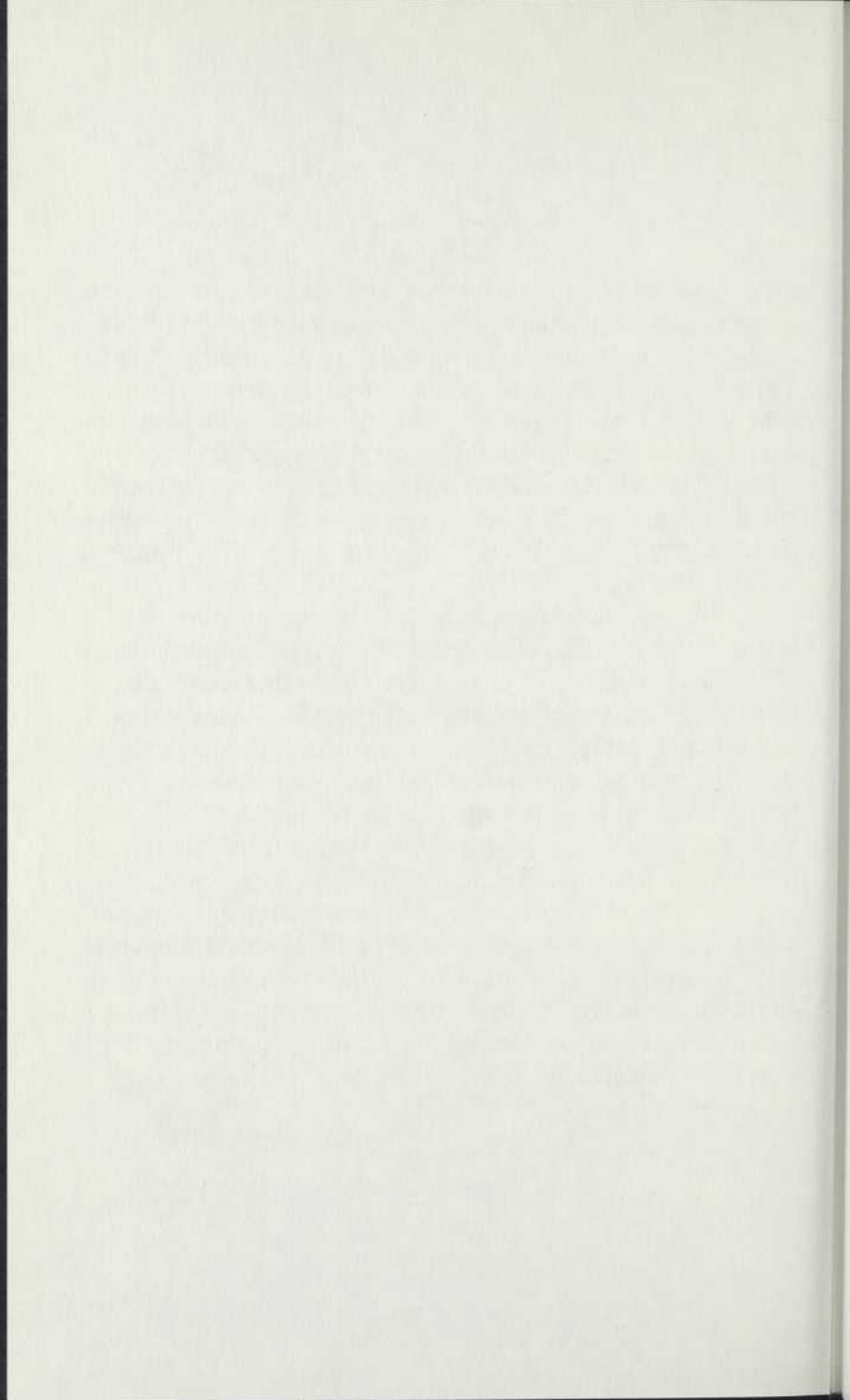
Des esprits chagrins pourraient objecter peut-être qu'il y a trop de répétitions, qu'on ressasse trop les vieux griefs, qu'on abuse des interjections (mon Dieu! sainte misère!), ou s'irriter de ce qu'une fois nommée Sénateur on se croit obligée de donner à tout bout de champ du «très honorable» ou «honorabile» aux grands personnages du royaume, mais ce serait chercher la petite bête. Un journal n'est pas

nécessairement peaufiné comme un essai, et perdrait sans doute sa qualité d'immédiateté et de spontanéité s'il l'était.

Indépendante maintenant des partis politiques, madame Chaput-Rolland se permet un franc-parler vivifiant. Elle n'a que mépris pour une certaine classe politicienne de bas étage et son grenouillage, qu'il s'agisse du coup de poignard dans le dos de Pierre-Marc Johnson de la part de ses collaborateurs, ou de la «sale besogne» de certain premier ministre fédéral «grossier... arrogant» qui a «mis tout son talent à nuire au Québec».

Femme de dialogue, convaincue qu'avec un peu de bonne volonté un Québec épanoui pourrait exister au sein d'un Canada fédéral, à leur avantage réciproque, elle s'attriste justement du manque de cette indispensable bonne volonté, en évoquant tantôt le cynisme consternant de Pierre Trudeau, tantôt les préjugés anti-qubécois des anglophones qui n'ont toujours rien appris, mais aussi l'acharnement des Québécois à si mal parler leur langue qu'ils sapent eux-mêmes les fondements francophones de leur société.

L'impression qui se dégage de la lecture de ce journal est celle d'une maîtresse-femme qui a l'habitude d'une vaste audience, qui est sans complexes, et qui laisse aller sa plume alerte au gré de ses émotions, de ses souvenirs, et qui brosse un tableau sans complaisance du passé et du présent de ce pays qui est le sien.



L'INSERTION  
DES IMMIGRANTS CHEZ NOUS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

## EN GUISE D'INTRODUCTION

*L'intégration et la participation des immigrants à toutes les facettes de la vie nationale de leur patrie de choix soulèvent non seulement au Canada ou au Québec, mais dans tous les pays d'accueil, des interrogations fondamentales, souvent douloureuses et pour ceux qui ont décidé de refaire leur vie dans un nouveau milieu et pour les citoyens de souche appelés à un partage.*

*L'équipe des Écrits, très sensible au problème, a fait appel à des immigrants d'ici venant de différents horizons: religieux, professionnels et culturels. Nullement sondage, cette réflexion commune s'est déroulée en toute liberté à partir de deux textes en guise d'amorce: un status quaestionis et celui d'un immigrant qui vit parmi nous depuis une quarantaine d'années. Rappelons dans quel esprit se voulait cette recherche: «Les Écrits ont voulu une réflexion intellectuelle et, si possible, intelligente mais d'une intelligence autre que politicienne ou simplement abstraite et spéculative sur cette évolution de notre démographie.»*

*Nous publions telles quelles les réponses reçues. Les auteurs ont abordé la question dans différentes perspectives, avec sérénité, quelquefois avec passion, mais toujours dans le souci de dégager quelques points de repère dans ce cheminement parfois laborieux vers une participation entière à la vie de cette société qui leur a ouvert ses portes et cela conjointement avec ceux qui l'ont fondée.*

## STATUS QUAESTIONIS

D'ici peu, les immigrants ou enfants d'immigrants seront majoritaires dans nos écoles. Déjà, les Canadiens d'origine tierce, autre que française ou britannique, forment plus de la moitié de la population du Canada. Comment nous faisons-nous à ce fait? Comment le pensons-nous? Comment l'assimilons-nous? Comment assimilons-nous ces nouveaux compatriotes, néo-canadiens ou néo-québécois?

Il y a là un phénomène humain, avec son expression culturelle et son expression littéraire, linguistique, artistique... Les *Écrits* ont voulu ouvrir leurs pages à une réflexion sur ce phénomène et ses suites, réflexion autre que politicienne et calculatrice de votes selon sondages chez tel et tel groupe ni britannique ni français de souche. Les *Écrits* ont voulu une réflexion intellectuelle et, si possible, intelligente mais d'une intelligence autre que politicienne ou simplement abstraite et spéculative sur cette évolution de notre démographie.

Que l'immigration soit bonne pour aider à peupler un pays géographiquement démesuré, soit! Qu'elle contribue au

développement économique en fournissant un complément non seulement de main d'œuvre mais aussi de compétences, de connaissances acquises ailleurs, fort bien! Mais au delà du matériel, il y a l'apport culturel, intellectuel, social, bref l'apport humain dans ses dimensions spirituelles (au sens le plus large) par exemple l'apport d'autres formes de liturgie, d'une théologie ayant sa source dans des civilisations méconnues; ou encore des pensées philosophiques, sociales, etc, issues d'un Orient d'origine ou d'ailleurs, donc dimensions peu mesurables dans l'immédiat, mais non moins efficaces à long terme, en ce qui concerne l'évolution de notre gastronomie par exemple, mais aussi l'évolution de nos façons de penser, de vivre en société.

Or, cet apport, que sera-t-il si nous sommes déjà en train de le marginaliser, de le laminer en le neutralisant d'avance par le refus d'un titre valable de citoyen, de Canadien ou de Québécois, selon le lieu d'atterrissage et d'insertion au moins physique? Car, en les appelant jadis néo-canadiens, néo-québécois, nous ne faisons que refléter leur «nouveau» somme toute évidente. Mais en les transformant en ethnies, en les qualifiant d'ethniques, en en faisant des ethnophones, par opposition aux franco- et anglo-phones, de prioritaire et antérieure présence en terre d'Amérique britannique nordique, nous leur ajoutons on ne sait quelle étiquette vaguement péjorative, impliquant dénigrement relatif (mais pas nécessairement moins réel), réduction à l'état de citoyen de troisième zone (la deuxième étant française, qu'ils nous pardonnent cette place déjà occupée) qui fait d'eux des tiers dans un pays (une province?) qu'ils ont pourtant choisi(e) en espérant s'y retrouver (y être) à part entière...

Dans leurs pays d'origine, ils étaient hollandais ou polonais, norvégiens ou hongrois, vietnamiens ou pakistais, brésiliens ou ghanéens, etc., mais ici, désireux de se définir comme ils se définissaient naguère en fonction d'un nom de pays, et prêts à prendre le nom de leur pays nouveau, on ne leur accorde qu'une citoyenneté canadienne abstraite, leur appellation concrète étant celle d'ethniques, ni franco-anglo-phones, donc ethnophones.

Nous, des *Écrits*, dans notre pays d'origine, nous étions français, mais il y a longtemps de cela, et on se satisfaisait largement depuis d'être canadien tandis que ceux qui ici parlaient anglais et se revendiquaient de la métropole alors glorieusement impériale étaient des «anglais» (même s'ils étaient parfois écossais ou irlandais) mais cela était quand même un titre, un nom, une qualité, une nationalité identifiable et identifiée tandis qu'être francophone, anglophone ou ethnophone ne consiste plus qu'à être affublé d'une étiquette. D'aucuns seraient tentés de soupçonner de racisme latent ces appellations de «phones», même si à leur origine fédérale, elles ne marquaient qu'un politiquement louable souci d'affirmer la commune appartenance canadienne d'une double population qui, déjà définie par ses deux langues d'origine et toujours mal réconciliées, refoulait les tiers-canadiens (d'après la logique d'une définition selon critère linguistique) dans leur tierce-phonie, dite ethnophonie, puisqu'ils étaient classés ethniques par Dieu sait quels *définisseurs* fédéraux plus ingénieux que géniaux.

On peut être presque douloureusement sensible (et même allergique) à l'absurdité de ces étiquettes qui nous assimilent pratiquement à tous ceux qui parlent l'anglais ou le français de par le monde, c'est-à-dire que nous ne nous

distinguons de tous ceux-ci en aucune manière tandis que nous distinguons parfaitement nos immigrants en les refoulant dans le no man's land de leur ethnicité diverse et riche d'apports en puissance mais ignorés, non reconnus, non assimilés et donc ethnicité tierce et ternaire comme si le Canada constituait une trinité tronquée de sa troisième personne pour que la dualité originelle (celle qui a pris forme depuis 1760) franco-anglaise continue son existence contradictoire.

## LES CONFIDENCES D'UN ETHNOPHONE

Jerzy Brochocki

Ce titre pourrait sembler désinvolte, mais l'analyse qui suit traite d'un sujet sérieux. Il s'agit du problème de l'intégration à la société canadienne d'un immigrant parlant les deux langues dites officielles, mais de souche ni anglaise ni française. Comme la citoyenneté canadienne n'est pas un facteur commun suffisant vu le climat de polarisation, l'immigrant qui n'est ni «anglophone» ni «francophone» se demande ce qu'il est. La brève analyse qui suit pose d'abord le problème de l'immigration en général, puis celui de l'immigration au Canada, pour aboutir enfin à celui de l'immigration au Québec, où réside l'immigrant-auteur de cet article.

### **Une nation d'immigrants**

Le Petit Larousse donne la définition suivante du mot «immigrant»: «qui vient dans un pays pour l'habiter». C'est le fait d'y venir, c'est le fait de s'y fixer qui compte. Habiter un pays, voilà le fait capital, par rapport auquel la profession ou le métier exercés sont secondaires même si, de toute

évidence, ils sont nécessaires et importants. Qu'on soit explorateur, trappeur, religieux, agriculteur, Fille du Roy, metteur en scène, technicien en informatique etc., tous nous partageons, par le fait d'arriver dans un nouveau pays, le statut d'immigrant. Par contre, les générations qui suivent ont toutes en commun d'être issues d'une immigration originelle, ancienne ou récente, qu'elles le veuillent ou non, et ce indépendamment de toute appartenance religieuse, raciale, linguistique ou culturelle. Tous, sauf les autochtones, partagent cette caractéristique commune d'être immigrants, avec son double: celle d'avoir été émigrant et d'avoir fait l'expérience souvent traumatisante de quitter son pays natal pour venir en habiter un autre. Ces constatations ou observations générales s'appliquent, autant que je sache, partout, que l'immigration ait lieu dans un pays développé ou sur un continent en friche.

### **Caractéristiques des immigrants**

Ici, posons-nous trois questions au sujet des immigrants: Qui sont-ils? Que cherchent-ils? Quelles sont leurs caractéristiques communes?

À la question «Qui sont-ils?», je dirais que les immigrants résument dans leurs personnes l'histoire de l'humanité, qui a toujours connu des mouvements migratoires plus ou moins amples selon les époques. N'est-ce-pas là le mode même de la condition humaine qui poussa Gauguin à inscrire sur l'une de ses toiles «Qui sommes-nous?», sans peut-être s'attendre à une réponse! Que les mobiles des différentes vagues d'immigration à travers les temps aient été économiques, politiques, religieux ou autres, il n'en reste pas moins

que pratiquement l'immigration, c'est l'humanité, notion vaste, complexe, mystérieuse même, et difficile à cerner.

Par contre, nous sommes sur un terrain plus ferme si, à la question «Qu'est-ce que l'immigrant recherche?», notre réponse est que tout immigrant cherche à améliorer son sort en changeant de pays. Ceci s'applique autant à cette minorité probable qui part à l'aventure pour chercher fortune, qu'à la majorité qui part à contrecœur, chassée par la misère, par la persécution ou par la perspective d'un avenir bloqué. Le pays nouveau leur offre l'espoir d'un sort meilleur, sinon pour eux, car ils s'attendent à des temps durs, du moins pour leurs enfants et leurs petits-enfants qui devraient, espèrent-ils, récolter les fruits à venir des difficultés initiales. L'immigration, c'est donc un investissement à long terme, l'intention de venir faire fortune pour retourner au pays natal étant l'exception plutôt que la règle. La confiance et l'espoir sont, pour ainsi dire, à la base des perspectives de l'immigrant.

Espoir et confiance alimentent donc un réservoir de bonne volonté envers le pays d'adoption ainsi que le désir de devenir membre et de s'y intégrer. Presque tous les immigrants optent pour la citoyenneté de leur nouvelle patrie et ce serait cynique, et de plus inexact, de croire qu'ils le font seulement dans la perspective d'en recevoir leur passeport. Le souci de devenir membre, de participer activement, ou tout simplement de faire partie d'une communauté nationale, compte certainement pour beaucoup et fait partie intégrante de l'adaptation et de l'intégration dans leur plein sens.

### **Ancienneté et immigration**

Dans le contexte canadien, il y a aussi le problème d'ancienneté, au sens syndical du terme, qui se pose quand

nous considérons l'immigration puisque nous sommes tous immigrants. Les vieilles souches ont-elles plus de privilèges que les moins vieilles? La chose se complique ici.

Dans le sens strictement juridique, la réponse semble être non: tous les citoyens sont égaux aux yeux des lois canadiennes, à une exception près. Seuls, par exemple, les citoyens nés au pays peuvent accéder aux professions libérales. Cependant, en vertu d'un récent jugement de la Cour Suprême du Canada, cette restriction pourrait être abolie dans un avenir prochain comme n'étant pas en conformité avec la Charte des droits.

Au sens juridique donc, les citoyens naturalisés profitent de presque tous les privilèges que confère la citoyenneté, tandis que les citoyens de la deuxième génération ont droit à tous ces privilèges sans exception.

Sur le plan politique, néanmoins, la situation est différente à cause du principe des deux nations fondatrices, chacune ayant droit à sa langue. Même à l'époque de sa conception, le principe des deux nations fondatrices était faux, ou du moins inexact, les Écossais, par exemple, étant confondus avec les Anglais, qui appartiennent en effet à l'une de ces deux nations. Avec le temps, telle est du moins mon interprétation, le concept des deux nations fondatrices, qui se voulait, dans un sens, unificateur, car il faisait allusion à une action commune, celle de la fondation, a évolué en concept de «phonie». Les deux nations sont devenues «phones», c'est-à-dire la francophone et l'anglophone.

En revenant au concept d'ancienneté, le nouveau venu de langue autre que française ou anglaise se trouve donc privé d'un privilège important, celui de l'usage officiel de sa langue natale qui est reconnu à deux groupes seulement.

Ce n'est pas tout. La notion commune d'action fondatrice oubliée, les deux groupes devenus «phones» ont en outre choisi de se constituer en une francophonie et une anglophonie. Élément additionnel de division, auquel le nouvel immigrant trouve difficile de s'associer.

Si en cour, et sous serment, on me pose les questions suivantes: «Êtes-vous citoyen canadien?», je répondrai: «Oui.» «Parlez-vous le français?»: «Oui.» «Parlez-vous l'anglais?»: «Oui.» «Êtes-vous francophone?»: «Non.» «Êtes-vous anglophone?»: «Non.» «Qu'êtes-vous alors?»: «Citoyen canadien.» (Devrais-je dire ethnophone?)

Voilà la réponse d'un citoyen. Mais si presque 13 millions<sup>1</sup> d'autres citoyens (ethnophones) répondent de façon similaire, nous voilà avec trois catégories de citoyens: francophone, anglophone, ethnophone.

### **Le piège anglophone-francophone**

Me voilà donc ethnophone. Mot bâtard, signe de mon adoption par une double famille de -phones. C'est ce qui arrive quand on divise en catégories les citoyens d'une nation composée d'immigrants. De plus, au Canada, à l'excellente maxime, «Vive la différence», on a préféré la confrontation. Francophones et anglophones soulignent leurs différences et pour ainsi dire leurs incompatibilités. Les points de vue se polarisent. Nourri par les médias friands de manchettes et par les politiciens, le mal qui devrait être guéri depuis longtemps s'envenime. Les francophones reprochent et revendiquent. Les anglophones se plaignent d'exigences qui ne sont jamais comblées et disent qu'ils ne comprennent pas. C'est toujours la confrontation. Le Québec se sépare, le Québec ne se sépare

pas. Comme le dit Pierre Trottier, nous vivons dans un pays baroque.<sup>2</sup>

Et que font les citoyens canadiens, ou plutôt les ethnophones dans tout ça? On les entend peu. Peut-être faudrait-il les entendre davantage. Les écouter plus, parce que témoins, dans bien des cas, de guerres et de grandes tragédies en Europe, en Afrique, en Asie ou en Amérique du Sud, ils reconnaissent le pays béni qu'est le Canada et le préfèrent uni plutôt que déchiré.

Il me faut dire encore autre chose sur le sujet des anglophones et des francophones: ils enfourchent un cheval de bataille qui sert aux conflits raciaux.

La différence entre francophone et anglophone (malgré les définitions usuelles) ne réside pas seulement dans la connaissance ou l'usage d'une langue. Dans le contexte canadien, le terme dénote aussi une pensée sous-jacente qui s'apparente parfois, hélas!, au racisme avec ses phobies et préjugés lamentables. L'atmosphère en devient surchauffée. La réaction excessive ou disproportionnée devient la règle. Un M. d'Iberville Fortier dit quelque chose qu'il ne devrait pas dire. Réaction: censure à l'Assemblée nationale. Mais faudrait-il mobiliser le Parlement chaque fois qu'un fonctionnaire dit une sottise ou manque de diplomatie, l'Assemblée n'aurait plus le temps de légiférer, ce qui est sa première fonction. Tempête dans un verre d'eau? Certainement. Mais le climat est tel qu'on voit des insultes présumées, des droits menacés et des crises en puissance partout où il est question de relations entre anglophones et francophones.

### Une analogie

Une analogie pourrait peut-être illustrer le point de vue de l'ethnophone au Canada. Un immigrant qui arrive dans un nouveau pays, c'est un enfant qui arrive au sein d'une famille. Le pays, c'est sa nouvelle maison. Au Canada, il y a deux parents, le parent anglophone et le parent francophone avec, comme il se doit, leurs droits d'ancienneté. Or, les parents se querellent. Un des parents menace de se séparer, de quitter la maison familiale. Tensions et malaises règnent. L'enfant essaie de comprendre la querelle, le malentendu, et se rend compte que ça remonte loin, que ça remonte à une autre époque. Car les parents parlent d'un passé déjà bien éloigné. Un des parents surtout répète «Je me souviens». L'enfant voit cette phrase peut-être mille fois par jour quand il se promène dans les rues de Montréal ou de Québec. Mais «Je me souviens» exactement de quoi? On n'a pas parlé à l'enfant de ces choses dans les bureaux d'outre-mer quand il a sollicité admission dans cette nouvelle maison. Il essaie donc de comprendre.

Mais, avant de partir en quête d'une explication susceptible de compréhension, revenons encore à notre analogie. Quand les parents se séparent ou parlent de séparation, c'est surtout celui ou celle qui veut rompre qui subit le blâme. Il ne s'agit pas de personnes, il s'agit d'actes. Dans le contexte canadien, si l'Ontario, le Manitoba ou le Territoire du Yukon parlaient de séparation, ce seraient eux qui encourraient le blâme.

### **Ethnophone au Québec**

Les faits néanmoins restent. On parle de séparation surtout au Québec. Et, puisqu'il s'agit du passé, l'ethnophone se tourne vers l'histoire du Québec. Il apprend qu'il y a eu une guerre deux cents ans plus tôt. Les Anglais ont gagné.<sup>3</sup> La Nouvelle-France, devenue le Québec, a donc subi le sort des vaincus, même si les Anglais vainqueurs se sont montrés bien plus larges d'esprit que les Russes ou les Allemands dans leurs victoires à eux. Mais, certainement, il y a eu injustices et abus. Depuis, il semblerait qu'il y a eu redressement. Premiers Ministres québécois au fédéral depuis vingt ans; cabinet fédéral où les francophones sont nombreux et font bonne figure; services en français en Colombie britannique etc., etc.

On parle peu de ces réussites. La question de séparation existe toujours. L'ethnophone se demande pourquoi. Il commence à croire qu'on aime ces vieilles blessures et que, pour des raisons qui ressemblent étrangement au masochisme, on veut les garder ouvertes. Mais le masochisme dans une société où la convivialité rivalise avec un désir enthousiaste de profiter des bonnes choses de la vie? Ou s'agit-il d'un cas de double personnalité ou tout simplement d'une minorité aigrie et revendicatrice assoiffée de pouvoir? Comme dans tous les problèmes complexes la réponse n'est pas sans ambiguïté.

### **Adaptation-intégration au Québec**

Mais, ambiguë ou pas, il reste à l'ethnophone à s'adapter et si possible à s'intégrer au milieu. Est-ce facile ou même possible? La réponse est nette. L'intégration au milieu

est loin d'être facile dans un Québec où la séparation reste toujours une possibilité réelle. Car la séparation comporte des conséquences inconnues et peut-être même néfastes, et personne ne sait à quoi cette option nous engagerait. Dans cette incertitude, et dans le conflit sous-jacent, comment s'intègre-t-on? La réponse est qu'on ne s'intègre pas. Nous restons sur le qui-vive, nos valises psychologiques faites, prêts à réagir.

Il faut quand même dire aussi que le prix demandé à l'ethnophone par le Québec pour son éventuelle intégration est très élevé. Et ceci parce que l'ethnophone est au Canada non seulement pour lui-même mais aussi pour ses enfants, pour lesquels il souhaite toutes les possibilités que présente le continent Nord américain dans son entier et non seulement dans la fraction que représente le Québec. Or, les lois québécoises imposent un important handicap linguistique pour des projets pouvant déborder les frontières provinciales.

Ce n'est pas tout. Langue à part, la réserve et le refus quasi général d'accepter l'ethnophone, même l'ethnophone né au Québec, comme «un des nôtres» oblige celui-ci à s'isoler dans son milieu ethnique. Mais alors combien de générations faudra-t-il? L'intégration est-elle possible?

### **Évolution ou décadence**

Quarante ans dans un pays, ça donne tout de même une certaine perspective. À la fin des années quarante les immigrants étaient appelés néo-canadiens; et on nous disait qu'on était content de notre arrivée, qu'on avait un apport à offrir, qu'on était un actif. Quarante ans plus tard on nous appelle «ethnie» et on ne parle plus d'apport ou d'actif. Le climat a donc changé et il ne faut pas être tête à Papineau pour se rendre compte, que pour l'ethnophone, il a changé pour le

pire. L'ethnophone se demande si c'est lui, à son tour, qui est perçu comme un danger à l'intégrité francophone du Québec et quelles en seront les conséquences?

### **Une autre option**

Voilà une façon de conclure bien passive. Pourtant le jeu vaut bien la chandelle. Nous vivons dans un pays magnifique et immense et le désir de le voir uni n'est certainement pas une honte. De plus, les deux groupes rivaux qui l'habitent sont composés d'individus de grande valeur et de grande qualité qui, dans un climat politique meilleur, pourraient se compléter et faire fleurir le pays. Les premiers à applaudir à un tel accord seraient les ethnophones. Nous revenons donc à la question: quoi faire?

Voici quelques observations:

– Le Collège Militaire de St-Jean avait (et a encore, je l'espère) la politique de loger deux élèves-officiers par chambre. Un de ces élèves était anglophone et l'autre francophone. À la fin des quelques années passées au Collège, tous les élèves-officiers possédaient parfaitement les deux langues et s'entendaient à merveille sans pour autant perdre leur appartenance à leur culture d'origine. Fini le mythe d'une profonde et irréconciliable différence, des deux solitudes avec ses sous-entendus mélancoliques. Plusieurs centaines de jeunes Canadiens énergiques et sans complexe fournissaient la contradiction vivante de ce triste concept. Si c'était possible d'introduire un service militaire général, comme en France, mais avec des principes semblables à ceux de St-Jean, l'effet intégrateur entrerait encore une fois en jeu. Et ça sans faire mention du problème du chômage qui en serait assaini et du

problème de notre dépendance vis-à-vis des États-Unis qui en serait réduite.

– L'enseignement d'une troisième langue, comme l'espagnol, dans nos écoles servirait non seulement à désamorcer la bi-polarité linguistique actuelle, mais serait aussi fort utile dans les domaines du commerce, du tourisme, etc.

– Le jumelage de villes a été entrepris avec les villes de France. Pourquoi ne pas le faire aussi avec les villes du Canada? Québec et Vancouver par exemple; Chicoutimi-Jonquière et Edmonton; Montréal et Toronto; Val d'Or et Sudbury? On pourrait organiser des échanges de Chambre de Commerce; ou d'écoliers pendant les vacances en leur faisant passer des stages dans des colonies de plein air. Dans un contexte d'échange, il y a beaucoup d'autres possibilités, je ne fais que gratter la surface.

– Nommer des responsables au niveau du cabinet fédéral et des cabinets provinciaux chargés de promouvoir la bonne entente entre anglophone et francophone.

Comme l'a dit Henri IV, «Paris vaut bien une messe», et l'unité canadienne en vaut une aussi. Ce que Henri IV voulait dire c'est, sans doute, que les grandes fins nécessitent le changement de vieilles allégeances. Je crois que le même principe s'applique au Canada. Il s'agit de volontés individuelles et de volonté politique. «Est-ce tout?» s'écrieront les sceptiques. Oui, c'est tout et c'est beaucoup. Je suis peut-être une voix qui crie dans le désert. Mais le désert s'est déjà avéré un lieu où les voix ne meurent pas toujours et parfois même se font entendre très loin.

## NOTES

1. Statistiques Canada nous apprend que sur une population de 25,022,005, 6,093,160 se disent d'origine française, 6,332,725 se disent d'origine britannique et 12,596,120 (donc la majorité) se disent d'une autre origine ethnique ou d'origine ethnique multiple.
2. Trottier, Pierre. *Un Pays Baroque*, Les Éditions la Presse, Ltée.
3. Comme suggéré par un des éditeurs, je laisse de côté les spéculations historiques.

## UN QUÉBEC À TROIS VITESSES?

Pierre Trottier

Ayant passé un peu plus d'un quart de siècle de ma vie d'adulte à l'étranger, m'étant exposé à des cultures et modes de vie que je suis parvenu à comprendre au moins en partie, ayant parlé des langues aussi différentes que le russe, l'indonésien et l'espagnol en plus de l'anglais et de mon français natal, je m'estime apte à comprendre quelque chose de la situation d'un immigrant au Canada ou au Québec. Ma sympathie lui est acquise au départ et pour peu qu'on se découvre des atomes crochus, sympathie devient vite amitié. Je n'ai aucun mérite à cela, ma curiosité à l'égard de l'étranger, ou de l'*autre* tout simplement, ayant de tout temps été insatiable. D'autant plus que j'ai toujours mieux éprouvé ma propre identité en me frottant à l'autre, ou ma masculinité en me frottant à quelque féminité disponible.

C'est Gilles Marcotte qui dans l'*Actualité* d'octobre 1988 recense «*Ma Dame à la licorne*» et dit de moi «qui, très tôt, s'interroge sur ses rapports avec la moitié canadienne anglaise — et également féminine à l'occasion — de son pays.» Il aurait pu ajouter toutes sortes d'autres moitiés

slaves, germanes ou latines, vu les fréquentations cosmopolites de ma jeunesse... prolongée en diplomatie, carrière cosmopolite par excellence et par définition.

Mais qui dit frottement implique aussi friction, surtout entre peuples et nations. Qu'en est-il donc au Canada et au Québec, où les frictions anglo-françaises sont la trame nullement effilochée de notre histoire dans laquelle entrent des immigrants, de plus en plus nombreux, avec ou sans frottement sinon friction?

Trame nullement effilochée? La Cour Suprême déclare inconstitutionnelle l'abolition du français au Manitoba et implicitement dans tout l'Ouest qui s'appelait à l'époque Manitoba, avant qu'on en détache la Saskatchewan et l'Alberta. Le français n'en refléurit pas pour autant. En Ontario, le règlement 17, hostile à l'enseignement en français n'a pas encore fait place à une légitimation réelle du dit enseignement. Seul le Nouveau-Brunswick se déclare officiellement bilingue. La réalité y suivra peut-être un jour l'officialité...

Tel est le pays que l'immigrant a recherché, mais où l'on se cherche encore et où l'immigrant est voué à se chercher lui-même à son tour. Et s'il se cherchait dans une fuite en avant (par delà ces deux attardés d'anglos et de francos toujours aux prises en un match plus ou moins nul) dans une fuite en avant, dis-je, vers des horizons vraiment continentaux, totalement nord-américains?

J'en frémis, car ce serait la négation d'un pays canadien qui se voulait (se veut-il encore?) différent d'un melting pot américain auquel Noirs et Chicanos seulement font obstacle, sinon échec.

Et nous, franco-, anglo-, ou allo-phones, à quoi faisons-nous obstacle, sinon échec? Au melting pot? Le Canada

n'y a jamais prétendu au même titre que les USA. Alors, obstacle sinon échec des uns aux autres et vice-versa, échec et match nul naguère entre anglos et francos seulement, c'est-à-dire à deux, mais aujourd'hui à trois avec les allos.

À cette vision pessimiste, on objecte, lunettes roses obligées, que nous sommes une mosaïque. Or, si l'immigrant ne se sent pas de vocation mosaïciste, mais tout bonnement une vocation nord-américainement continentale, comment l'empêcher de sauter par dessus cette question d'auto-définition qui s'annule à ses yeux d'autant plus qu'il y a match nul anglo-franco et qu'il n'y veut point prendre part sinon en privilégiant une dimension linguistique où s'impose majoritairement une anglo-américanophonie à l'échelle continentale? Et comme, européen (ou asiatique, ou oriental, ou sud-américain, mutatis mutandis, tantôt plus tantôt moins) il a fui un continent et une société fractionnés jusqu'aux frictions les plus hostiles et guerrières donc, souvent meurtrières, on peut comprendre sa fuite en avant.

Il faut pourtant qu'il se rende compte qu'en émigrant il n'a fait que changer le mal de place et qu'il le vit encore d'ailleurs dans le pays d'adoption, avec cette seule mais peut-être capitale différence que les conditions matérielles et politiques y sont meilleures et donc plus favorables à la prise en main d'une situation à laquelle il se doit d'apporter sa contribution hic et nunc, ce qui est le contraire de la fuite en avant.

Durant mes séjours en poste diplomatique à Londres et à Paris, j'ai rencontré nombre d'immigrants, généralement d'Europe centrale et orientale, qui avaient fui soit Hitler, soit Staline. Or, ils s'angliffiaient ou se francisaient tant bien que mal, se définissant à gauche ou à droite ou au centre, appre-

nant la langue et trouvant leurs conditions d'insertion et un nouveau patriotisme, sans nécessairement oublier ni renier leurs références aux conditions socio-politiques du pays d'origine. Ils restent, ce me semble, dans une histoire européenne dont leur migration ne constitue que le prolongement d'une vie européenne simplement débutée ailleurs. Or, une fois passé l'Atlantique, l'immigrant d'Europe (et à fortiori celui d'ailleurs), semble vouloir tourner le dos à l'Europe et à son histoire, aspirant à vivre dans la vacuité d'une paix sociale parfaitement étale, comme si les nationaux déjà en place n'avaient pas droit à leurs querelles, raciales aux États-Unis, linguistiques au Canada, celles-ci étant anglo-françaises et comme la continuation transatlantique des guerres de cent ans et de sept ans, parfaitement compréhensibles en termes européens, mais apparemment moins compréhensibles en termes nord-américains. N'est-elle pas curieuse, cette virginité refaite de l'immigrant comme s'il venait seulement dans un nouveau milieu économique et non pas dans un milieu social traversé d'oppositions et de contradictions culturelles, éthiques, religieuses, politiques? Il semble animé, notre immigrant à priori sympathique, par une farouche volonté de rejet de tout ce dont il a souffert dans son pays d'origine et qu'il ne veut pas retrouver, sous quelque forme que ce soit, ici, surtout pas sous la forme des querelles déjà existantes et qu'il évacue purement et simplement comme n'étant pas les siennes. Il y a là un purisme, un angélisme peut-être compréhensible et acceptable pendant les premières années d'accoutumance, à un nouveau milieu, mais qui devient refus d'intégration après un certain temps... refus pour éviter le rappel de blessures anciennes, refus de la cicatrice ancienne, refus du risque de nouvelle blessure dans la nouvelle société

d'adoption. Oui, fort bien, mais si l'immigrant vote, il prend position dans une querelle où il s'insère volens nolens, car il ne peut, dès qu'il vote, éviter la querelle, ni s'en soustraire, ni renvoyer les opposants dos à dos, comme s'il voulait se dé-poser, se détacher, se mettre de côté, s'abstraire. S'il s'oppose, il compose, car son vote va favoriser un parti ou un autre. Voilà qui complique curieusement le débat, car on pourrait conclure que l'immigrant vote sans voter, tout en votant et sans que le parti élu grâce à son vote en partie ait conscience d'avoir un mandat clair, ce qui le pousse à des équivoques, à du patinage artistique au détriment du vœu profond d'une majorité obligée de piétiner.

Dans l'Europe du Marché commun, on parle parfois d'une communauté à deux vitesses. Ici, il faudrait parler d'un Canada à trois vitesses, l'anglo, la franco et la néo ou ethno. Or, cette troisième vitesse est peut-être un neutre, une absence de vitesse, ni avant, ni arrière, mais immobilisme, attentisme, affectant le parti qui en récolte les voix, comme celui qui n'en récolte pas ou qui en récolte moins.

Toujours en Europe, l'immigration fait parfois problème, comme en témoignent respectivement le phénomène Enoch Powell en Angleterre hier et aujourd'hui même le phénomène Le Pen en France. Leur nombre est tel qu'ils posent le ou les problèmes du droit à leurs religions, leurs langues, leurs cultures, leurs écoles et même le droit de vote sans être naturalisé. La capacité d'assimilation de ces deux pays, naguère irrésistibles pôles d'attraction impériaux, est aujourd'hui débordée par la force numérique de l'immigration.

Au Canada ou au Québec, l'immigration ne présente pas encore le même aspect racial qu'en Angleterre (Noirs

venus d'un peu partout dans le Commonwealth) ou en France (maghrébins musulmans) où se constituent des ghettos réfractaires à l'assimilation. Toutefois, il existe encore des méfiances réciproques à surmonter en faisant assaut d'ouvertures les uns aux autres et en se penchant «sur les collectivités que forment les immigrants, avec leurs réseaux institutionnels, leurs aspirations et leurs sous-économies distinctes. Il n'est pas sain que l'information concernant l'activité culturelle des tiers groupes à Montréal se retrouve surtout dans les quotidiens de langue anglaise [...] Conviées à participer à notre société, les différentes populations immigrantes méritent un point d'ancrage dans les quotidiens du Québec français, dépassant les élaborations abstraites de la page éditoriale. C'est à ce prix que se précisera le rôle qu'elles seront appelées à jouer dans le Montréal de demain».<sup>1</sup>

---

1. Pierre Ancil, «LE DEVOIR, les Juifs et l'immigration», in *Le Devoir*, samedi 29 octobre 1988, p. A-13.

## L'INTÉGRATION DES IMMIGRANTS AU CANADA

Georges Novotny

Le mouvement migratoire des peuples ne date pas de notre temps. Depuis l'antiquité, et même avant, les gens se déplaçaient. Ordinairement, ils cherchaient un meilleur mode de vie. Ils arrivaient dans le nouveau pays quelquefois bien armés, comme des conquérants, et il n'y a pas, je crois, sur notre planète de pays qui n'aurait pas connu une telle invasion.

D'autres, au contraire, désarmés et souvent dans des conditions lamentables, quittaient leur pays fuyant les envahisseurs. De tels émigrants de guerre sont très nombreux de nos jours, provenant spécialement du Proche et de l'Extrême-Orient. Il y en a des millions. D'autres encore poussés par la famine — pensons à la famille de Jacob descendant en Égypte —, ou par la persécution politique ou religieuse, ou insatisfaits des conditions de travail qui ne leur permettaient pas de nourrir les leurs partant à la recherche (individuellement, en famille, en groupes plus importants ou même en tant que peuple) se dirigeaient avec espoir vers une nouvelle patrie.

En ce sens, le souci de l'éducation convenable de leurs enfants n'était pas parmi les derniers motifs d'une telle migration.

Les immigrants qui décident de venir au Canada de toutes ces régions et un peu de partout pour y trouver une patrie favorable et accueillante songent à s'établir en paix et à recommencer une vie non seulement plus humaine et plus convenable, mais aussi, dans la majorité des cas, plus prometteuse. Ils le font dans un esprit de confiance et d'espoir, parce que le Canada est connu comme étant un pays où ils seront accueillis avec une grande compréhension. Le pays leur ouvre ses bras et son cœur. De cet accueil résulte un afflux de gens de toutes les nations et de toutes les conditions sociales. Selon les statistiques officielles, 29 000 personnes sont entrées au Québec en 1987 et 90 000 au Canada en 1986. Les autorités envisagent de laisser entrer de 125 000 à 175 000 personnes par an dans l'avenir prochain. C'est une fraction du vaste mouvement migratoire qui, de nos jours, compte des millions de déplacés ou d'exilés.

D'ailleurs, c'était l'Expo'67 qui a ouvert les yeux des Québécois aux différents pays du monde et à leurs cultures respectives. Et de fait, depuis les années '70 le Canada a commencé à admettre l'immigration internationale et non seulement européenne, comme c'était le cas auparavant. Un pays doit s'habituer à des visages et à des comportements nouveaux et, dans le cas des Canadiens, il est connu qu'ils aiment les visites des étrangers, y compris ceux à caractères exotiques.

En venant au Canada, certains immigrants recherchent la liberté politique ou religieuse qu'ils n'ont pas connue chez eux. Ils désirent une bonne éducation religieuse pour leurs enfants, s'attendent à être respectés dans leurs droits

personnels et veulent améliorer leur situation économique dans une saine atmosphère de travail. Ceux qui recherchent une vie facile aux dépens des autres ou des autorités sont vite déçus, bien que l'aide initiale qu'ils reçoivent soit très généreuse et que la possibilité d'apprendre les langues du pays soit très grande.

Les gens qui viennent d'un pays où existe un régime totalitaire bénéficient de l'asile politique lorsqu'ils peuvent prouver qu'ils ont été persécutés à cause de leurs convictions politiques ou religieuses, de leur race ou de leur position sociale. En général, même ceux qui ne peuvent se prévaloir de ces raisons sont accueillis favorablement pour des raisons humanitaires, car s'ils devaient retourner dans leurs pays, ils risqueraient d'être soumis à un procès entraînant des peines sévères. Il y a, évidemment, toujours une différence entre les immigrants proprement dits qui préparent d'avance leur entrée, et les réfugiés qui y sont forcés par les raisons mentionnées.

Les néo-canadiens sont invités à s'intégrer à la vie de leur nouvelle patrie, tant au plan économique que culturel. Ils doivent apprendre une des langues du pays, et ce faisant, renoncer à une partie considérable de leur patrimoine littéraire. En effet, même si, au cours de la première génération, les immigrants ont une littérature assez abondante sur leur patrie d'origine, il n'est pas sûr que cet héritage pourra être transféré à leurs enfants élevés dans une langue différente. Il y en a, d'ailleurs, qui reculent d'emblée devant cet effort et adoptent dès le début la langue locale, dérobant ainsi à leurs enfants ce peu qu'ils auraient pu léguer de leur héritage culturel.

Quoi d'autre peuvent-ils apporter? Le folklore, la danse et le chant? Hors de l'ambiance du pays d'origine, ils deviennent plus ou moins incompréhensibles. Restent les compositions musicales qui, si elles plaisent, sont déjà connues dans le monde, et qui, si elles ne correspondent pas au goût qui prévaut, seront difficilement acceptées. Les Mozart, les Smetana, les Beethoven, les Tchaïkovsky, ainsi que des écrivains comme Tolstoï et Dostoïevsky ont été des ambassadeurs de leur culture dans d'autres pays, bien avant que leurs compatriotes moins doués n'y émigrent.

De nos jours, un bon nombre de gens, venus de l'Orient, apportent avec eux, s'ils sont chrétiens, des rites religieux différents et s'ils ne le sont pas, des traditions et des philosophies particulières. Les premiers trouvent, dans la nouvelle patrie, un langage commun fondé sur la même foi, mais leurs rites apparaissent comme une espèce de curiosité exotique pour le reste de la population. Les autres, constatant la très grande difficulté à s'intégrer à une mentalité occidentale, renoncent à la leur: ce qui est facile pour les uns et presque impossible pour d'autres. Il va sans dire que cette différence de mentalité crée de nombreux conflits. Et que dire de ceux qui sont incapables d'apporter quoi que ce soit à leur nouvelle patrie?

Il reste toujours la question du bagage culturel que l'on apporte de son pays. Un Italien ou un Grec, nouveaux venus, en ont un qui diffère de celui d'un Français ou d'un Anglais établis ici depuis longtemps. Les habitudes de famille en matière de comportement entre les conjoints, d'éducation des enfants, de cuisine nationale, sans oublier les dévotions particulières des gens pieux, se modifient seulement lentement sous l'influence de l'ambiance nouvelle. Dans ce sens,

une vieille grand-mère qui ne peut en rien contribuer au bien-être économique du nouveau pays, reste importante pour la transmission des valeurs familiales, en conservant l'atmosphère du foyer et en facilitant ainsi la lente, et quelquefois pénible, intégration des membres de la famille dans le nouveau milieu. Car pour cela, il faut du temps. De fait, pour les immigrants, il existe un temps intérimaire entre le passé, laissé dans un pays lointain, et l'avenir qui se profile sur place. Et là en plus, la coopération de l'Église avec ses soins pour les groupes ethniques dans les paroisses appropriées, peut être précieuse. Les services dans leur langue, mais célébrés sur le sol nouveau, font un lien idéal, un «pont», entre ce qui a été abandonné par eux et ce qui les attend. Dans ce sens aussi, l'Église, tout en coopérant avec les autorités civiles, ne se sent pas liée à suivre la politique déterminée de tel ou tel gouvernement, mais considère comme son obligation de regarder l'avantage spirituel de ses fidèles, car elle est une mère commune et universelle.

Le pays d'accueil a, évidemment, ses lois et doit considérer l'utilité de l'immigration pour ses habitants. Il doit voir à ce que l'existence pacifique et assez prospère de ces habitants ne soit pas menacée ou compromise par ces nouveaux arrivants qui seraient incapables de fournir une contribution efficace.

Il devient alors important de réfléchir aux idées philosophiques et religieuses susceptibles de dépasser la simple question d'accueil matériel. Et dans un pays au passé chrétien, on cherche naturellement ces idées dans la sagesse des traditions.

En premier lieu, il faut dire que Dieu a mis la terre tout entière à la disposition de ses enfants. Le Seigneur n'a

jamais fixé définitivement à quiconque le lieu de sa demeure. La Bible, au contraire, nous enseigne qu'à plusieurs reprises il y a eu migration: Dieu ordonne à Abraham de quitter son pays d'origine et de s'établir dans les pâturages montagneux de la Palestine. Abraham a perdu beaucoup au point de vue culture (car selon les fouilles il est clair que l'Ur des Chaldéens était hautement civilisée). Dieu lui a demandé ce sacrifice pour en faire l'ancêtre de la famille et plus tard de la nation où la vraie foi devait se conserver. De même, ce fut providentiel que la famille de Jacob descende en Égypte. De fait, elle devait trouver là des conditions favorables pour devenir un peuple considérable, qui serait sauvé de l'oppression, ce qui est devenu le prototype du salut spirituel annoncé par la foi chrétienne.

Si Dieu a donné à son peuple élu une terre promise, ce n'était que pour y préparer la venue d'un futur Messie dont toutes les nations de la terre devaient profiter. L'histoire d'Europe nous enseigne abondamment que la fameuse migration des peuples barbares n'a eu, à la fin, qu'un résultat très positif et favorable: cela a mené à la constitution d'un continent diversifié, mais partageant la même foi, la foi chrétienne.

Déjà, les récits de l'Ancien Testament encouragent les fidèles à avoir un respect pour l'étranger qui habite sous leur toit: lui aussi doit se reposer le jour du sabbat. Le Nouveau Testament va encore plus loin quand il enseigne à chacun d'aimer son prochain comme soi-même. Cela signifie que chacun a droit de participer aux biens du pays, évidemment dans le cadre des relations humaines normales. Elles restent fameuses, les collectes que saint Paul faisait pour les pauvres de Jérusalem. Les fidèles aisés des pays païens devaient partager leur fortune (sans pourtant s'appauvrir eux-mêmes).

Car pour Paul, il n'y a pas de différence entre le païen et le juif, entre le Grec et le Scythe, entre l'homme et la femme: tous sont des enfants du même Père céleste au même titre.

En plus, le Seigneur nous met en garde contre les préoccupations purement économiques. Il enseigne à ses disciples que les lys des champs et les oiseaux des cieux ne travaillent pas et n'amassent pas, et pourtant aucun d'eux n'est oublié par le Père céleste.

Les chemins du Seigneur sont imprévisibles et aucun mouvement sur la terre n'échappe à sa Providence. Le Christ lui-même, avec sa mission universelle, a commencé son activité non pas dans la capitale mais dans une des provinces les plus éloignées du puissant empire romain. Et bien qu'il ait volontairement limité son activité à ce territoire restreint, son message a atteint le monde entier. Le Seigneur laisse dans ce monde le pauvre et le faible à côté du riche et du fort. Les pauvres sont invariablement plus nombreux que les riches et nous les aurons toujours parmi nous, selon la parole de l'Écriture. Mais il n'est pas rare que les pauvres et les inutiles d'hier deviennent demain influents et riches, eux ou bien leurs enfants. Quant aux riches, ils ne sont jamais sûrs de ne pas perdre leurs richesses.

Aujourd'hui, les grandes nations se rendent compte de plus en plus qu'elles doivent partager leurs richesses avec les peuples moins fortunés afin de consolider l'équilibre de la vie dans le monde. Avec les moyens de communication toujours de plus en plus sophistiqués, le monde devient plus petit et la destinée d'une nation, même assez éloignée, peut avoir une influence sur une autre dans un avenir plus ou moins proche. Si l'on doit apporter l'aide aux pauvres dans les parties éloignées de la terre, tout en sachant combien cette

aide est précaire car il n'est jamais certain qu'elle arrivera aux plus nécessiteux, pourquoi ne pas porter l'assistance aux mêmes pauvres qui prennent refuge sous notre protection?

Dans une parabole du Royaume, le Seigneur envisage la même situation, mais du point de vue religieux et moral. Le propriétaire d'un champ à qui les serviteurs ont signalé la présence de l'ivraie au milieu du blé n'est pas pressé de l'enlever, mais attend la moisson pour le faire. L'ivraie ne peut jamais devenir blé, mais dans les affaires humaines, l'amélioration est toujours possible, ce qui donne une portée encore plus grande à cette parabole.

Ainsi les immigrants apportent dans le nouveau pays des valeurs morales. Ils interpellent le sens chrétien de la population locale. Par leur présence et par leurs besoins, ils font appel à la générosité et à la compréhension des gens du pays, en exigeant quelquefois d'eux même une certaine privation. Et si, en temps de carême, on nous exhorte au partage en compensation du jeûne d'antan, voici une occasion qui s'offre, non seulement pendant le carême, mais encore chaque fois qu'un besogneux se présente. N'est-ce pas une extériorisation visible et fructueuse, et même nécessaire, de notre amour du prochain, auquel nous sommes tous invités?

Et si nous sommes entrés dans la sphère du religieux et dans l'esprit du christianisme, nous pouvons ajouter quelques mots sur l'attitude de l'Église qui en est le promoteur privilégié. Car l'Église ne se tient pas à distance des besoins des gens en migration, loin de cela. Depuis l'encyclique «*Exsul familia*», publiée par Pie XII en 1952, à travers les documents du concile Vatican II, jusqu'aux discours, désormais annuels, de Jean-Paul II, les documents pontificaux sur les immigrants sortent périodiquement. À Rome, une Com-

mission Pontificale pour la pastorale des Migrations fut instituée et, tous les ans, elle organise ses congrès avec la participation des agents pastoraux correspondants. Dans sa vue élargie, l'Église compte parmi les migrants non seulement les émigrants proprement dits (y compris les jeunes étudiants), mais aussi les marins, les navigants aériens, les nomades et les touristes.

Dans ses documents, l'Église voit la cause de l'augmentation de la mobilité de la population mondiale dans les rapides et profonds changements de notre ère technique et scientifique et dans un monde en évolution. En ce monde l'homme, lui-même, change, car ce mouvement détermine un certain déracinement, une solitude et un isolement dans l'anonymat, ce qui entraîne souvent un danger pour la foi qui peut être remplacée par des idéologies séculières et pseudo-religieuses.

L'Église considère comme son devoir de conserver la foi de ses fidèles et de la faire transparaître dans leur vie, même dans des conditions extraordinaires, voire précaires, car c'était sur cette foi que notre civilisation occidentale fut bâtie par des efforts multiséculaires et c'est encore par la foi que le fidèle parviendra à son salut éternel. Or, la vie d'un chrétien n'est qu'une «pâque», c'est-à-dire un passage, une sublime migration vers la communion totale du Royaume de Dieu.

En même temps, l'Église fait siens les droits essentiels de l'homme, droits universaux et impossibles à abdiquer, constitués par la dignité de la personne et l'égalité fondamentale de tous les hommes, sans possibilité de discrimination. Car pour l'Église, comme pour Dieu, dans son universalité, il n'y a pas d'étranger sur cette terre, car ils sont tous ses

enfants. Elle formule les droits fondamentaux de la manière suivante: le droit à demeurer librement dans son propre pays, à avoir une patrie, à émigrer à l'intérieur ou à l'extérieur, à s'y établir pour des raisons légitimes, à vivre en tout lieu avec sa propre famille, à disposer des biens nécessaires à la vie, à conserver et développer son propre patrimoine ethnique, culturel, linguistique, à professer publiquement sa propre religion, à être reconnu et traité conformément à sa dignité de personne en toute circonstance. À ces droits correspondent, évidemment, des devoirs et des obligations d'un côté et de l'autre.

De nos jours nous sommes très sensibles aux perspectives et aux dimensions œcuméniques que la migration nous offre. Les contacts qui se resserrent entre les fidèles des différentes confessions ont tendance à abattre les barrières qui les divisaient depuis des siècles. Les sociétés ecclésiastiques closes, défendant leur identité et en général ignorantes de ce qu'il y avait de bon chez les autres, lançant des reproches et des insultes, maintes fois injustes, s'ouvrent graduellement à une information plus objective, à une compréhension plus bienveillante en préparation d'une société universelle et mondiale où il y aura de la place pour tout le monde et pour chacun dans un esprit de tolérance et de dignité, et conséquemment de paix. On peut dire la même chose de la compréhension et de la disparition des différences et des différents raciaux.

Le Canada, et spécialement le Québec, sont privilégiés en ce qui concerne la présence de nombreuses races et peuples dont l'amalgame se produit d'une manière pacifique et qui peut servir d'exemple à plusieurs autres. Les efforts soutenus dans l'esprit de la tradition chrétienne en valent la peine et témoignent de la force perdurable de celle-ci.

## PRENDRE RACINE... UN TÉMOIGNAGE!

Nathalie Pervouchine-Labrecque

J'ai pris racine ici, portée par une des vagues de migrations séculaires qui avait attiré mes parents vers les USA. Mais si mes parents, russes d'origine, étaient passés par la France pour trouver en terre d'Amérique un travail plus conforme à leur préparation universitaire, moi, j'avais choisi le Canada, et le Québec à cause de la langue, pour rester, ainsi, dans la continuité de mon vécu français. Je vins donc à Montréal compléter mes études en art...

L'arrivée, les premiers contacts avec la nature, la ville, les gens, voici quelques souvenirs d'alors, et un coup d'œil, à la fin, sur le présent.

Si j'ai pris racine, était-ce à cause de cette première impression d'abondance d'eaux, embranchements de fleuves et lacs, de toutes ces eaux qui m'ont saluée, un matin d'avril 49, affleurant au remblai de la voie, où le train tranquille m'emportait? La ville apparut comme un miracle, au bout d'espaces sauvages traversés pendant des heures, féerique et souriante, ramassée sous sa montagne, avec quelques gratte-

ciel pointant, elle semblait flotter sur les eaux du fleuve. Un ami, que ma mère avait rencontré à Paris, et qui maintenant travaillait à l'Université de Montréal avec Selyé, me rencontra à l'arrivée, et déjà deux invitations étaient prévues pour moi. J'allais pourtant d'abord recevoir la bénédiction du prêtre orthodoxe pour mon entrée au pays. L'ancienne église protestante était sombre et nue, mais accueillante, avec une pauvre iconostase. Le petit prêtre aimable et besogneux m'accueillit pour une tasse de thé, entouré de ses nombreux fils et de sa femme malade qui cousait des abat-jour. Le soir-même, nous rencontrâmes, à la petite, encore, Compagnie du Masque, le Père Mignault, chaleureux jésuite, qui, s'occupant des néo-canadiens et des artistes, avait aidé à l'obtention de mon visa. On lisait une pièce de Camus, mais j'étais si fatiguée... J'eus après, à plusieurs reprises, l'occasion de partager leurs maigres repas de pâtes, leur vie simple et passionnée pour leur art. J'entrais ainsi de plein-pied dans la nouvelle culture québécoise montante, qui remplaçait la traditionnelle.

La ville sortait toute fraîche des neiges et des brumes de l'hiver; je la sentais comme une ville-frontière, avec quelques espaces infinis et exaltants, l'encerclant au Nord. Je croyais apercevoir des trappeurs, des chasseurs, des Indiens dans le quartier grouillant de vitalité de St Laurent. Il me semblait naturel, alors, que l'anglais prévalait partout. Cela saute aux yeux, les choses ont changé aujourd'hui, depuis l'affirmation nationaliste québécoise des années 60-70, et je m'en réjouis beaucoup. Dans les années 50, la floraison intellectuelle et artistique du Québec moderne était encore, en général, dans sa coquille, dans ses bourgeons. Il y avait pourtant déjà des personnalités qui faisaient éclater les premiers bourgeons, et parmi celles-ci — Borduas — avec qui,

justement, l'ami de ma mère, intéressé aux arts, avait arrangé pour moi une rencontre, le dimanche qui suivit mon arrivée.

Journée mémorable entre toutes, où Saint-Hilaire brillait des feux tendres de l'éveil du printemps, et quand, suivant les coïncidences fertiles de la vie, autour des disciples qui entouraient Borduas (dans une continuité, pour moi, très parisienne), se trouvait mon futur mari, Pierre. Déjà il me parlait, en poète, de la Gaspésie, et promettait de m'apporter des photos qu'il avait prises, de ce qu'il appelait, le plus bel endroit du monde, pour me le faire aimer, et se faire aimer, lui aussi, à travers son pays. Coup de foudre, si vous voulez... d'un pays pour un autre pays. Ne me disait-il pas: «Tu es venue de si loin...». En fait, Pierre appartenait à cette jeune génération de Canadiens français, qui vivaient ici, à l'heure de Paris, nourrie des spectacles de Loudmila Pitoïeff, et des écrits d'André Breton (tous les deux étaient venus à Montréal) qui avait découvert la Gaspésie dans *Arcane 17*. Je fus tout de suite idéalisée par Pierre, dans le sens des jeunes intellectuels d'alors, qui voyaient la Russie à travers Aragon, Cendrars, Tchekov, Dostoïevsky et les Symbolistes russes émigrés à Paris, dont Kandinsky, Stravinsky ou Prokofieff<sup>1</sup>.

Deux ans d'études à l'École des Beaux-Arts, rue Saint-Urbain — avec comme professeurs, Pellan et Boulizon, et parmi les étudiants, Gilles Carle — années pendant lesquelles je voyais régulièrement Borduas et exposais avec les Automatistes, et après ce fut l'épopée de mon mariage avec Pierre, la naissance des enfants, et sa mort prématurée. Pierre avait aimé la lenteur et l'atmosphère mystique du service orthodoxe, mais il se devait de faire baptiser ses enfants dans l'Église catholique. Il trouva une alternative à nos préférences; son ancien professeur, le père Ledit s.j., voulant

fonder une église russe catholique à Montréal, Pierre participa aux souscriptions nécessaires à son édification. C'est à la Maison Bellarmin, pendant la construction de l'église de la rue Guizot, et ensuite, dans l'église inachevée, que mes fils furent baptisés. Mais nous ne fréquentions pas souvent la petite église: Pierre aimait aller écouter la messe, chaque fois dans une église différente, des communautés ethniques de Montréal: syrienne, copte, roumaine...

Après son décès, j'amenais les enfants dans mon église orthodoxe, mais continuant mes études en arts et lettres à l'Université de Montréal, je ne pus trouver de contacts intéressants avec les gens fréquentant cette église. Pendant que j'étais plongée dans la littérature et l'art modernes ces gens — peu scolarisés ou bien ingénieurs et techniciens — étaient fermés à la culture d'avant-garde, ils ne vivaient aussi que des intérêts anglophones. Mes parents, qui étaient venus s'installer à Montréal pour m'aider à élever mes enfants (mon père enseignant à Mc Gill) avaient rassemblé autour d'eux une élite âgée d'émigrés russes typiques. Ils vivaient dans le passé, étaient passés indemnes à travers la Révolution, et ayant connu la vie aisée et les joies culturelles dans leur jeunesse, les retrouvaient ici, reconstituant leur Russie d'avant, autour de leur église dans la forêt de Rawdon ou de Labelle. Ils devaient leur aisance au monde anglophone d'ici, semblable au melting-pot américain, et se donnaient bonne conscience en se nourrissant de la haine distillée par le seul journal en russe, celui de New York, où la russophobie américaine visait beaucoup plus loin que la politique, atteignant le cœur du peuple. Ces gens ne semblaient, d'ailleurs, faire aucune différence entre les USA et le Canada; le problème de la langue française, qui réveilla, encore récemment,

en moi une inquiétude passionnée, leur paraissait anachronique et presque ridicule.

Mais après le décès de ma mère, je me mis à presque révéler ces personnes souvent exquises, qui portaient les marques sacrées des sommets de la culture passée du peuple russe, dont le visage, obscurci en eux par les dédales de l'histoire, était encore celui d'un peuple théophile<sup>2</sup>. Et bien que je vivais alors pleinement la réalité culturelle montréalaise, les circonstances, à ce moment-là, me rapprochèrent de mes racines. Depuis, ce balancement entre les deux cultures restera constant, et en quelque sorte exaltant, conservant chez moi le tonus de la recherche, concernant les extrêmes Est-Ouest et l'invention des possibilités de leur rapprochement.

En rapport avec ma thèse de doctorat et des problèmes qu'elle posait, je fus, «avant, pendant et après» sa rédaction, mise en contact avec des représentants de toutes les communautés slaves (sans compter les Russes) de Montréal; Tchèques, Serbes, Roumains, Polonais, spécialistes, théologiens ou étudiants, nous nous consultations mutuellement, tous ralliés pour l'étude inépuisable des icônes, tant au niveau de la spiritualité orientale qu'elles reflètent, que de leur historique et de leur technique; c'est ce qui s'appela un temps le Cercle Ikona, et qui était devenu plutôt un «archipel».

L'aide d'un spécialiste en latin et grec me ramena à la petite église, où mes enfants avaient été baptisés, et où il était prêtre invité. Une vie interéthnique et œcuménique s'y était développée au niveau de mes propres recherches et questionnements. Nos efforts mutuels y développèrent un centre de diffusion de la culture chrétienne orientale, qui attire encore beaucoup d'intéressés, l'Académie Saints-Cyrille-et-Méthode, ces saints qui représentent le premier dialogue Orient-

Occident. Je m'émerveillais qu'en terre québécoise, ce noyau et d'autres noyaux révéralent les icônes, s'implantaient, s'approfondissant par l'étude, témoins de ma foi et de mes origines ethniques. Ils y avaient pris racine en même temps que moi.

La terre russe, dont j'avais humé à nouveau la senteur et la consistance, durant un court voyage récent, terre traversée maintenant des ruisseaux d'un printemps autant cosmique, que politique — je la retrouvais ici, plus sévère, plus primordiale, caressée de purs ruisseaux lumineux. L'Orient d'où vient la Lumière — ex Oriente Lux — n'est pas loin d'ici.

- 
1. Ces jeunes intellectuels n'étaient-ils pas, à l'époque, en train de faire leur propre «révolution», mais «tranquille», et de rêver à une Laurentie indépendante?
  2. Bogonossetse, d'après Dostoïevsky, c'est-à-dire «porteur de Dieu».

## ÉCRIRE EN FRANÇAIS

Négovan Rajic

Le 9 janvier 1957 j'achetai à Paris, à la librairie Joseph Gilbert, boulevard St-Michel, un petit calepin jaune. J'avais l'intention d'y consigner, en français, les notes pour une histoire fantastique: *Le mal étrange de Cyprien Gaudemart*. L'histoire est toujours restée à l'état de projet, mais le petit calepin était devenu une sorte de fourre-tout. Durant les six années suivantes, j'ai rempli une trentaine de ces petits calepins. Ainsi a commencé la dernière phase de mon *amer et doux* apprentissage de la langue française.

Ce 9 janvier, il y avait déjà presque dix ans depuis ce matin d'octobre quand, sans passeport et sans argent, j'étais descendu du train à la gare de l'Est. Durant cette décennie, riche d'âpres luttes pour survivre et pour faire mes études, je ne cessais de m'imprégner, presque par osmose, de la langue et de la culture française. D'une façon désordonnée, et dans la limite de mes faibles moyens, je bouquinais, je visitais des musées, j'allais au théâtre et au cinéma ou, tout simplement j'écoutais les gens parler.

Dès le début, j'étais fasciné par la langue, autant par sa rigueur logique que par son côté poétique. Certaines phrases m'obsédaient comme celle de Saint-Exupéry, dans *Pilote de guerre*: *Les pierres d'un chantier ne sont en vrac s'il existe un homme, soit-il seul, qui pense cathédrale* ou une autre, trouvée au hasard d'une lecture de Gide: *Oh! Si tu savais, si tu savais, terre excessivement vieille et si jeune le goût amer et doux, le goût délicieux qu'a la vie si brève de l'homme!*

Mais à cette fascination de la langue s'ajoutait une autre raison d'écrire. En effet, en ce temps, je menais une vie double. Le jour je côtoyais les Français qui, la guerre bel et bien finie, regardaient plus vers l'avenir que vers le passé. La nuit venue, je me plongeais dans l'univers des exilés yougoslaves tournés presque exclusivement vers le passé et la guerre civile. Dans des hôtels sans étoiles, dans quelques cafés de Montparnasse, fleurissait à cette époque, parmi les exilés, un extraordinaire foisonnement de destins, dont chacun pouvait être le sujet d'un livre. Et entre ces deux univers il n'y avait pratiquement pas d'échanges. Le passage de l'un à l'autre m'obligeait à me déguiser, à me dédoubler. Cette double allégeance ne faisait qu'accentuer ma solitude et mon sentiment d'être un homme de nul part.

L'incommunicabilité de ces univers n'était nulle part aussi frappante que dans le domaine de l'histoire. Tout autour de moi, la presse, la radio, la télévision et une partie de l'opinion publique reflétaient la version officielle de l'histoire de la Yougoslavie pendant la seconde guerre mondiale. Or cette image, sur beaucoup de points, ne coïncidait pas avec celle que les exilés avaient pu garder dans leur mémoire collective. Cette histoire biaisée me révoltait et me rendait

conscient de mon impuissance. Je ne voulais pas disparaître avant d'avoir apporté mon témoignage car les hasards de mon existence avaient voulu que j'assistasse personnellement à certains épisodes de la guerre civile. La parole écrite s'imposa alors à moi comme le seul moyen de m'intégrer à un univers plus vaste, de rompre de ce fait mon isolement et d'éclairer la face cachée de l'histoire. Bien sûr, j'aurais pu essayer de me limiter à un simple témoignage, mais il me semblait avoir une portée trop limitée. Seule la littérature pouvait toucher aussi bien l'intellect que le cœur des hommes.

Sans doute, entreprendre une telle tâche était aussi irréaliste que prétentieux, mais je ne pouvais pas me dérober, comme si, en proie à une force qui me dépassait, je n'avais pas le choix. Je sais, il fallait que je sois fou pour me lancer dans l'écriture, mais l'homme normalisé a-t-il jamais créé quelque chose? Et puis qu'est-ce que je risquais? Un échec, mais au cours des années l'échec était devenue ma joie, ma religion. Il a toujours eu un effet stimulant pour moi. Les éditeurs qui ont refusé mes manuscrits, les critiques malveillants et pontifiants qui ont dénigré mes livres ignoreront toujours la joie qu'ils m'avaient donnée. Je leur reste éternellement reconnaissant. Ils n'avaient fait que décupler ma résolution d'écrire.

Mais la volonté d'écrire en français ne suffisait pas. Il me fallait encore maîtriser la langue, du moins jusqu'à un certain point. Mon aventure littéraire en dépendait. Or mon apprentissage de la langue française est une longue et pénible histoire qui durera probablement tant que je vivrai, mais curieusement, ce combat quasi quotidien avec le français me procure une joie secrète. S'il avait commencé assez tôt, j'avais à peine 9 ans quand mon père m'inscrivit aux cours

du soir au Deuxième lycée de garçon de Belgrade, il ne fut jamais ni systématique ni approfondi. Probablement à cause d'une certaine tournure de mon esprit, toujours plus enclin de s'intéresser aux idées et aux images que de s'attarder sur les règles de grammaire et d'orthographe. D'après Hugo, qui croyait que tout écrivain doit être un grammairien, j'aurais dû, depuis longtemps, renoncer à l'écriture. Heureusement, l'opinion de Gide me rassure. Il croyait qu'on peut être un écrivain sans être un *écrivain correct*.

Mais au fond, depuis longtemps ces définitions ne me touchent guère. Si je retourne rarement à mes calepins, ce n'est point que j'ai honte des fautes d'orthographe dont ils sont bourrés. Comme Primo Levi, je me soucie peu de la grammaire et des règles. Je recherche seulement cette résonance de l'âme et de l'esprit qui parfois s'établit, grâce à l'alchimie de l'art, entre l'écrivain et le lecteur. Tout le reste est de la vanité.

Parfois, je voudrais ressembler à ces tailleurs de pierres qui, à l'ombre de certaines vieilles églises, ne cessent d'insuffler leur âme aux rocs. Moi aussi, je taille et retaille, sans relâche, dans cette matière qui est la langue, essayant de ressusciter la mémoire des êtres qui ne sont plus ou de conserver celle des femmes et des hommes dont le destin fut tragique. Devant l'énormité de la tâche, il m'arrive d'être pris par le découragement, mais que faire?... je suis possédé par le démon de l'écriture.

## LA VOIE DE L'ESPOIR

Antonio D'Alfonso

Les instances supérieures de ce pays affirment vertement leur politique culturelle: est canadien un livre écrit par un Canadien et publié par une maison d'édition canadienne. Les traductions d'œuvres étrangères qui participent au fondement de la culture de pays littéraires comme l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Italie, la Russie et la Hollande, en sont catégoriquement exclues.

Que dire des œuvres de chez nous qui s'écrivent dans une langue autre que française ou anglaise?

L'étranger est beau à l'étranger, il ne l'est jamais lorsqu'il est de chez nous: «Mais tu n'es pas un vrai Italien de l'Italie!» On le dit assez souvent: un livre publié ici est moins beau et moins bon que ce même livre publié à l'étranger. Curieux phénomène difficile à expliquer.

Il est temps de nous interroger sur l'épineuse question de l'identité — «qui sommes-nous?» — puisque là se trouve la source du comment nous nous percevons nous-mêmes. Nous ne sommes pas les seuls à refuser de nous la poser; il existe plusieurs pays qui n'oseraient pas se la poser de peur

que cela entraîne carrément la remise en question de la notion même de «pays».

Nous en sommes néanmoins bien rendus tous là: figés et bouche bée devant cette interrogation obligatoire. En fait, qui sommes-nous?

Pour nous définir nous utilisons le négatif plus que l'affirmatif pour nous démarquer de l'Autre, avec comme prétexte le fait qu'il ne se conforme pas à notre mythe du pays.

Mais un jour nouveau est déjà là: plus d'un livre provenant de pays soi-disant homogènes a démontré qu'on peut aussi bien être à la fois d'un territoire et pouvoir témoigner d'un imaginaire autre. Il y a, par exemple, une incroyable production littéraire d'auteurs hébreux écrite dans un nombre illimité de langues qui chantent, tous à l'unisson ou en contrepoint, la beauté complexe de cette réalité. Dans ce cas, mais aussi dans combien d'autres, on réalise que ce n'est pas la langue qui cristallise la culture mais quelque chose d'autre.

La littérature de cette fin de siècle, totalement minée par les débats nationalistes, provoque foncièrement une remise en question de l'identité. À chaque page sont discutées, implicitement ou explicitement, les notions d'appartenance, de culture, de nation, de civilisation et de langue. C'est ainsi qu'une littérature intrinsèquement politique, idéologique et religieuse naît.

La littérature semble traverser cinq phases fondamentales: la phase régionale, provinciale, nationale, internationale et universaliste.

Chacune s'imbrique l'une dans l'autre, de la plus petite à la plus grande, qui, tout en «défendant» son idéologie particulière, prépare le chemin pour l'étape à venir: du formalisme (régionalisme), nous traversons le lyrisme (provin-

cialisme), le dogmatisme (nationalisme) et l'humanisme (internationalisme) pour aboutir à l'essentialisme (universalisme).

Que se soit en décrivant un jardin de fruits et de légumes ou un texte, le régionaliste parfait son territoire créateur en creusant une mine formelle d'où il tirera la richesse de l'avenir. Le poète régionaliste dit: «Il n'y a rien d'autre que ma pioche, ma terre, ma découverte.»

Apparaît ensuite comme le déclin d'un règne et le début de ce paradis qui pourtant ne vient pas, paradis où on pourra crier, détruire, se venger et se féliciter de posséder, malgré tout, un courage national inestimable. Nous réduisons notre culture à notre ville ou à notre langue, sans même imaginer qu'il soit possible de participer à notre culture ou à une tradition littéraire tout en travaillant dans une ville ou dans une langue étrangère. Le poète provincialiste dit: «Voici ma ville, voici mon vin, voici mon plaisir.»

Une ville peut-elle dignement être le foyer exclusif d'une culture? Une culture peut-elle réellement se limiter à une langue? Tout à coup l'esprit se souvient des noms d'une poignée d'écrivains travaillant dans une langue qui n'est ni la leur ni celle du pays où ils résident.

Aucun pays ne possède une langue qui lui soit collée de façon ontologique. La langue naît, lentement, avec une prise de conscience historique. Et l'euphorie qui en découle ne dure qu'un certain temps car, après cela, rapidement tout se métamorphose. Une langue peut-elle être moins qu'un réservoir d'une mémoire collective à partager? Peut-être n'est-elle pas autre chose qu'un simple câble de communication?

Le poète nationaliste dit: «Mon pays, ma langue, mon sang. Ici mon père est né, ici je suis né, ici naîtront mes enfants.»

Pour quelle culture, pour quelle ville, pour quel pays écrivent les écrivains? Dans quelle tradition littéraire s'inscrivent-ils? La littérature nationaliste produit, inévitablement, une littérature humaniste et internationale, non pas d'une manière directe, de cause à effet, mais par son inspiration même: toute nouvelle génération se détache de l'ancienne par son refus de l'égaliser, ce qui l'obligera à se créer un imaginaire renouvelé. Le poète international dit toujours: «Adieu pays, bonjour le monde.»

Depuis le début de ce siècle nous sommes dans la phase dogmatique (nationaliste) de la littérature. Il n'est pas question ici de critiquer ou de louer cette position. On arrive à constater ce fait simplement après avoir lu les livres écrits depuis soixante-dix ans. Nous reproduisons les rêves des romantiques du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous avons tous rêvé de la terre promise. Mais notre pays se distingue-t-il vraiment des autres? Nous regardons la même terre, vers le même soleil qui, de lieu en lieu, changent parfois de couleur, mais qui à la fin restent essentiellement les mêmes.

Mais à cause d'une forte dose d'orgueil, nous sommes plus d'un à croire détenir la clé de la sagesse. Nous nous réjouissons, d'une manière ou d'une autre, d'être les enfants de la Vieille Dame Vérité.

Et les artistes de l'Occident, surtout, sont vite à réclamer la grâce de pouvoir participer à la fabrication d'un «universalisme» prochain. Nous réduisons les horizons du monde à notre perspective unique. Encore hier, à la télévision, un «professeur de littérature américain» vantait les mérites de

la Tradition anglophone des États-Unis, encourageant tous les créateurs «immigrants» de son pays à s'y conformer.

Comment souscrire à ce sectarisme rationaliste? N'est-il pas possible d'imaginer les États-Unis de demain hispanophones ou sinophones, et un Canada germanophone ou italoophone?

Il s'agit de prévoir l'impossible, car l'existence signifie que tout est toujours possible.

Dans son livre *Penser l'Europe*, Edgar Morin suggère que, si l'identité ne peut être que seule une composante dans une poly-identité, alors nous devons transformer «en complexités ce qui est contradiction». Selon lui, l'Europe d'après 1992 devrait désormais être perçue comme une *unitas multiplex*.

Faudrait-il appliquer ce concept morinien à notre contexte national? Plus que jamais nous devons analyser notre situation culturelle de sorte que nos contradictions ne soient plus subies comme des impasses guerrières mais comme des thèses et des antithèses nous conduisant inmanquablement à des synthèses fraîches et complexes.

Évidemment nous sommes tentés, comme certains, de sombrer dans une analyse étroitement politique de notre contexte culturel mais il s'agit plutôt de trouver des moyens inédits d'inclure au lieu d'exclure nos différences dans des «unités complexes», sans espérer les assimiler ou les «transcender» un jour dans un monstre hybride nommé melting pot. La solution n'est pas de détruire les ghettos mais de les relier les uns aux autres dans une fédération pacifiste et démocratique.

L'Italie du XIII<sup>e</sup> siècle avait réussi à unifier les multiples cultures qui composaient sa réalité géo-politique assez

abstraite en les respectant entièrement. La coexistence de cultures diverses n'était pas facile mais, tout de même, un poète de l'envergure de Dante a su voir à travers ces différences un lien inattendu et pour le moins indésirable aux yeux de plusieurs dirigeants politiques de l'époque. Le pays et sa langue se sont formés à même ses différences et non pas ses similarités.

Dans les années à venir, notre pays sera davantage renforcé par la présence active de littératures étrangères. Celles-ci vont nécessairement obliger les deux cultures, pour l'instant, dominantes chez nous à changer de visées culturelles. Ni notre pays ni notre littérature ne pourront être unifiés tant qu'ils se cantonneront dans la belliqueuse idée du bilinguisme, ni dans celle, non moins belligérante, d'un pays unilingue. Notre culture franchira le seuil du XXI<sup>e</sup> siècle lorsque nous accepterons une troisième voie qui aura la force synthétique de ramener à elle les chemins qui divergent.

Le poète de l'avenir forgera cette troisième voie, envers et contre tous, car là réside notre seul espoir essentiel et universel.

## UN POÈTE ESPAGNOL AU QUÉBEC

Manuel Betanzos Santos

Je suis arrivé au Québec un jour de novembre de l'année 1959 avec des bouquins dans ma valise et d'autres dans les poches de mon manteau. Dès la descente d'avion, je pris conscience de la neige qui tombait. Elle tombait du ciel comme moi, je la voyais, de mes yeux écarquillés, pour la première fois de ma vie. J'y vis un bon augure: on m'a dit durant le parcours de Dorval à l'Île Bizard que c'était la première vraie neige de l'hiver. En même temps je commençais à observer de petites maisons espacées le long de la route, j'en fus surpris, car je m'attendais à une ville...

Né en Galice aux lentes pluies et grandi dans la sécheresse des Îles Canaries, une même question me vint de maintes personnes aimables sur la différence de climat, et l'idée m'est venue de compter les années en hivers. Cela a commencé à prendre forme quand je me suis aperçu des dangers d'une route glacée. Je me disais aussi que l'usage des «claques» occupait une moitié de vie. J'avais laissé en Espagne un recueil de poèmes d'amour intitulé *Par l'argile de*

*ton silence...* J'étais sans économies, sans avenir défini, mais j'avais beaucoup de cœur et d'esprit...

Et c'est ainsi qu'a commencé mon autre parcours: celui de mes pas de créateur sur la neige du Québec comme dans un mariage sous-entendu.

Mes relations avec les poètes de Montréal datent des années 60 lorsque j'ai été invité à lire un poème intitulé *Saludo a la Humanidad* à l'occasion de la «Conférence Hémisphérique» d'appel à la paix au Viêt-Nam, à Longueuil durant une journée de contestation et de chants. Mais avant cela, bien avant, j'avais eu des contacts avec des poètes comme Claude Péloquin, Paul Chamberland et Roland Giguère<sup>1</sup>. C'est grâce à eux que j'ai pu connaître d'autres poètes du Québec et présenter un choix de leurs œuvres en traduction espagnole dans la «Revue Planétaire de Poésie» *Cormorán et Delfín* publiée en Argentine<sup>2</sup>.

Ah les années 60! Depuis cette brillante décennie, foisonnante de contacts artistiques, les temps ont changé. Qu'importe, j'étais actif. Je me promenais dans les bistros du Centre-Ville (lieux de rencontre des poètes en ce temps-là) sans savoir que j'étais en train de signer mon renvoi de l'Université McGill où j'enseignais de façon «libérale»<sup>3</sup>. Je savais, dans mon for intérieur, que je devais choisir entre la vie académique et la vie de créateur. Des facteurs inattendus sont venus accélérer le processus. Peu après, quelques poètes sont venus à mon aide pour me relever le moral et m'encourager à persister dans l'expression lyrique — comme je l'ai toujours fait malgré quelques parenthèses<sup>4</sup>.

Les années 70 sont arrivées. J'ai détesté les années 70, mais ironiquement elles furent pour moi les années les plus créatrices, et je connus des satisfactions littéraires: des prix et

des publications à l'extérieur, en Amérique latine et au Canada anglais<sup>5</sup>. Par contre, les amis et poètes québécois avaient disparu des bistros et je me suis réfugié dans une cave de la rue Brillon, occupé à écrire tous les jours et, au passage, à apprendre les origines des familles québécoises de vieille souche. C'est de là que mon bouquin *Poèmes de l'oiseau* est sorti pour être publié à Barcelone ainsi qu'un conte pour un journal de la Colombie intitulé *Le surveillant d'âmes* et un écrit en prose poétique *Papillon en vol*, gagnant d'un prix au Mexique. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je ne voulais pas périr si facilement dans le désert des rues vidées et en l'absence des artistes, cachés ou craintifs après le mois d'octobre... Je me suis donné à la création à temps complet.

Cette introduction ne rendra pas justice à mon esprit de poésie si j'oublie de dire que je suis parti un jour de Sherbrooke, où j'enseignais l'espagnol en 1961, en compagnie d'un de mes élèves nommé Pierre Bélanger, espérant rencontrer dans l'aventure une Rina Lasnier ou un Félix Leclerc. L'idée tenait à nos sentiments de jeunesse et à notre soif de l'inconnu. Ainsi nous sommes partis de cette paisible ville, mais en arrivant à Québec on nous apprit que les portes de l'Île d'Orléans étaient fermées à une visite aussi particulière. Depuis ce jour-là quelque chose m'est resté dans la tête: une guitare, le Japon, un chant et une patience, comme orientation de mon sens poétique.

Par ailleurs, j'ai rencontré Gilles Vigneault à l'Université Laval durant l'été. Il était mon professeur de symbolisme français, les matins, et il chantait, les soirs, à la Porte Saint-Jean dans ses débuts de chansonnier. Il avait publié un recueil de contes intitulé *Contes sur la pointe des pieds* qu'il m'a autographié. Certains après-midis, nous nous sommes

rencontrés dans un petit Café italien pour prendre des cafés-expresso. Un beau jour ensoleillé, Gilles m'a montré des photos de ses mains en me disant: «Un jour mes mains seront connues et je serai fameux».

Mais ce n'est pas le moment de raconter des anecdotes vécues avec des poètes pendant mes presque trente ans de vie canadienne et d'expérience québécoise. Me voici, comme pour une ébauche d'écrit autobiographique, probablement destiné aux années 2000, en train de vous en avancer quelques-unes sans m'en rendre compte. Peut-être que ces lignes d'aujourd'hui me serviront de guide un jour.

Comme la curiosité est à l'origine de la connaissance, je me suis livré à la lecture de romans ou d'ouvrages comme *La Belle Bête*, *Les demi-civilisés*, *La Taverne Mont-Royal* ou *Les insolences du Frère Untel* (toutes œuvres qui venaient de paraître) afin de mieux connaître la pensée du pays. Heureusement, que je suis aussi tombé sur les noms et les œuvres de Saint-Denys-Garneau, d'Anne Hébert ou d'Émile Nelligan, dont *Le Vaisseau d'Or* a été traduit en espagnol pour un article sur la poésie canadienne dans le cadre d'une sorte d'anthologie de la Poésie Universelle<sup>6</sup>. À cette époque, mon ignorance était une force qui me poussait sur une voie: celle du désir, l'enthousiasme de rencontrer tous poètes et artistes de n'importe quelle race, pays ou idéologie. Comme la poésie ne connaît pas de frontières, les espaces étaient largement ouverts à l'aventure, ce qui m'offrait un salut spirituel. Il me manquait une vision de la réalité et mon désir d'approfondir la nature humaine m'enrichissait sinon matériellement, du moins avec le temps, spirituellement. C'était le temps où l'on était encore plein d'un sens de la communication et du respect de la création artistique.

Aujourd'hui c'est différent. Ce n'est pas sans une certaine nostalgie que je me remémore les années 60 parce qu'elles favorisaient l'entente désintéressée. C'étaient des années d'harmonie quand un Robert Charlebois me disait; «Je vais plus rapidement que toi» en remontant les escaliers de «Casa Pedro», alors que je les descendais lentement au même endroit en lui répondant: «C'est vrai, mais je suis poète». C'étaient des années de compréhension quand les sculpteurs comme Peter Gnass ou le peintre Mario Gross me donnaient des échantillons de leur art pour ma petite revue poétique *Boreal* — poésie espagnole au Canada — qui servait de lieu de communication entre les poètes de continents différents.

En ce temps-là, je le répète, c'étaient des années de communication et pas de dispersion comme on en vit aujourd'hui<sup>7</sup>, alors qu'il est difficile de rencontrer les poètes à un même endroit et de se parler de choses poétiques. On dirait qu'à l'heure actuelle il y a une peur étrange ou un égoïsme particulier comme si les objectifs de chaque poète, spécialement chez les jeunes, étaient les bourses officielles ou leurs publications chez un ami éditeur. De temps en temps, c'est vrai, on voit des visages, des figures plus rétrécies, dans des festivals ou dans des récitals avec un bonjour ici, un poème là. L'avenir ne peut pas s'enrichir du silence des poètes dans une société turbulente et en détresse.

L'apparition des années 80 ouvre une période de consommation atroce avec la vidéo et l'ordinateur, le «rock» et, en plus, le satanisme sous forme de drogue, de sexe et de violence. Les hippies et les yippies ont été remplacés par les yuppies et les grands prêtres de la consommation qui dessinent la marque rouge de notre destin. Et puis, les années 60 ne reviendront pas à nos fenêtres comme les hirondelles du

poète espagnol A.G. Bécquer, en attendant des temps meilleurs. Le temps passe et ne pardonne pas, selon un dicton de la Renaissance. C'est facile à comprendre quand les «leaders» de la jeunesse idéaliste ont abandonné celle-ci en entreprenant des carrières dans les affaires et la vie bourgeoise et en adoptant un chien comme mascotte. Il ne faut pas oublier si vite et nous sommes dans les années 80. Il faut rester fidèle à son passé pour se réformer, pour se rendre compte de son histoire.

Le présent n'est quand même pas la mort à Montréal avec tous ses créateurs. Seuls «les autres» sont en train de périr si on ne leur donne pas un coup de main. Oublions le proverbe latin qui dit que «les meilleurs sont partis et la cité est restée seule». Non, évitons cela. Le futur a encore des choses à dire. Enthousiasmons la jeunesse pour la littérature et l'histoire pour qu'elle comprenne notre pensée et nos origines. Et que les écrivains immigrés aient l'espoir de créer dans ce *terroir* qui se lève au soleil d'été et se couche sous les neiges d'hiver. La dernière page de l'histoire n'est pas encore écrite, ni terminée.

Moi, amoureux du passé, je n'ai pas voulu écrire un texte trop autobiographique. Cependant, j'étais invité à raconter quelques souvenirs pour les *Écrits du Canada Français* et il m'est revenu à l'esprit que j'avais écrit directement en français un recueil de poèmes durant les années 70 quand je vivais près de la Villa Maria. Je présente donc quelques poèmes tirés de mes impressions ou sentiments lorsque je me promenais par les rues de Notre-Dame-de-Grâce. Ce manuscrit s'intitule *Entre la rose et la neige*. À ces poèmes j'en ajoute d'autres publiés en France et en Belgique, traduits par des poètes comme Henri de Lescoët et Albert Chantraine respectivement.

---

## POÈMES

### À L'EST DE MONTRÉAL

À l'est de Montréal  
Cherchant la Place Greek  
hier  
dans le Bas de St-Laurent

Je marchais.

Près des coins obscurs  
des poissons noirs et enchevêtrés  
derrière les vitres poussiéreuses  
d'un marché

Je marchais.

Lorsqu'un homme m'accosta et  
me demanda fermement  
si je comprenais son langage

Je dis, oui  
et poursuivis mon chemin.

Il avait tristesse dans ses yeux  
de la suspicion  
ses mains dans les poches  
de son manteau bleu trop grand.

Il m'arrêta encore et me demanda  
si j'avais quelque change,  
pour une tasse de café.

Je lui prêtais un «quarter»  
et lui dis que je reviendrais  
l'an prochain et  
peut-être moi  
je serai aussi cassé.

Mais il ne comprit pas  
et il repartit.

Je continuai aussi mon chemin  
vers le bas de St-Laurent  
marchant à l'est de Montréal  
cherchant la Place Greek  
dont je croyais me souvenir  
de même que les lumières  
tremblotantes, jaune et rouge,  
sur les murs, les fenêtres et les portes  
d'une taverne solitaire.

## PAR LA CÔTE SAINT-ANTOINE

C'était une nuit de neige mouillante. Il faisait bon se promener dans cet espace éveillé de la rue tant de fois parcourue. Regardant vers le haut, le tournant d'air remplissait mes yeux de papillons circulaires à la lumière blanche. C'était un merveilleux cadeau d'un ciel cachant sa dernière neige d'hiver. Pour élargir la splendeur de ce spectacle du nord, je raccourcissais mes pas. Alors une sensation de repos envahissait la fièvre de mes tempes, une anxiété de vie dans le souvenir d'un instant réfléchi.

La rue commençait à se dessiner d'un tapis léger comme pour une procession jamais marchée, ciselée par les mains d'un sculpteur puissant.

Au lendemain il ne restait pas un seul trait du visiteur nocturne. Non plus à mes yeux il avait été une trompeuse illusion. Le ciel avait ouvert son manteau et il s'est laissé teindre d'un bleu plus prometteur, annonçant l'arrivée héroïque de son soleil.

\* \* \*

Mon cœur est rempli de neiges. Et je marche dans cette solitude de jours, dans cette arrivée de nuits. Je suis un citoyen de l'arbre, un pauvre payeur de taxes de la ville qui repose sa virginité rose. Une entente prometteuse s'approche de moi entre la pierre du chemin et l'air qu'on respire. Je ne suis là pour rien. On m'appelle de loin et je marche...

Aujourd'hui le chemin de la Côte Saint-Antoine est solitaire de neiges. Ce n'est pas l'hiver. La laideur de phares des autos qui s'enviennent me font baisser les yeux sur le

trottoir. Les alentours froids montrent leur présence de paisible regard. Ils sont là à peine retirés des jours blancs lorsque je marchais lentement, repassant l'histoire de mon cœur.

Mon cœur est rempli de neiges et je marche par les sentiers promis d'un amour étrange.

Extrait de *Entre la rose et la neige*

## NOTES

1. En 1968 j'ai rendu visite à Roland Giguère pour lui demander des poèmes que je voulais traduire en espagnol. Dans l'ambiance artistique de sa demeure, notre conversation amicale porta sur la poésie et eut comme résultat une aimable collaboration. En outre, Roland Giguère m'a dessiné la fleur métallique qui figure sur l'affiche de mon poème *Saludo a la Humanidad*.
2. En 1969 une première sélection de 12 poètes canadiens a paru en Argentine dans la Revue Interplanétaire de Poésie *Cormorán y Delfín*. Parmi les poètes traduits se trouvent Roland Giguère, Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe et Louis Dudek. Un silence est survenu après. Une trentaine de poètes ont été traduits pour constituer une anthologie qui fut publiée au Mexique quelques années plus tard.
3. Comme la géographie se fait à pied, la poésie s'écrit assis et en mouvement. J'avais commencé à publier des poèmes et des articles littéraires durant mes huit ans d'enseignement à l'Université McGill. En 1969 je me suis opposé à l'administration pour des raisons diverses. J'étais sans pouvoir aucun mais poussé par un certain idéalisme.
4. C'est en 1970 que les poètes Louis Dudek et Ron Everson m'ont invité à m'associer à la Ligue des Poètes canadiens. J'ai accepté et j'ai siégé à l'exécutif de la Ligue comme représentant de la région de Québec pendant les années 70-72.
5. Grâce à mes relations et publications, je fus invité à produire et présenter mes poèmes dans les anthologies canadiennes de l'époque, à Vancouver et Toronto. Ainsi je me suis trouvé dans l'anthologie de Colombo *Poets of Canada*. On me décernait des diplômes de partout — Argentine, Venezuela, Pérou, Portugal, Italie... pour ma modeste œuvre poétique qui fut couronnée en 1976 par une médaille d'or au Mexique que j'ai reçue en personne. En même temps, je continuais à publier des poèmes d'auteurs québécois dans des revues en Espagne ainsi qu'à New York.
6. Carmen Conde, la première femme écrivain espagnole à entrer à l'Académie espagnole, m'a invité à présenter un article sur la poésie

du Canada pour la *Revista de la Universidad Complutense* de Madrid (1972), dans laquelle figuraient également divers autres pays.

7. Récemment le poète Michael Harris a écrit dans la *Gazette de Montréal* à propos de la dispersion des poètes et le rêve d'exil dans une île déserte. Je suis d'accord avec lui. C'est une idée qui me tracasse depuis longtemps. Les poètes ne se rencontrent plus qu'à l'occasion d'un récital, ou lorsqu'ils sont publiés dans une revue. Je dois reconnaître ici le rôle que Ray Filip a joué avec son ouverture d'esprit pour lancer la poésie orale, ainsi que la publication de *Zymergy*, par Sonja A. Skarstedt et celle de la *New Canadian Review* par Lino Leitao. Cela vient d'arriver en 1988, et je me demande ce qui pourra arriver dans les années 2000.

## ITINÉRAIRE DE RECONNAISSANCE: GLORIA ESCOMEL ET GEORGETTE GAUCHER ROSENBERGER

Lise Harou

*Je suis revenue au Québec parce que j'y avais trouvé une certaine ambiance. Tout contraste de climat mis à part, il y a une affabilité, une gentillesse, un accueil qu'on trouve ici comme en Uruguay, plus qu'ailleurs. Il y a aussi cette notion de vastitude de l'Amérique, qui est commune du Nord au Sud: l'impression que l'on a beaucoup de place pour soi. Il n'y a pas de ciel bas comme à Paris. Ici le ciel semble illimité; en Uruguay aussi.*

(Propos recueillis par Suzanne Giguère pour Radio-Canada)

Dans l'éblouissante distance, qui nous sépare les uns des autres, se dresse parfois quelque figure familière. L'incompréhension s'efface mystérieusement devant l'ébauche d'un regard commun qui invalide toutes les frontières. Aucune restriction, aucun territoire délimité ne subsistent quand ce qui est découvert et montré apparaît dans sa splendeur, se révèle être de souche connue, commune.

Ce que Gloria Escomel et Georgette Gaucher Rosenberger nous donnent à lire nous prend par surprise. Comment se fait-il que l'autre nous devance et nous touche d'aussi près alors que tout pourrait concourir à l'ignorance mutuelle?

L'étonnement nous saisit à mesure que nous avançons, dans l'univers de ces deux femmes qui s'articule autour des mêmes nostalgies: la mer et le sable laissés derrière elles, des rêves de justice et de pérennité, auxquels il faut parfois renoncer. Comment des langages individuels peuvent-ils traduire aussi clairement ce qui peuple le cheminement obscur des uns et des autres? Cette problématique de l'universel nourrit l'espoir d'un véritable accueil, d'un réel partage des acquis collectifs. La mosaïque qui résulte de la vague d'immigration, à laquelle assiste actuellement une population québécoise forte de son identité, se révèle porteuse d'une fraternité qui justifie toutes les communions.

Gloria Escomel et Georgette Gaucher nous poussent vers le constat d'une vraie communauté de pensée: le corps vit et souffre de la même manière ici et ailleurs. La vie passe et s'imprègne ici et là, inévitablement, saisissante au plus haut point pour qui en est investi. Au-delà des spécificités observables, une respiration s'établit entre vie et mort et contraint indistinctement à la survie. Personne n'y échappe. Dans le spasme de cette nécessité, nous appréhendons l'univers avec les seuls moyens que la nature et la culture ont mis à notre disposition. En cela pourvus ou démunis selon les circonstances, nous sommes nécessairement sensibles au tableau de cette danse tragique au-dessus de l'abîme à laquelle nous sommes tôt ou tard conduits sans autre issue possible, à la merci de notre pouvoir en même temps dérisoire et grandiose.

Dessin de ma vie, retable où de curieuses et mystérieuses scènes sculptées par tant de jours font naître dans mon regard un sourire incrédule.

(G.G.R., *Océan, reprends-moi!*, p. 153)

L'incrédulité de Georgette Gaucher est aussi la nôtre.

Peut-on parler d'intégration de ce qui vient d'ailleurs à la culture québécoise? Il serait sans doute plus juste de parler de participation à la vie culturelle, car il s'agit d'apports et d'emprunts, d'échanges et de retours, de reflets et de contrastes, d'ouvertures sur le mystère omniprésent. Peu importe de qui sont les mots qui nous accompagnent, pourvu qu'il y ait cette musique étonnante qui nous rappelle que nous ne sommes pas complètement seuls, pas plus dans le désert que dans le tumulte des villes. Qui nous rappelle aussi que partout autour du sang court et circule dans les veines du vivant. Nous sommes à tout le moins en possession de cette certitude absolue.

La vie fond en mes veines et ruisselle en mon sang,  
comme ivresse filante, éclat rouge béant  
qui me mène à la mort dans la fascination  
de déchiffrer enfin l'énigme d'un grimoire  
dont les signes trahissent un mystère dément.  
(G.E., *Ferveurs*, p. 12)

L'universalité des thèmes abordés favorise les convergences culturelles. C'est le cas de ces deux œuvres. Aussi bien Gloria Escomel que Georgette Gaucher Rosenberger nous font part de préoccupations qui sont inhérentes à la condition humaine, tout en recréant un univers de référence directement hérité des lieux qui ont marqué leur histoire.

Gloria Escomel naît en 1941 à Montevideo alors que Georgette Gaucher, née en Bretagne en 1910, s'y trouve déjà, mariée à un Hongrois. Montevideo sera non seulement le lieu de rencontre de ces deux femmes passionnées de littérature,

mais aussi la toile de fond de leur œuvre respective. Pour situer ces œuvres dans le temps, plaçons quelques repères:

*Océan, reprends-moi!*, de Georgette Gaucher, contient les poèmes de toute une vie (1935-1987). Les plus saisissants à mon avis ont été écrits pendant les années qui ont immédiatement précédé sa mort, survenue en janvier 1987. Elle n'était revenue s'installer en France qu'en 1985 et avait eu le temps de venir séjourner brièvement à Montréal. C'est Gloria Escomel qui se chargera de mettre en forme, d'illustrer et de soumettre aux éditions Trois, qui le publieront, ce recueil de poèmes, dont la plupart étaient restés inédits. Le philosophe Benjamin Fondane, ami de Georgette Gaucher, avait cependant fait parvenir aux revues *Cahiers du Sud*, *Les Volontaires*, *Fontaine* et *Esprit* quelques poèmes qui avaient été publiés entre 1939 et 1945. Georgette Gaucher avait toujours refusé d'être éditée, ne montrant d'ailleurs ses poèmes qu'à de rares amis. Sur l'insistance de Gloria Escomel, elle avait concédé: «Lorsque je ne serai plus là, tu feras ce que tu voudras...» Il s'agit donc effectivement d'une œuvre posthume qui a été préfacée par Marie-Claire Blais, dont elle lisait les romans à Montevideo, et qu'elle a fini par connaître personnellement à Paris et à Montréal.

Quant à Gloria Escomel, après trente ans d'écriture, elle vient de publier un premier roman: *Fruit de la passion*, aux éditions Trois, en 1988. Une pièce de théâtre paraît également aux éditions Trois, au printemps 1989: *Tu en parleras... et après?* Cette pièce a été diffusée à Radio-Canada et ensuite par la Radio Suisse Romande en 1981, par la Japan Broadcasting Corporation en 1982, par la Norsk Rikskringkasting (Norvège) en 1984 et par Radio Beograd (Yougoslavie) en 1988, après avoir obtenu en 1980 le Prix des

radios européennes. Quatre autres pièces ont aussi été diffusées sur les ondes de Radio-Canada. En 1971 et 1973, Gloria Escomel avait aussi publié deux recueils de poèmes aux Éditions Saint-Germain-des Prés: *Ferveurs* et *Exorcisme du rêve*.

Ses textes sont aussi étonnants qu'éclectiques. Parallèlement à une écriture très marquée par un réel fugace, tout en reflets, miroitements, réfractions, luminosités et presque toujours aux frontières du réel, elle produit par ailleurs une quantité de textes et d'articles qui pourraient être rattachés à une littérature «de combat». Gloria Escomel est aussi journaliste et enseigne, entre autres, la littérature fantastique à l'université, réconciliant ainsi les deux pôles de son œuvre. Les textes de combat sont pour la plupart reliés à ses activités journalistiques ou alors destinés au théâtre. Sa pièce *Tu en parleras... et après?* porte avant tout sur la torture qui sévit dans de trop nombreux pays. Elle traite aussi de la mauvaise conscience qu'une telle situation engendre chez des écrivains qui, dans leur pays d'élection, sont à l'abri de telles pratiques sans être pour autant assurés des retombées concrètes des dénonciations qui s'imposent. Le contact avec la vie sociale et politique est très étroit, par rapport aux écrits «d'évasion», qui témoignent plutôt de préoccupations esthétiques et métaphysiques et résultent d'une contemplation presque permanente de la nature (minéraux, sable, roc, mer, etc.). Les références à la nature constituent pour la plupart un rappel constant du pays natal. Il s'agit de récurrences significatives qui ne sont jamais dépourvues d'une certaine sensualité.

La dimension fantastique correspond à une passion longtemps entretenue qui permet par ailleurs d'exprimer une très grande vitalité et de prendre un certaine distance par rapport à une réalité alternativement exaltante ou affligeante.

Dans l'entrevue qu'elle a accordée à Suzanne Giguère pour Radio-Canada, (émission d'une heure pour *Les belles heures*), Gloria Escomel le reconnaît volontiers: «Si je me passionne pour le fantastique, c'est parce qu'il décuple nos possibilités, nos rêves, recule nos limites, tisse d'autres vies. La tentation du fantastique c'est peut-être cela: forcer les portes de l'impossible, aller plus loin que le réel.» Juste compensation, sans doute, de l'impuissance collective en face de l'injustice qui pèse sur l'univers. Sa prédilection pour le fantastique et le symbolique, ainsi que sa prédisposition au dépassement de la personne, représentent autant de victoires sur les barrières de toute sorte et tracent les grands axes de son écriture.

Par sa vitalité et sa révolte vis-à-vis de l'injustice, Gloria Escomel recoupe la thématique de Georgette Gaucher Rosenberger. Alors que l'une vit aussi intensément que possible jusque dans l'approche de la mort, l'autre, de trente ans plus jeune, se laisse dévorer par les passions, avide de vivre jusqu'au désespoir, rare mais intense, jusqu'à la dispersion, constante mais consciente. Ce passage, extrait de *Fruit de la passion*, témoigne de cette soif de vivre exceptionnelle.

L'horreur d'être enfermée dans cette conscience, la mienne. De ne pouvoir, par aucun moyen, m'en évader. Me ruant dans l'action, je me dispersais en mille causes, me répandais autour de moi autant que possible, en mille aventures, mais, quoi que je fasse, c'était toujours l'une des moi que je retrouvais, l'une ou l'autre, certes, multiples, mais moi, toujours moi, moi, jusqu'à la nausée, moi à travers tous ces reflets de miroir dans le labyrinthe, moi et mes désordres, mes

accumulations, mes manques, mes «trop», moi jusqu'à l'exaspération, à travers tous mes excès, de travail, d'activités, de flirts, de passions, de curiosités, de vies menées de front.

Je n'en pouvais plus. J'en aurais sangloté de désespoir, me serais anéantie dans un silence opaque et vide sans fond — je ne pouvais pas, toujours quelque chose venait m'en extraire, me ramener aux autres, un appel au secours, une responsabilité, un regain d'espoir amoureux. J'aurais voulu mourir — mais je redoute toujours que dans la mort on risque d'exister encore, dans un chaos primordial, encore plus complexe et abyssal que celui du monde des vivants, je redoute, oui, que n'ayant pu décanter mon esprit de mon vivant, vivre tous mes désirs, j'en reste pleine durant la mort, et je fais souvent ce cauchemar affreux où ma mémoire multiforme, polymorphe, monstrueuse et grouillante se retrouve encore vivante et active, emprisonnée dans un cadavre immobile et pourrissant au fond d'une tombe. Vivante, les impasses, au moins, entretiennent l'espoir. Celui de la passion, qui donne sens à la vie.

(G.E., *Fruit de la passion*, p. 35-36)

L'élève, jusqu'au dernier moment, aura suscité l'enthousiasme de celle qui l'avait initiée à la littérature. Professeur au Lycée Français de Montevideo, Georgette Gaucher Rosenberger avait fait naître chez son élève, qui ne voulait être qu'Uruguayenne, un véritable intérêt pour la langue et la littérature françaises. Gloria Escomel le lui rendra bien par la suite puisqu'une fois établie à Montréal, elle lui fera connaître

la littérature québécoise par l'intermédiaire de l'Alliance française de Montevideo. Georgette Gaucher était curieuse de connaître les motifs de l'intégration de Gloria Escomel à la société québécoise. Les remarques que cette curiosité faisait surgir portaient notamment sur des comparaisons avec certains pays d'Amérique du Sud, comme l'Uruguay et l'Argentine. Après un échange de livres et de correspondance, qui aura duré une vingtaine d'années, Georgette Gaucher aura ainsi l'occasion de se familiariser avec la littérature d'ici et même, par la suite, de rencontrer plusieurs auteurs en 1985. Certaines, comme Marie-Claire Blais et Anne-Marie Alonzo (qui publiera ses poèmes), reconnaîtront par la suite son talent et la qualité de son propos. Pendant cette période, Gloria Escomel envoyait à Georgette Gaucher des photos du Québec que cette dernière commentait par écrit. Il en est résulté des poèmes qui font aujourd'hui partie d'*Océan, reprends-moi!* L'un d'entre eux s'intitule «Oiseau mort».

Je voudrais savoir chanter la perfection de l'oiseau mort offert au ciel sur les cailloux de la Gaspésie. De quel sel, de quelle lumière, de quel millénaire creuset a coulé son repos?

L'oiseau d'argent répond à ta quête de la beauté.

Tant de forces, tant de vie, tant de soleil bu, de cris défiant le vent pour un instant de silencieuse perfection: la mort.

C'est tout cela qu'il a fallu, tant de travail, tant de désirs, tant de luttes, tant de plaisirs et tant d'amour pour ciseler, pour «frapper» le repos sur un rivage où tu passais.

(G.G.R., *Océan, reprends-moi!*, p. 118)

La nature est chère à Georgette Gaucher. C'est aussi l'un des thèmes qu'elle aura partagés avec Gloria Escomel, si ce n'est que chez cette dernière l'obsession de la mort est moins présente. Toujours à partir d'une photo, pendant la même période, Georgette Gaucher écrira encore, dans un poème intitulé «La stèle»:

J'ai un nœud dans la gorge: la vie, la mort, la beauté,  
 les messages me submergent — je chavire —  
 Je me sens perméable au delà de ce qui peut être dit  
 C'est de tout l'inexprimé que sera faite ma mort  
 Le reste ne sera qu'apparence.  
 (*Ibidem*, p. 126)

Et ailleurs:

Perdus mes yeux d'avoir tant regardé la vie passer.  
 (*Ibidem*, p. 140)

Chez elle, la nature et la mort sont étroitement liées. Le sentiment amoureux se greffe sur ces valeurs absolues; empreint de gravité, il lui dicte ces vers bouleversants:

Éternité. É-ter-ni-té  
 Mots avec ses quatre vrilles qui s'enfoncent en moi,  
 différemment suivant les jours.  
 L'éternité c'est ton pas, ton regard, ton geste  
 Tout cela, seulement cela.  
 (*Ibidem*, p. 130)

Tout concourt à l'universel chez Georgette Gaucher, depuis le touchant constat du besoin de l'autre, qui survit au déclin, jusqu'à la célébration nostalgique de l'éphémère.

À l'orée de ma mort l'ombre fraîche de ton visage  
J'ai toujours eu froid quand tu n'étais pas là.  
(*Ibidem*, p.163)

Souvent pourtant, l'expression est joyeuse, chaleureuse, colorée.

Bonheurs qu'il faut préserver de l'oubli:  
Dans la concavité du petit port  
s'embrasent les couleurs du soleil couchant.  
Havre des souvenirs fragiles et précieux  
comme les taches d'ombres de nuages sur la garance  
de l'eau...  
(*Idem*)

Pour la fête du jour qui vient, solitaire,  
Mon cheval au poitrail fleuri de neige  
se cabre dans une aurore de huppés d'oiseau...  
(*Ibidem*, p. 92)

Mais le sentiment de solitude grandit à mesure qu'elle  
s'approche de l'ultime destinée.

Ma vision s'affine dans la solitude devant le ciel qui  
m'est quotidiennement offert  
et l'horizon se confond avec l'attente.  
(*Ibidem*, p. 157)

Poussière d'étoile je suis  
Équilibre d'étoile entre l'envol et la chute.  
Soleil condamné  
Soleils condamnés  
étoiles mortes dont les cendres nous constituent

et nous font danser dans notre barque morte.

(*Ibidem*, p. 161)

L'amour et la mort se confondent dans le mystère,  
l'indicible mystère.

Je sais la circulation et la demeure des ombres. Je sais  
pourquoi la forme des nuages, pourquoi l'alternance  
de la mémoire et de l'oubli. Je ne sais pas pourquoi  
ma passion pour toi, ni mon silence.

(*Ibidem*, p. 146)

La Passion inscrite dans le temps: c'est l'amour  
D'une certaine manière nous ne pouvons nous quitter.  
Branches, mais là, les mêmes racines.

[...]

Je n'ai plus rien à te donner  
Si ce n'est ma mort.  
Retrouve le chant de notre vie  
don de la formule qui nous a créés

[...]

Sur la neige déjà tombée  
la neige tombe  
Je ne me reposerai jamais de toi, mon amour.

(*Ibidem*, p. 152)

*Océan, reprends-moi!* est aussi le théâtre d'une certaine révolte que le plaisir n'efface pas tout à fait et réciproquement. L'alternance des cris d'extase, véritables hymnes à la joie, et des cris d'horreur face à certains événements atroces — le génocide des Juifs, l'invasion de l'Albanie, la guerre d'Espagne — est frappante dans ses poèmes des années 30 et

40, où s'exprime aussi la révolte contre des «croyants» qui n'agissent pas conformément aux principes de leur religion, quand ce n'est pas la révolte contre la religion elle-même:

Christ mort sur ta croix  
avec tes chairs pendantes  
je te trouvais si pâle  
que mon regard d'enfant se posait sur toi  
et je trouvais étrange  
que ceux qui te portaient  
et qui devaient t'aimer, donc  
ne fussent pas, à ton image,  
muets et pâles [...]  
À côté de la tienne  
leur élèvera-t-on des croix?  
mais auront-ils encore leurs bras  
pour qu'on les étende  
et leurs mains pour qu'on puisse les clouer?  
(G.G.R., *Guerre d'Espagne, ibidem*, p. 64-65)

J'ai vu les paupières du Christ se soulever  
et son regard chercher ceux qu'on massacre  
— Que font-ils donc là, les tueurs, à ses pieds?  
Les marchands sont toujours dans le temple!  
Il a donné *sa* chair, *son* sang  
Les fidèles! Les fidèles qui viennent  
partager ses souffrances  
en lui offrant la chair et le sang des autres.  
(G.G.R., *Vendredi saint 1939, Albanie, ibidem*, p. 72)

Et toi, Dieu des chrétiens,  
dieu froid et sans pitié,

tu mettras en vain aux enchères  
 les miracles, la grâce qu'aujourd'hui on va te quémander.  
 (*Ibidem*, p. 25)

*Joie et rire* reviennent souvent sous la plume de Georgette Gaucher, à l'appui du plaisir qui la trouve offerte.

Tu peux t'étendre  
 et coucher les herbes de mes désirs  
 mes désirs, comme un tablier vivant de nids d'oiseaux  
 (*Ibidem*, p.82)

Quand je serai restée longtemps sur tes deux mains  
 ouvertes  
 et que le plaisir m'aura endormie,  
 lance-moi dans le vent.  
 (*Ibidem*, p. 102)

La parole de Georgette Gaucher ne mourra pas, grâce à ce recueil à travers lequel sa pensée généreuse et son regard attentif nous sont donnés.

Depuis cet Uruguay des années 40, dont l'évolution est influencée par les libres-penseurs, mais qui est en majorité catholique, nous sont livrés des messages contre la violence, l'injustice, l'hypocrisie sociale, qui sont encore d'actualité aujourd'hui. Déjà hantée dans son enfance par le problème du mal, elle défend toutes les libertés, toutes les marginalités, qu'il s'agisse du fou, de l'insurgé, ou de l'enfant à naître dans ce monde chaotique:

Nous ne sommes pas nés du ventre, mais du cœur  
 qui nous a portés.  
 Mon tout petit enfant  
 je t'aimais trop pour te faire naître

Il est des chants, des contes, des nuages,  
des montagnes de choses vives  
que j'aurais bien su te donner !  
Mais il est tant de chemins sales  
où je n'aurais pas pu te pousser,  
j'aurais dû t'apprendre à te battre,  
moi qui ne saurais que t'aimer.  
Qui ose dire que je suis lâche ?  
Ma vie, je peux la massacrer  
Mais la tienne !  
Mon tout petit enfant,  
je t'aimais trop pour la donner.  
(*Ibidem*, p. 98)

Gloria Escomel fait écho à cette parole avant-gardiste dans son activité journalistique et dans des textes plus personnels, surtout destinés au théâtre. Dans son trajet de reconnaissance de Montevideo à Montréal, elle a porté avec elle des causes qu'elle défend avec conviction: celle des femmes, d'abord, mais aussi celle des opprimés et des torturés, des autochtones, des Juifs, des personnes handicapées, des démunis. Leur sort se voit analysé, dénoncé, porté à la connaissance du public. Ainsi un certain espoir devient envisageable, des ébauches de solutions s'élaborent. Mais, comme le demande le titre de sa pièce *Tu en parleras...et après ?*, cette parole a-t-elle le pouvoir de changer les choses ?

À côté de ces enjeux sociaux, de ces préoccupations éthiques, d'autres, plus strictement esthétiques, font apparaître son éclectisme.

Les thèmes, en effet, sont très variés, dans cette œuvre passionnée à l'extrême. Des passages très beaux traduisent le

glissement sensible du pays natal vers ce pays d'élection. Neige et sable en viennent à se confondre, la soif et l'habitude des grands espaces demeurent, transfigurées parfois par la vision fantasmatique.

Il y eut certains matins, cet automne, où la saveur du vent me rappelait l'Uruguay. Je traversais la rue, ivre de lumière, comme si j'y étais, et il fallait bien quelques minutes avant que Montréal reprenne réalité, efface l'hallucination de Montevideo.

Je me promenais souvent dans certains quartiers résidentiels où je retrouve le même genre de maisons, de jardins, que ceux de ma ville originelle, la même ambiance. Il ne manque, au cours de ces promenades, que le parfum de l'air: ici, pas de mer, pas d'eucalyptus ou de magnolias, de mimosas, mais des mouettes, oui, comme au bord du Rio de la Plata.

(G.E., *Fruit de la passion*, p. 40)

L'hiver, particulièrement suggestif, est propice à la nostalgie, l'engourdissement, l'hallucination.

«Le vent soufflait ce soir-là avec férocité.» Par le pouvoir de cette phrase, voici que se transforme le lent paysage crépusculaire, teintes irisées de la mer, rochers se dessinant en ombres chinoises sur les dunes, senteur poignante d'algues desséchées. Le vent s'est levé sur les trois palmiers du bord de la plage. Ici, il s'acharne sur les sapins gelés. La neige scintille en tourbillonnant autour du lampadaire.

C'est la première tempête de l'année. Bientôt, la maison sera enlisée, coupée du monde, comme moi.

Béances du rêve et du temps. D'où vient le vent ? Sur quelle mer absente souffle-t-il, ce soir ? Là-bas, le ciel est d'un vert d'orage. Il est ici du gris perlé des neiges.[...]

Dans la cheminée, les tisons s'éteignent. J'attise le feu, je remets une bûche. Senteurs du feu de bois, nostalgie des pins et des eucalyptus, du pays natal, si loin perdu.

(*Ibidem*, p. 26)

L'hallucination se poursuit, elle est même recherchée, comme une amplification de l'imaginaire:

Le vent, sur la neige, avait dessiné des mouvements de houle, semblables à ceux de la brise sur le sable des dunes. Il n'y avait que le ciel perlé que je ne pouvais convertir en un ciel bleu-noir d'été, gorgé d'étoiles. Il suffisait cependant de ne pas le regarder, de ne pas sentir le froid piquant de l'hiver, de marcher encore, doucement, de se laisser engourdir par le froid. Une fois ce seuil-là passé, l'hallucination finit par l'emporter. [...] Je le connais bien ce jeu où l'on se noie, où le réel se transfigure... J'ai vainement cherché à étreindre Maud à travers des pages, à travers les bras de Patrice, et voilà que là-bas, au bout de la lande, entre la poudrerie, la tempête de sable, de neige, venue de très loin, d'une plage infinie, Maud surgissait, mon cœur ployait vers elle, en une attente désespérée, et nous courions l'une vers l'autre, sous le vent déchaîné, nous courions — et la distance entre nous ne semblait pas décroître — nous courions, sous le sable,

et enfin, je l'atteignais, la serrant dans mes bras, n'osant plus bouger à ce contact miraculeux, me laissant glisser avec elle, imperceptiblement, sur ce sable neigeux, froid, bien au chaud contre son corps fondant, à l'abri d'une dune, — jusqu'à ce que mort s'ensuive, enlisée sous la neige.

(*Ibidem*, p. 28-29)

Cette atmosphère, que le paysage recrée à partir du souvenir, est souvent évoquée dans *Fruit de la passion*, qui est l'histoire d'une passion éclatée et reconstruite, par le chemin hasardeux du rêve et de l'espoir. Une certaine cohérence en résulte, de sorte que le réel et l'imaginaire ne sont séparés que par une mince paroi. À partir d'une chanson interprétée par Los Fronterizos, un groupe qui recueille les chansons du folklore sudaméricain, un discours amoureux s'élabore, inspiré par le paysage qui accentue l'absence de la femme aimée.

«Je ne crains pas l'hiver...»: ce sont là des paroles auxquelles manque la mélodie, l'arrière-plan, le décor où elles furent entendues ensemble pour la première fois. «Je ne crains pas l'hiver avec ton souvenir ensoleillé»: voilà que la traduction, déjà, les fausse et les banalise. «*No tengo miedo al invierno con tu recuerdo lleno de sol*»: ce ne sont pas là les mêmes mots, les mêmes harmonies, les mêmes sonorités, ni le même rythme, ce n'est donc déjà plus le même sens.

Oui, je redoute l'hiver, malgré ce souvenir plein de soleil, parce que le souvenir est intangible; l'hiver québécois ne contenait que le rêve de Maud, l'hiver

est celui que je connais où le cœur s'enlise dans un paysage blanc spectral, dans un vertige de neige où les arbres morts dessinent quelques lignes stylisées entre les roches ensevelies de blanc, steppes pâles où ne brûle que le feu d'un souvenir de solitude, qui, pourtant, la contenait déjà tout entière.[...]

Oui, Maud. Je redoute le retour à mon hiver sans vous à mes côtés. Jamais je ne repartirai sans vous. Vous laissez ici, avec des souvenirs pleins de ces soleils barbares que vous vous obstinez à peindre et qui meurent sans un cri sur les eaux cristallines aux teintes mauves ? Jamais.

(*Ibidem*, p. 142-143)

Dans cette œuvre de passion, la recherche de la femme aimée tient de l'essentiel. «Nous sommes des îles désertes, à la dérive d'une absence qui ne demande qu'à être comblée» écrit Gloria Escomel (p.164), qui évoque également «l'émerveillement de se sentir aimée, comme si cela ne nous était pas dû, comme si, à chaque fois, c'était un miracle — et c'en est un, en réalité —.»(p.41-42) Tout entière vouée à l'être aimé, elle s'exprime avec humilité et ferveur dans le rapport amoureux. Mais l'être aimé s'esquive parfois, tandis que le brasier est toujours aussi vif, et devient inaccessible. L'amertume finit alors par surgir:

Mais je marchais d'impasse en cul-de-sac, parce que c'était trop tard, il fallait compter avec les destins passés, leurs pesants héritages, le quotidien dévastateur, la conspiration de la société, les errements du cœur. D'amour en échec, d'espoir en désillusion, de

retard en ratages, ma vie passait. [...] Comme les absolus dégringolent! On espère tout, puis on accepte les miettes de l'une, de l'autre, on se déchire en petits morceaux, on se brûle à petit feu, on se disperse, on s'éparpille.

(*Ibidem*, p. 35-36)

Pourtant, même lorsque le désespoir s'intensifie, la défaite est chaque fois repoussée, plus ou moins explicitement.

Des amours, parfois. Au pluriel, hélas. Intensément vécues, jusqu'à la déchirure, et après le néant qui se découvre derrière chaque passion. Non. Le néant est un mot fourre-tout. La vie est inénarrable.

(*Ibidem*, p. 80)

L'écriture, par ailleurs, permet de rectifier les contours de la réalité, de la rendre plus conforme à ce qu'on attend d'elle, y compris l'incarnation d'un personnage qui pourrait, à la limite, n'exister que dans l'imaginaire:

J'ai su que vous existiez, Maud, en quelque dimension étrange, et j'avais toute ma vie pour vous découvrir.

(*Ibidem*, p. 32)

La folie me dit qu'à force de rêver Maud, elle finira par prendre place en ma vie, par combler mon désir et mon amour. Je me sens enrobée par une ambiance dense comme de la fumée, qui m'enlise jusqu'au vertige, me fait perdre toute nécessité d'exister autrement, ou ailleurs que dans cette atmosphère. Nageuse de néant.

(*Ibidem*, p. 77)

L'écriture, chez Gloria Escomel, est même à ce point réconfortante qu'on peut s'y réfugier pour compenser tout ce qui est refusé dans le quotidien, pour retrouver une certaine saveur à la vie. Outre cette fonction compensatrice, elle joue aussi un rôle cognitif, une manière d'appréhender le monde, de s'en emparer fugitivement:

J'écris pour cerner les ombres qui m'entourent, dans l'angoisse et la hâte d'une voleuse de temps, dans celle de l'astronome agonisante qui ne peut créer de nouveaux télescopes, j'écris pour nommer, car nommer, même dans un style figé par l'usage, est exhumer du chaos, pour rendre intelligible.

(*Ibidem*, p. 39)

L'écriture constitue à elle seule une raison d'être, une manière d'être.

Tout ce qui fut vécu dépose en nous sa transe. Cependant, tant que je ne peux pas l'exprimer avec des mots, il me semble que la vie s'enfuit, comme ces rêves du petit matin que notre mémoire déforme, distend, voit s'évaporer et rejoindre notre inaccessible néant, et j'ai l'impression de vivre en vain.

(*Ibidem*, p. 139)

Tous les livres naissent d'une urgence. Sinon, on se tairait et on essaierait de vivre heureux en silence. Pour moi, l'écriture est un outil indispensable pour comprendre tout ce qui nous échappe, surtout, peut-être, les grandes questions métaphysiques qui me tourmentent beaucoup. Parfois, je vis sans m'en rendre compte. Quand je n'ai pas ce temps de recul pour

revivre à travers l'écriture, c'est comme si je n'avais pas vécu. Je me sens dépossédée de ma vie.

(G.E., propos recueillis par Suzanne Giguère, automne 1988).

Par leur culte de l'écriture, Georgette Gaucher et Gloria Escomel auront ainsi pu transporter un peu de l'Uruguay au Québec, partagées entre la nostalgie et l'enthousiasme. Chez ces deux femmes venues d'ailleurs et publiées ici, les thèmes universels abondent, ce qui fait qu'on puisse si bien s'y reconnaître. Le décor est tantôt étonnant et tantôt familier. Gloria Escomel s'inscrit de plus en plus profondément dans le sillon de la culture québécoise, où elle se trouve «en terre d'élection». Quant à Georgette Gaucher, c'est presque accidentellement qu'elle est présente dans la littérature québécoise, que son écriture directe et dépouillée, ses pages si simples, brûlantes, souvent bouleversantes nous sont parvenues. Mais de la même manière que la fièvre de vivre de Gloria Escomel, consentie jusqu'au fantasme, nous atteint, les pages de Georgette Gaucher nous touchent jusqu'au cœur. Leurs paysages de sables et de mers se confondent à nos grands espaces si longtemps enneigés et nous pouvons désormais saisir au passage leur parole sensible et déterminée.

---

#### Références

- Gloria Escomel, *Fruit de la passion*, Laval, Éditions Trois, 1988, 172 p.  
Georgette Gaucher Rosenberger, *Océan, reprends-moi!*, Laval, Éditions Trois, 1987, 166p.

[The page contains extremely faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the document. No specific content can be transcribed.]

---

## LES IMMIGRANTS ET L'ENSEIGNEMENT AU QUÉBEC

*Le pays sans nos contes  
retourne à la confusion*  
Jacques Ferron

Józef Kwaterko

Tout au long de 1988, l'année de mon séjour au Québec, l'intégration des immigrants dans le milieu socio-culturel québécois est restée une des questions les plus vivement discutées dans les médias. Les Québécois francophones réalisent avec inquiétude qu'avec leur dénatalité persistante et l'avenir instable de la primauté du français dans la vie publique, l'afflux croissant des immigrants allophones peut devenir le facteur limitant le caractère français du Québec.

En tant qu'observateur extérieur et donc non participant, j'ai pu noter les efforts institutionnels en matière d'immigration et d'éducation visant à assurer la priorité du

français dans le contexte scolaire et professionnel (par exemple les classes d'immersion, le réseau des Centres d'orientation et de formation pour les immigrants). Pourtant, lorsque j'essaie de me positionner du côté de l'immigrant scolarisé au Québec, il m'apparaît que l'enseignement du français, s'il favorise efficacement le processus d'adaptation au nouveau cadre de vie sociale et économique, ne saurait à lui tout seul privilégier l'intégration dans le milieu socio-culturel francophone. Celle-ci, entendue comme processus qui ne menacerait pas l'intégrité culturelle de l'immigrant lui-même, ne peut, selon moi, être sérieusement envisagée qu'au contact d'un ensemble de références et de repérages culturels et historiques propre à la société d'accueil (à son système de valeurs), où la langue elle-même acquiert la faculté de transposition symbolique des valeurs collectives. Dans le contexte de l'éducation, la transmission et l'appropriation de ces valeurs devrait habituellement s'effectuer par l'enseignement de l'histoire et de la littérature nationales.

Or, autant que j'ai pu m'en rendre compte, à l'heure actuelle, les écoles au Québec n'offrent aucun programme cohérent d'enseignement de ces matières. Je manque assurément de connaissances approfondies quant aux solutions ponctuelles, mais les quelques manuels du primaire, que j'ai eu l'occasion de consulter en sont totalement dépourvus. Au secondaire, où l'histoire du Québec reste matière facultative et enseignée tous les deux ans, les manuels du français qui contiennent la problématique littéraire proposent bien la lecture des extraits choisis de quelques auteurs québécois, mais parmi un fatras de problèmes à étudier et sans le moindre commentaire historique. À titre d'exemple, dans le manuel *Propos* pour la 4<sup>ième</sup> du secondaire (éd. Guérin 1986, approu-

vé par le ministère de l'Éducation nationale), le chapitre «Lecture d'un poème» voisine avec celui qui enseigne à déchiffrer un message publicitaire; dans la partie «Pièce de théâtre», on met côte-à-côte, sans discernement, Beckett et Gélinas, Jules Romains et Marco Micone, tandis que les dialogues des *Belles-sœurs* sont reportés dans un sous-chapitre pour l'étude des niveaux de langue.

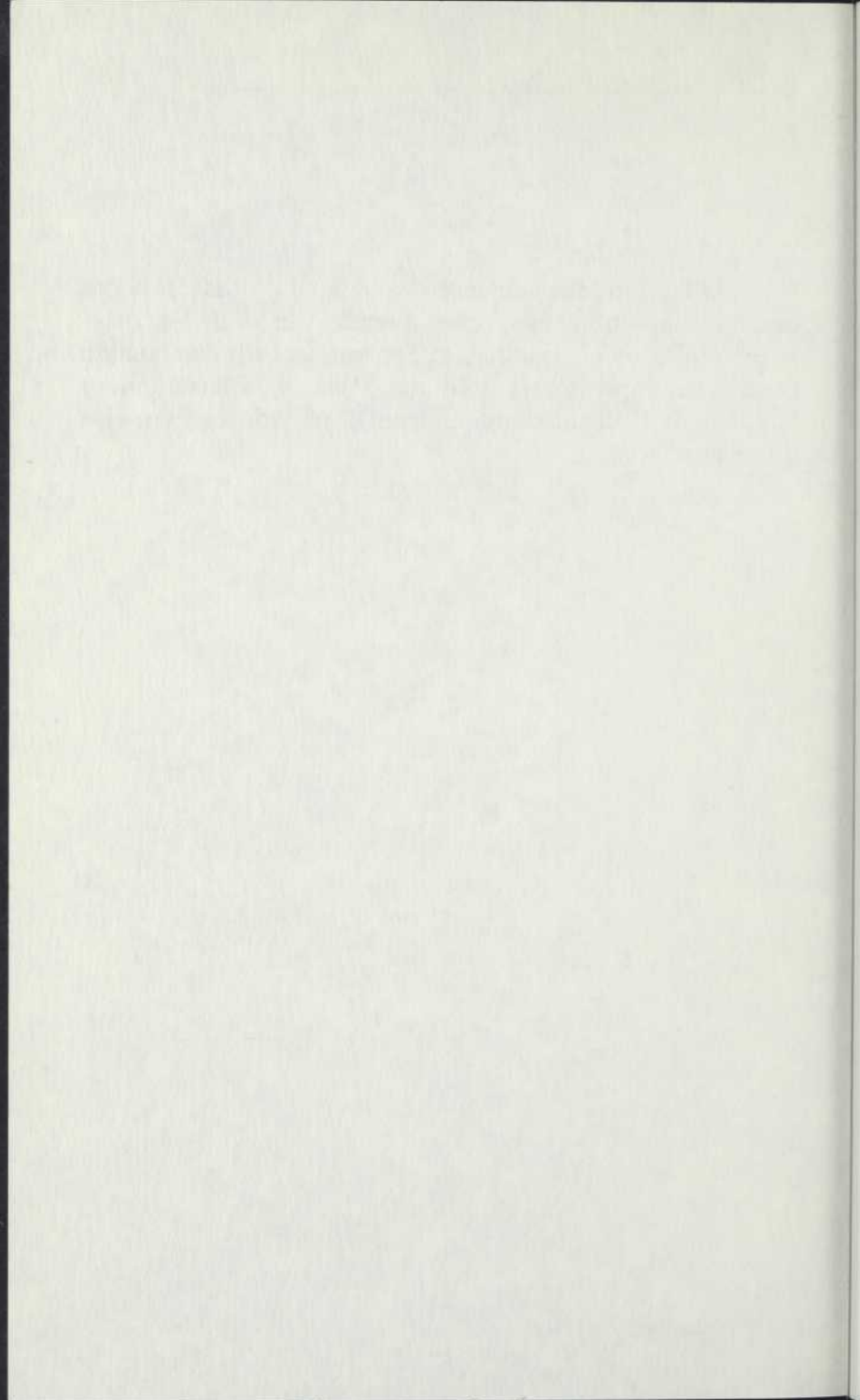
Sans chercher à mesurer les implications d'une telle pédagogie pour les Québécois francophones eux-mêmes (il leur serait offert d'étudier leur littérature dans ses dimensions socio-historiques seulement à l'université), il en va, me semble-t-il, des possibilités d'intégration du jeune immigrant dans le contexte culturel québécois. Car si c'est un lieu commun que de reconnaître le milieu scolaire comme un des facteurs d'intégration et de l'émergence, chez l'élève, d'un sentiment d'identification avec une culture historiquement configurée, il semble que ce rôle de l'école soit hypothéqué au Québec par l'absence des cours de littérature et d'histoire nationales. Plus précisément, c'est parce que les jeunes immigrants possèdent le sens de l'histoire — ils quittent, le plus souvent, un contexte où «tout est historique», où le choix d'émigrer de leurs parents résulte d'un passé-présent collectif lucidement et douloureusement éprouvé par eux-mêmes — que l'on peut les créditer d'une capacité d'ouverture et de réception face à la réalité culturelle de leur pays d'adoption. Les programmes d'accueil se devraient de tenir compte de cette faculté naturelle chez l'enfant qu'on appelle curiosité du monde, et cela même si pour ses parents le Québec n'est parfois qu'un point de chute dans ce coin de l'Amérique où «il faut» parler français.

Faut-il craindre de leur apprendre une Histoire convulsive, celle qui traduit un désir collectif de parvenir à l'existence? Dans plusieurs cas leur propre Histoire présente de fortes affinités avec l'expérience québécoise (avec leurs problèmes d'identité, de minorisation ou de superposition linguistique). Ce qui reste à craindre, ce serait plutôt une volonté d'assimilation sans respect des spécificités. Mais c'est déjà l'affaire des méthodes d'enseignement et des enseignants que d'éviter une interprétation propagandiste, apologetique et «kétaine» de la culture nationale.

Sans vouloir proposer ici un modèle simple et miraculeux, il me semble qu'instituer un véritable enseignement d'histoire et de littérature du Québec en parallèle avec le programme du français permettrait à l'immigrant scolarisé non seulement de *reconnaître* le caractère français du Québec dans la rue, dans les magasins et dans les institutions, mais, de surcroît, de s'identifier à un espace-temps québécois («s'y sentir à l'aise»), lui-même déjà de plus en plus fragmenté et difficile à définir. En ce sens également, l'intégration pourrait être vécue à ce niveau comme une nouvelle *expérience du langage*, susceptible de transposer la matière linguistique (le français) en un matériau langagier stimulant et nourrissant l'imagination verbale et l'imaginaire de l'enfant par une représentation littéraire et historique, narrative et objective, de la nouvelle réalité collective. Autrement, sans tenir compte du rôle de la conscience historique dans la formation de la conscience collective et, dans le cas précis, du sentiment d'appartenance à une culture, la francisation conçue comme seul apprentissage du français reste pour l'immigrant une approximation trop vague de ce qui constitue les Québécois comme nation, c'est-à-dire de leur identité culturelle.

---

Plutôt qu'une sentence nostalgique ou passéiste, ces paroles d'un «robineux», tirées d'un des contes de Ferron et mises ci-dessus en exergue, m'apparaissent d'une actualité brutale par rapport à la politique d'accueil. Elles figurent lucidement l'acceptation quiétiste d'un vide et peut-être d'une privation.



## LETTRE AUX *ÉCRITS*

Haïlou Wolde-Giorghis

Montréal, le 21 mars 1989

Monsieur Paul Beaulieu  
5754, Avenue Déon  
Montréal (QUÉBEC)  
H3S 2N4.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 27 janvier 1989 et faisant suite à notre conversation téléphonique au cours du mois de février, j'aimerais vous faire quelques commentaires concernant les deux projets de texte préparés que vous avez bien voulu me soumettre.

### 1. Concernant l'article d'introduction

Le projet ne fait pas bien ressortir l'objectif que les *Écrits* veulent poursuivre en ce qui concerne «l'étiquette» collée aux immigrants. On se contente de déplorer la situation mais sans toutefois rien proposer, ni indiquer l'orientation qu'ils entendent adopter pour améliorer cet état de fait.

Il serait souhaitable de même que le premier paragraphe (page 1) aborde la situation de façon plus positive.

«D'ici peu les immigrants ou enfants d'immigrants seront majoritaires dans nos écoles.» — Une fois qu'ils sont citoyens ou résidents, ces écoles appartiennent à tous, je présume. Il faut également essayer d'éviter de vouloir «assimiler» ces nouveaux compatriotes. Il s'agit plutôt d'intégrer dans un ensemble interculturel toutes les différentes composantes de la population, sans nier la dualité linguistique du Canada.

## 2. Les confidences d'un ethnophone

Je trouve que l'article est fort intéressant bien qu'un peu négatif, à mon humble avis, et tente de proposer une solution au problème de la dualité linguistique du pays aboutissant aux «deux solitudes». — Cela fait quarante ans qu'il vit ici et je présume qu'il sait de quoi il parle. Écoutons le donc même si le ton qu'il donne à son article pourrait parfois nous paraître utopique.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

---

\* Les opinions exprimées dans cette lettre n'engagent que son auteur.

*Les Écrits accueilleront volontiers toute autre correspondance qu'aura pu inspirer la question à laquelle s'adresse ce numéro.*

## PETIT DICTIONNAIRE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE

ANDRÉ BERTHIAUME: actuellement professeur au Département des littératures de l'Université Laval. Ex-directeur des revues *Études littéraires* et *Livres et auteurs québécois*. En plus de collaborer occasionnellement à d'autres revues, a publié un récit: *La Fugue*, Prix du Cercle du Livre de France, 1966, un essai sur les récits de voyages de Jacques Cartier et trois recueils de nouvelles. Le plus récent: *Incidents de frontière* (Leméac, 1984) s'est mérité le Prix Adrienne-Choquette ainsi que le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois.

JERZY BROCHOCKI: né en Pologne orientale en 1923. Lors de l'invasion de cette partie de la Pologne par l'URSS, il quitta son pays natal pour l'Angleterre et s'enrôla dans la R.A.F. Étudia ensuite l'ingénierie à l'Université d'Édimbourg. En 1949 il émigra au Canada et travailla pendant 16 ans dans la région du Saguenay et le nord du Québec. Aux États-Unis à titre de consultant pendant trois ans. Maintenant à la retraite il vit dans la région de Montréal. Il se consacre à l'écriture; a publié un roman et plusieurs nouvelles en langue anglaise. Grand voyageur en Europe et en Amérique centrale.

ANTONIO D'ALFONSO: né à Montréal de parents italiens. Études en cinéma au Collège Loyola et à l'Université de Montréal (thèse sur *Mouchette* de Robert Bresson). Poète, critique littéraire, cinéaste indépendant. Fondateur des éditions Guernica en 1978.

### ŒUVRES:

*La chanson du shaman à Sedna* (1973), *Queror* (1979) Guernica, chez le même éditeur: *Black Tongue* (1983), *Quêtes: textes d'auteurs italo-québécois* (1984), *Voix off: dix poètes anglophones du Québec* (1985), *The Clarity of Voices*,

Selected Poems by Philippe Haeck (traducteur) (1985), *The Other Shore* (1986), *L'autre rivage* (1987) VLB éditeur, *L'Amour panique* (1987), *Lèvres urbaines*. Au cinéma, 16mm.: *L'Ampoule brûlée* (1973), *La Coupe de Circé* (1974), *Pour t'aimer* (1987).

LISE HAROU: après des études en littérature, linguistique et socio-linguistique, elle assume depuis 1973 différentes fonctions à l'Office de la langue française.

#### ŒUVRES:

Depuis 1981, a publié trois récits chez VLB éditeur: *Chroniques souterraines* (1981), *Devant l'étang* (1984) et *À propos de Maude* (1986). À paraître en 1989: *Parcours piégés* et *Un enfer presque familial*. Depuis 1987, elle publie des articles dans des revues à caractère littéraire.

JÓZEF KWATERKO: professeur à l'Institut de Philologie romane de l'Université de Varsovie. S'intéresse particulièrement à la littérature québécoise. A publié des études sur les écrivains du Québec, entre autres sur Jacques Ferron; prépare une thèse sur Jacques Godbout. En 1988 a fait un stage de plusieurs mois au Québec pour compléter sa documentation.

GEORGES NOVOTNY: voir volume 63 des *Écrits*.

NATHALIE PERVOUCHINE-LABRECQUE: voir volume 63 des *Écrits*.

JACINTHE PÉLOQUIN: née en 1952 dans la région de Sorel. Études universitaires à Montréal. Vit maintenant dans les Laurentides et consacre son temps à l'écriture. A publié des nouvelles dans des revues littéraires. Actuellement travaille à un roman.

NÉGOVAN RAJIC: né à Belgrade, Yougoslavie. Résistant pendant la guerre, il quitte clandestinement en 1946 son pays d'origine. Réfugié en France il reprend ses études d'ingénieur. En 1969 il émigre au Canada où, pendant 17 ans, il a enseigné les mathématiques au CEGEP de Trois-Rivières.

#### ŒUVRES

*Les Hommes-Taupes*, prix Esso-Cercle du Livre de France (1978), Éditions Pierre Tisseyre. Chez le même éditeur: *Propos d'un vieux radoteur* (1983), *Sept roses pour une boulangère* (1987). Aux Éditions du Beffroi: *Service Pénitentiaire National* (1988).

**FRANÇOIS RICARD**: professeur de lettres à l'Université McGill. A notamment publié une étude sur Gabrielle Roy en 1975, un récit, *L'incroyable odyssee*, en 1981, et un recueil d'essais, *La littérature contre elle-même*, en 1985. Détenteur d'une bourse Killam il prépare actuellement une biographie de Gabrielle Roy.

**ANDRÉ-GUY ROBERT**: a publié «La Gravité» (*Écrits du Canada français*, numéro 53; *Möbius*, numéro 23; et *Solaris*, numéro 61), «La Prison» (*Solaris*, numéro 60), «Rue Saint-Denis» (*Écrits du Canada français*, numéro 56), «La Consigne» (*Dixit. 01*, numéro 8) et «Zanzibar Tavern» (*XYZ*, numéro 11).

**MANUEL BETANZOS SANTOS**: né en Galice, Espagne. Études de philosophie et de lettres à l'Université de Madrid. Professeur d'espagnol, poète et journaliste. Auteur de plusieurs recueils de poèmes, il publie dans de nombreuses revues littéraires et de poésie. Animateur de rencontres de poètes, il a contribué à la diffusion de la poésie espagnole au Canada et canadienne à l'étranger, en Espagne et en Amérique latine.

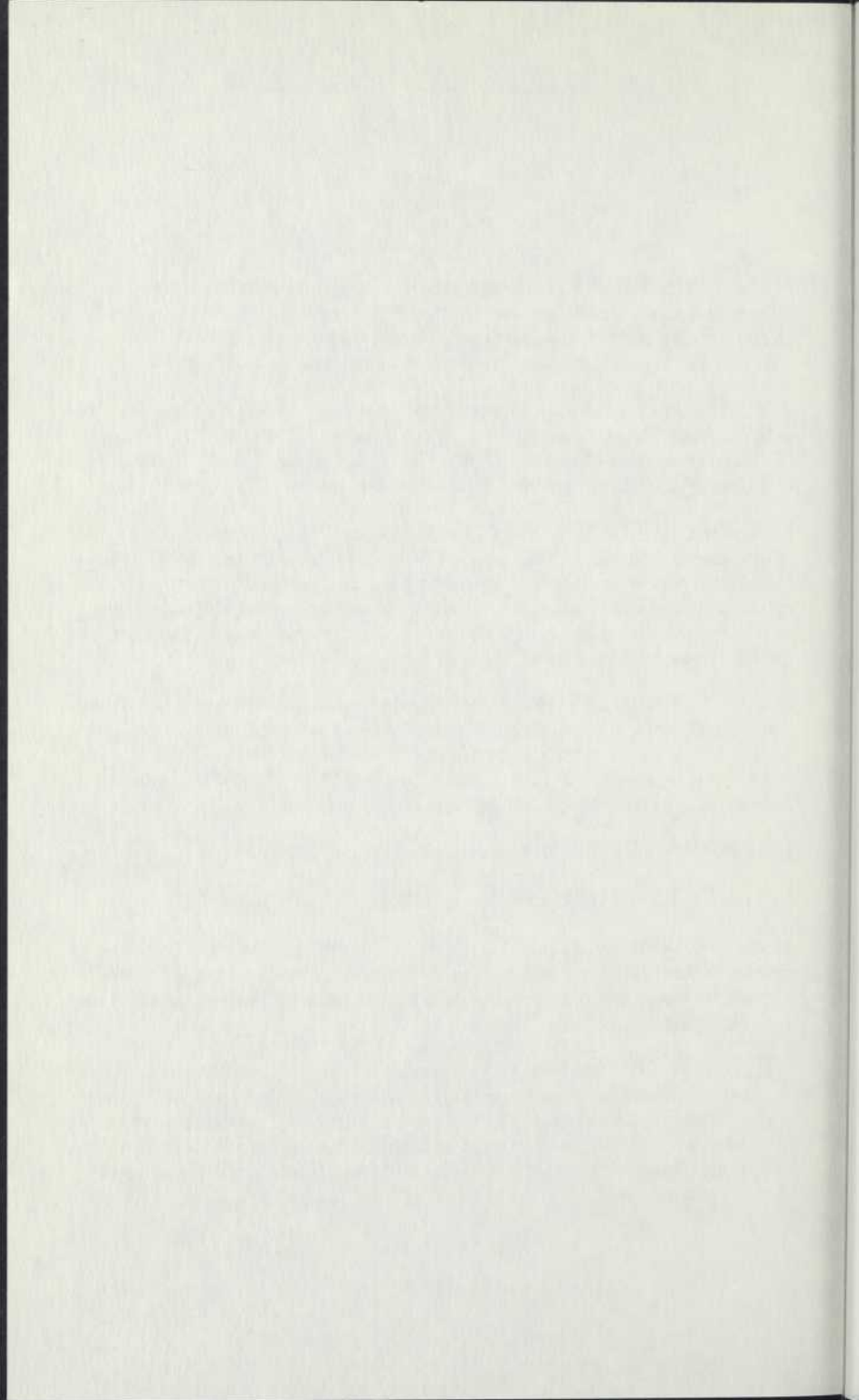
**PAUL TREMBLAY**: diplomate de carrière. A été directeur des affaires politico-militaires, sous-secrétaire d'État associé au ministère des affaires extérieures. Fut ambassadeur à Santiago, auprès des Nations Unies (N.Y.) et ensuite à Bruxelles. Ambassadeur près le Saint-Siège 1973-78. En collaboration avec Marcel Cadieux a publié des articles dans plusieurs revues.

**BARBARA TROTIER**: voir volume 65 des *ÉCRITS*.

**PIERRE TROTTIER**: voir volume 65 des *ÉCRITS*.

**HAÏLOU WOLDE-GIORGHIS**: d'origine éthiopienne. Autrefois dans la carrière diplomatique, fut ambassadeur d'Éthiopie à Paris. Maintenant établi au Canada, il est directeur de la direction de la Recherche de la Commission des droits de la personne du Québec.

**DIETER WOLFF**: né en 1920. Jeunesse en Allemagne et en Roumanie. Après la guerre, fait carrière dans les médias d'information. Correspondant (presse, radio, télévision) à Londres, Paris. Nombreuses missions journalistiques en Afrique et en Asie. De 1972 à 1979 en poste à Moscou. Jusqu'en 1985 à la direction des affaires internationales de la TV allemande. Maintenant journaliste indépendant à Paris.



## TABLE DES MATIÈRES

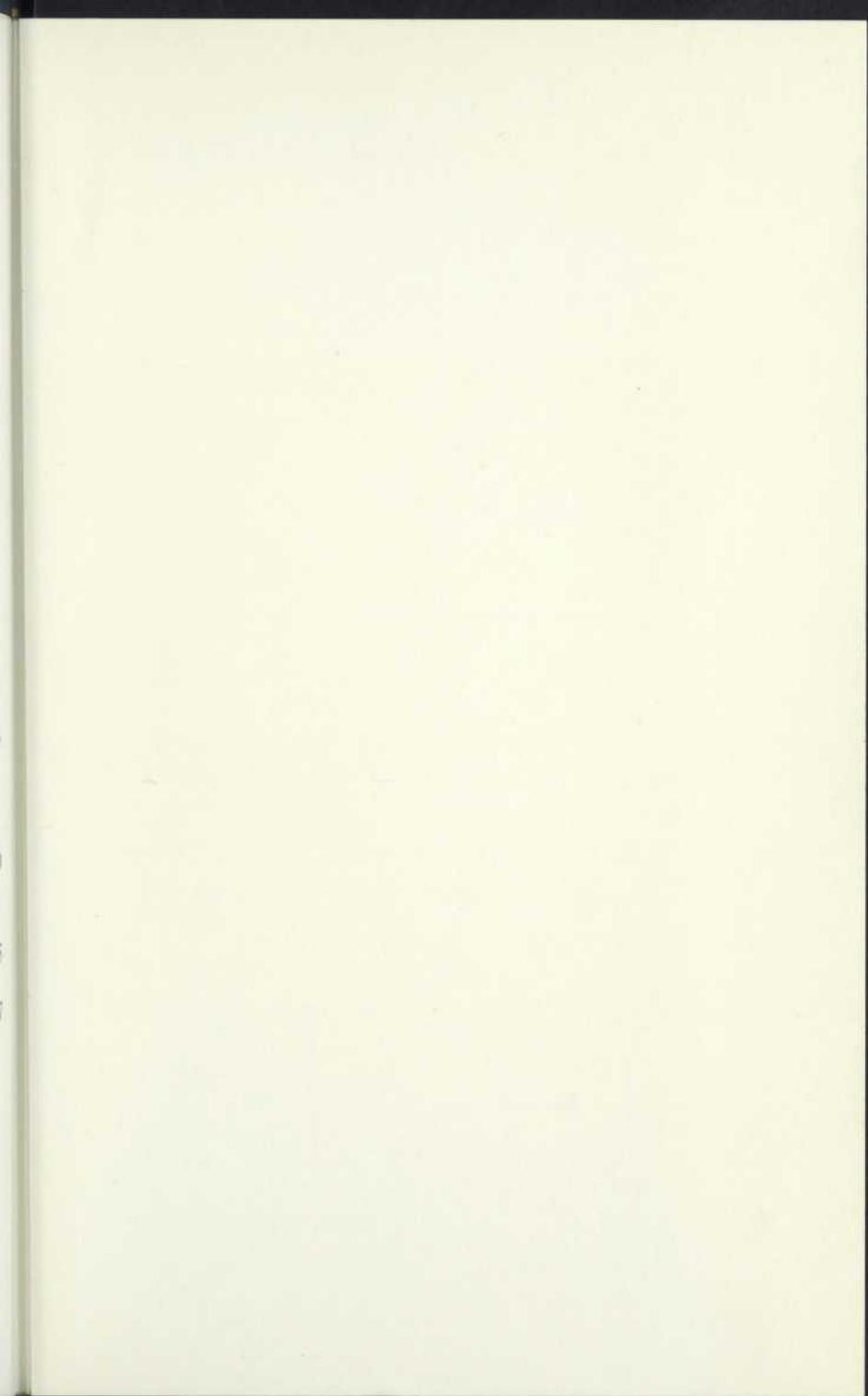
André-Guy ROBERT	Le Jeu de la passion	7
François RICARD	Gabrielle Roy: petite topographie de l'œuvre	23
Barbara TROTTIER	Chagall parmi nous	41
Dieter WOLFF	Banco à Hong-Kong	47
André BERTHIAUME	Une nouvelle doublement étrange: «Circé» de Julio Cortázar	57
Jacinthe PÉLOQUIN	La Vallée de l'Éden	69
Paul TREMBLAY	À propos de Jean Guilton	79
Barbara TROTTIER	Madame le Sénateur	89

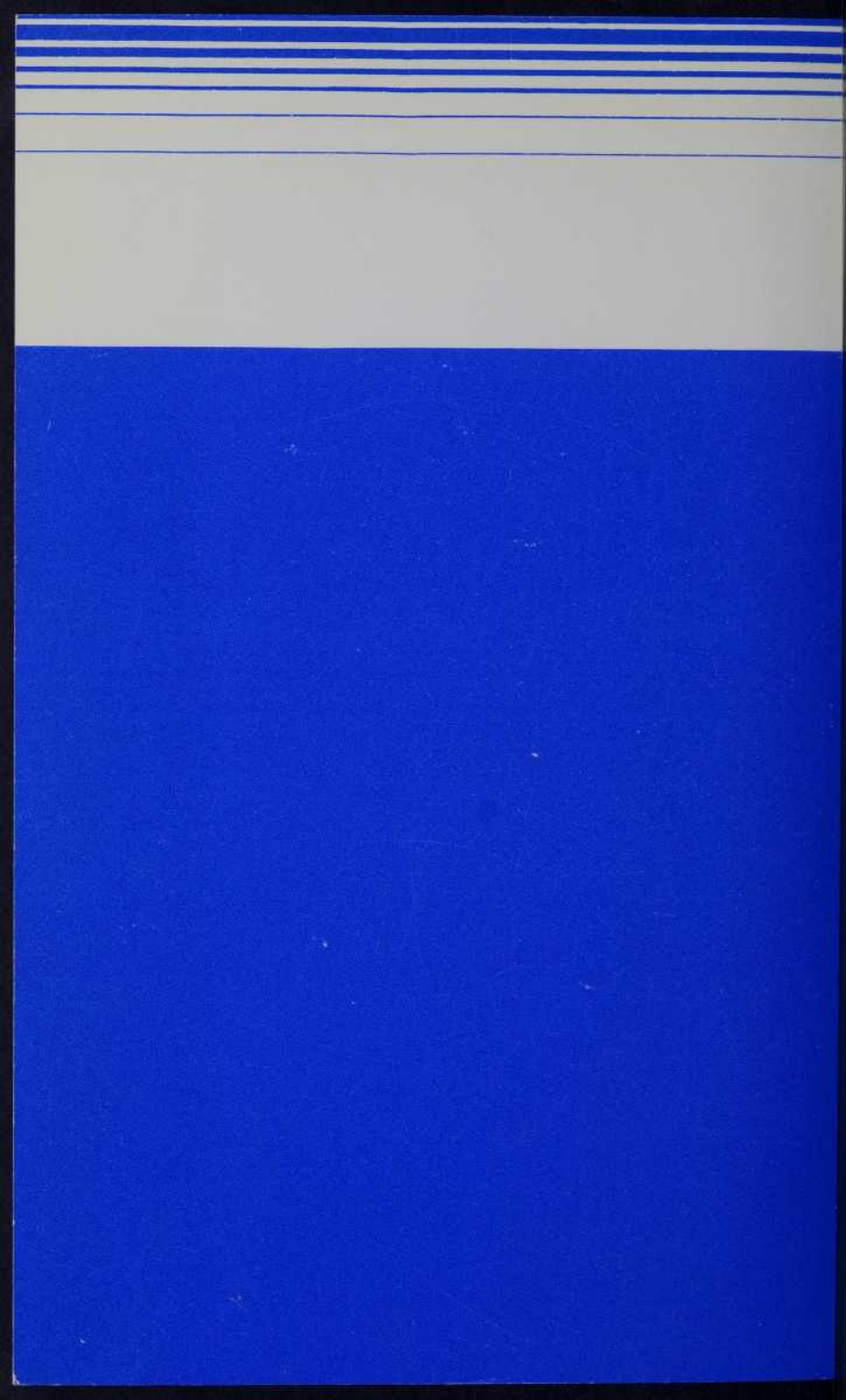
## L'INSERTION DES IMMIGRANTS CHEZ NOUS

Les ÉCRITS	En guise d'introduction	95
	Status quaestionis	97
Jerzy BROCHOCKI	Les confidences d'un ethnophone	101
Pierre TROTTIER	Un Québec à trois vitesses?	113

Georges NOVOTNY	L'intégration des immigrants au Canada	119
Nathalie PERVOUCHINE- LABRECQUE	Prendre racine... Un témoignage!	129
Négovan RAJIC	Écrire en français	135
Antonio D'ALFONSO	La voie de l'espoir	139
Manuel BETANZOS SANTOS	Un poète espagnol au Québec	145
Lise HAROU	Itinéraire de reconnaissance: Gloria Escomel et Georgette Gaucher Rosenberger	157
Józef KWATERKO	Les immigrants et l'enseignement au Québec	179
Haïlou WOLDE-GIORGHIS	Lettre aux <i>Écrits</i>	185
Petit dictionnaire bio-bibliographique		187

*Photocomposé par  
Les Éditions du Beffroi inc.  
Imprimé par  
les Ateliers graphiques Marc Veilleux Inc.  
le 15 mai  
Mil neuf cent quatre-vingt-neuf.*







PIERRE  
LAROCHELLE  
*maison*

